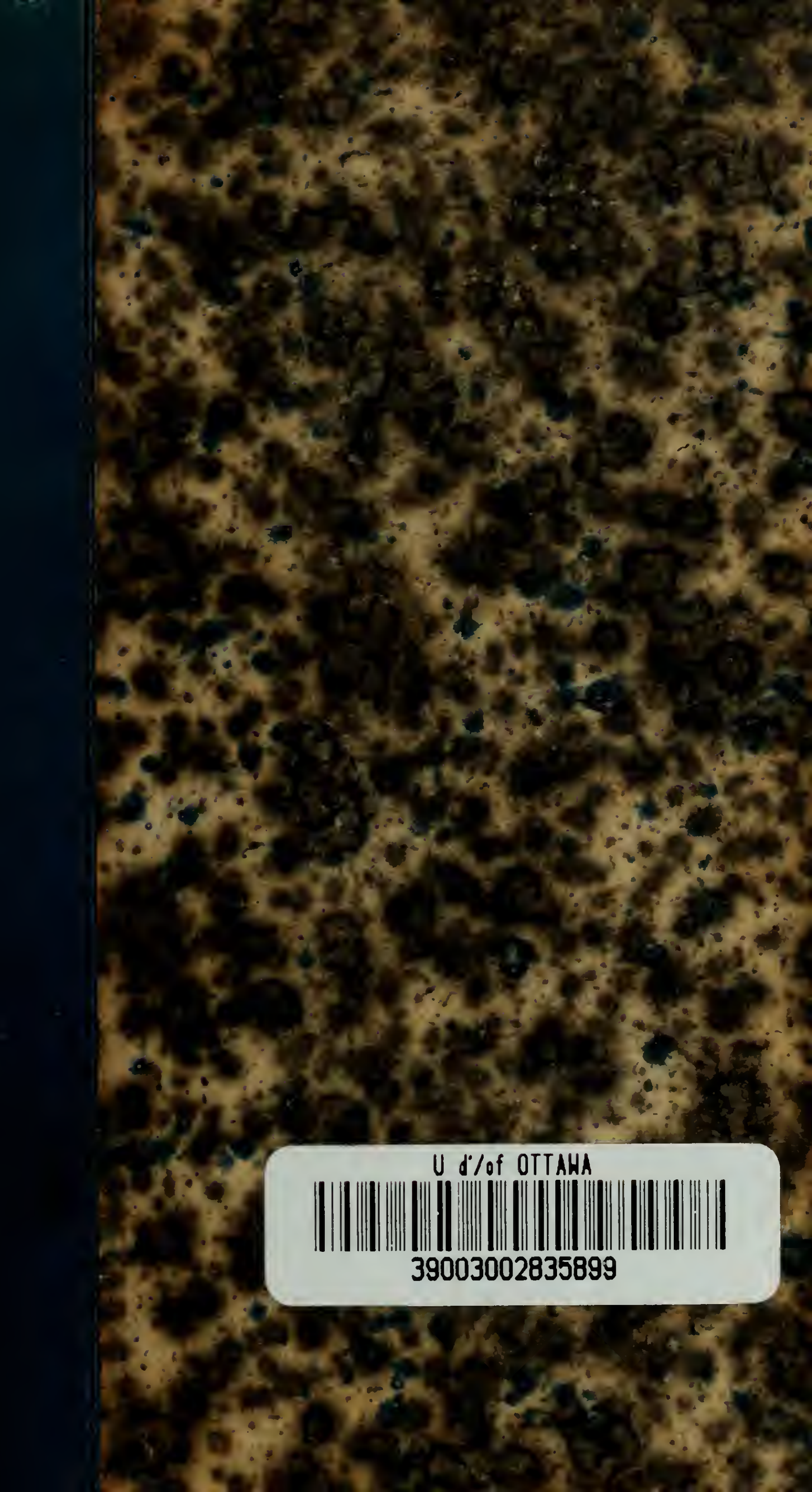
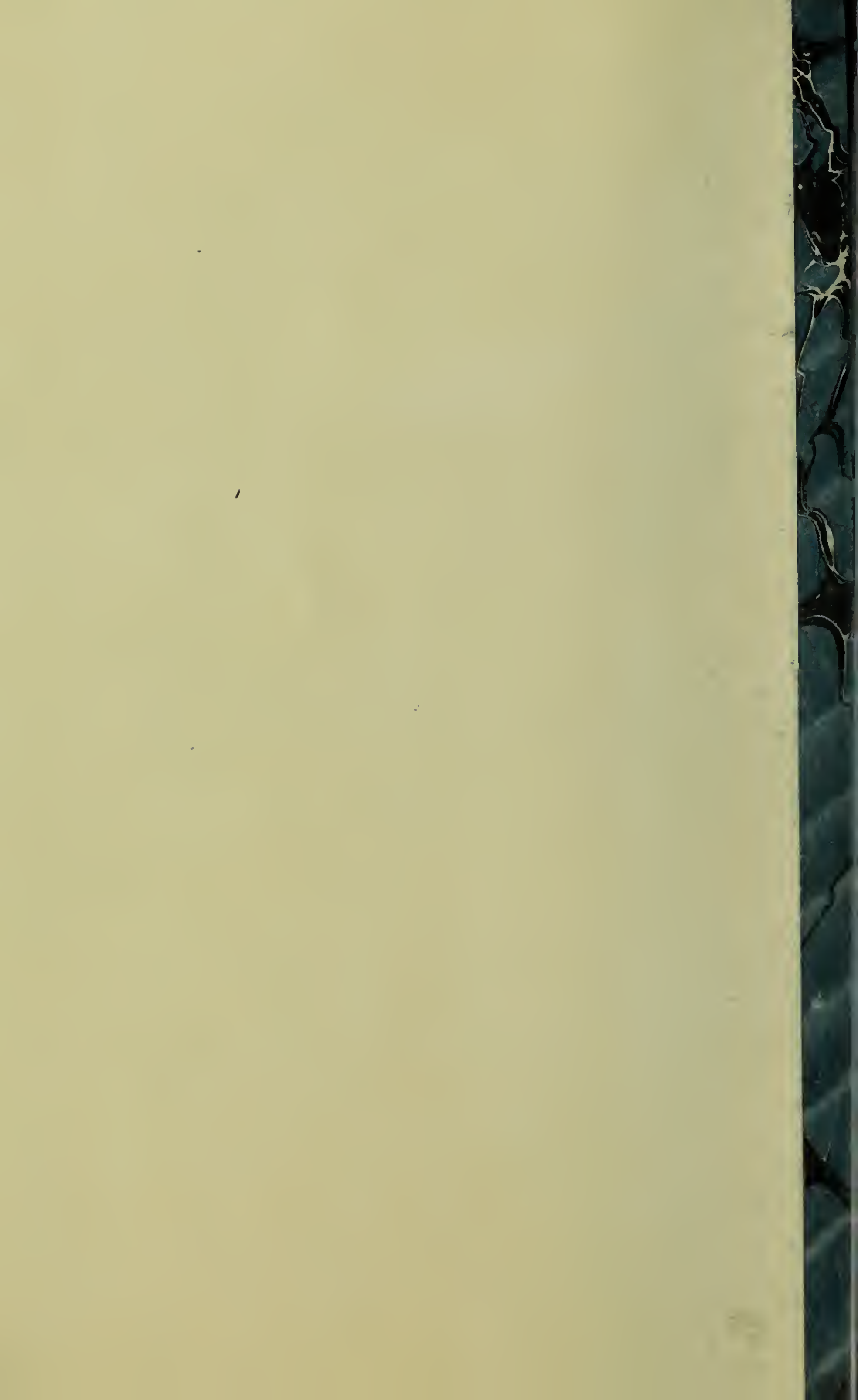


U d'/of OTTAWA
39003002835899





LES

SALONS D'AUTREFOIS

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

—

Les Salons d'autrefois, souvenirs intimes, préface de M. Louis Énault, trois volumes in-18 se vendant séparément.

1re Série, (5e édition : Madame la princesse de Vaudémont. — Isabey. — Madame la comtesse de Rumfort. — M. de Bourrienne . . . . 1 vol. 2 fr. 50

2e Série, (3e édition) : La princesse Bagration. — La vicomtesse Merlin. — Madame de Mirbel. — Madame Campan, ... 1 vol. 2 fr. 50

3e Série, (2e édition) : Casimir Delavigne. — La marquise d'Osmond. — Kalkbrenner . . . . 1 vol. 2 fr. 50

4e Série (sous presse).

La Chambre rouge, ... 1 vol. 2 fr. 50

Un voyage à Naples, scènes de la vie napolitaine. 1 vol. 2 fr. 50

ABBEVILLE — IMP. DE P. BRIEZ

LES

SALONS D'AUTREFOIS

SOUVENIRS INTIMES

PAR

Mme LA Ctesse DE BASSANVILLE

TROISIÈME SÉRIE

—

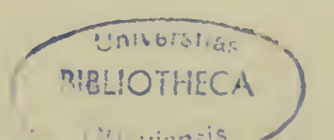
Casimir Delavigne — La Marquise d'Osmond

Kalkbrenner

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
P. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 31

—



LES

SALONS D'AUTREFOIS

LE SALON

DE CASIMIR DELAVIGNE

Avant d'ouvrir les portes du salon de Casimir Delavigne, il me semble à propos de faire une connaissance un peu intime avec le maître de la maison dans laquelle nous allons pénétrer, car voici bientôt vingt ans qu'il est mort: or on oublie si vite et si complètement en France que hors ses œuvres, désormais acquises à la littérature, beaucoup de gens ne connaissent peut-être plus de lui que son nom.

Cependant la vie de Casimir Delavigne mérite encore plus la sympathie des hommes de bien que

ses œuvres : soulevé par le flot du succès, entouré d'amis zélés et de protecteurs puissants , il sut toujours garder en toute chose cette mesure qui est le cachet des âmes vraiment nobles.

Faisant partie de l'opposition sous le gouvernement de la branche aînée, il repoussa toutes les avances qui lui furent faites par les ministres du roi pour le rattacher au pouvoir qu'ils servaient. Il fit plus encore. Lorsque le succès immense de *l'École des vieillards*, vint le mettre au premier rang des auteurs de l'époque, Louis XVIII, qui aimait les arts et savait juger les artistes, lui ayant fait donner une pension très-brillante, Delavigne, quoique pauvre, la refusa. Ce refus fut formulé, non sous une forme insolente et grossière, mais avec la fermeté digne et simple qui convient à un cœur vraiment noble et qui craint de se lier par un bienfait. Aussi quand M. de Corbière eut fait connaître au roi ce refus, Sa Majesté dit-elle simplement :

— Je savais que M. Delavigne était un grand poète, vous m'apprenez qu'il est aussi un grand cœur ; je regrette d'autant plus qu'il ne soit pas des nôtres, et je trouve mon cousin d'Orléans bien heureux d'avoir de tels amis...

En effet, Casimir Delavigne était un des fidèles du Palais-Royal. Cependant quand la révolution de Juillet amena ses patrons au pouvoir, il ne demanda rien, n'accepta rien et resta homme d'indépendance et de travail comme il l'avait toujours été.

Là, ce me semble, est la plus grande gloire de Casimir Delavigne. On peut discuter sa célébrité, on peut attaquer son école, on peut même blâmer son libéralisme ; mais il faudra toujours admirer son désintéressement politique et sa fidélité envers le prince auquel il s'était donné.

Avec une vie sans évènements, sans malheurs, presque sans lutte, Casimir Delavigne garda naturellement une égalité de caractère parfaite. Il était aimé dans tous les camps et recherché dans tous les partis, ce qui rendait son salon une sorte de terrain neutre où l'on se rencontrait sans scrupule et sans crainte. De plus, marié à une femme charmante, Mademoiselle Courtin, qui fut dame secrétaire de Madame Campan pendant que celle-ci était surintendante de la maison impériale d'Ecouen, les honneurs en étaient faits avec une grâce si parfaite que de visiteur on devenait bientôt ami.

Le salon par lui-même était vaste, très-simplement meublé. Les plaisirs bruyants en étaient bannis; mais on y causait tant et si bien, que même les jeunes femmes y trouvaient un plaisir extrême. Pourtant il y venait souvent des hommes fort graves; mais comme en même temps tous les gens de lettres et tous les artistes y étaient accueillis en frères, la gravité des premiers était tempérée par la verve spirituelle des seconds, ce qui faisait un tout complet. La mort seule ferma ces portes toujours ouvertes à tous ceux qui pouvaient se présenter sous quelque titre que ce fût chez celui que la gloire berça si doucement durant sa trop courte existence.

Casimir Delavigne ne semblait pourtant pas destiné à une vie si belle; car, enfant timide et indolent, étudiant avec répugnance et apprenant avec difficulté toutes choses, il paraissait au contraire condamné d'avance à une triste médiocrité; aussi son père lui disait-il souvent :

— Toi, mon pauvre Casimir, tu continueras mon commerce de faïence.

Et le brave homme rêvait pour ses autres fils les plus hautes destinées.

Néanmoins, en père juste et tendre, M. Delavigne

ne voulant pas faire de différence entre ses enfants, les mit tous les trois au même collége; mais seulement pour l'acquit de sa conscience. Aussi fut-il on ne peut plus surpris quand il apprit que le petit Casimir, alors en rhétorique, venait de composer pour la naissance du roi de Rome, un dithyrambe qui fut remarqué de l'empereur, et que le *Moniteur* faisait à ces vers l'honneur de les imprimer.

Ce succès décida la vocation poétique du jeune Casimir ; seulement sa muse attendait une occasion propice pour se révéler avec éclat. Ce fut l'immense douleur de la France en voyant l'étranger fouler son sol sacré qui la fit naître. Sa première messénienne fut une hymne funèbre en l'honneur des glorieux vaincus de Waterloo; elle contenait ces vers admirables de patriotisme et de poésie :

« On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
« D'un respect douloureux, frappé par tant d'exploits,
« L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
« Les regarda sans peur pour la première fois.

Et il fallait un grand courage pour oser alors parler des soldats de celui qu'on trouvait à cette époque digne d'être traîné aux gémonies.

A ce sujet je me rappelle avoir été conduite pour visiter, en 1815, un magnifique cabinet de figures de cire — ce genre d'exhibition était alors une nouveauté — où étaient exposés les personnages les plus célèbres et y avoir entendu *de mes deux oreilles*, le curtin prononcer ces paroles d'une voix formidable :

« — Vous voyez, disait-il en montrant aux nombreux curieux qui assiégeaient son établissement une grosse poupée rougeaude placée au milieu des autres, vous voyez la malheureuse archiduchesse Marie-Louise qui fut enlevée et contrainte à épouser *cet homme que la pudeur m'empêche de nommer...* »

Les applaudissements de la France entière répondirent aux strophes superbes de Casimir Delavigne, qui fut aussitôt porté au premier rang d'où il ne devait plus descendre durant toute sa vie.

Mais il paraît que si le grand poète était désintéressé envers le pouvoir, il l'était moins avec les éditeurs de ses œuvres,... du moins à ce que racontait spirituellement Alphonse Karr dans un des volumes de ses Guêpes qui butinaient partout sous

Louis-Philippe; et la façon dont il raconte ce qu'il appelle une petite comédie jouée entre trois frères, est trop fine pour que je ne me permette pas de le voler à votre intention.

« Casimir Delavigne a trouvé un moyen ingénieux d'allier la modestie et le désintéressement au soin de ses petites affaires. — Un libraire se présente chez lui, il y a quelques jours, et lui dit :

« — Monsieur Delavigne, voulez-vous me donner le manuscrit de la *Fille du Cid* pour mille écus ?

« — Mille écus ! mon cher monsieur, tant d'argent pour mes vers ! s'écrie le poète.

« — Oui, monsieur Delavigne, mille écus.

« — Après tout, c'est à vous à savoir si vous ne faites pas une trop mauvaise affaire. Mais allez parler de cela à Germain ; c'est lui qui se charge de ces misères-là : je n'y entends rien, j'ai horreur de l'argent. Si vous revenez sur votre offre, il en est encore temps : je vous garderai le secret.

Le libraire va trouver le frère Germain qui habite le même bâtiment des Menus-Plaisirs que Casimir.

« — Monsieur Germain, dit-il à celui-ci, j'ai traité avec M. Casimir pour son manuscrit de la *Fille du Cid*.

« — Ah ! ah !...

« — Nous sommes convenus de mille écus.

« — Mille écus ! vous plaisantez, mon cher.

« — Non vraiment ; il a trouvé le prix très-élevé ; mais je peux en donner cela à cause de la province.

« — Mille écus ! ah bien ! vous n'y êtes pas .. Vous donnerez six mille francs, ou le manuscrit sera pour un autre.

« Après une longue discussion, le libraire consent.

« — Eh bien ! dit M. Germain, vous irez voir mon frère Fortuné pour terminer l'affaire avec lui et passer un petit acte.

« Même démarche du libraire chez M. Fortuné Delavigne.

« Dites-moi donc, s'écrie le troisième frère, est-il bien vrai que vous ayez offert six mille francs d'un ouvrage de Casimir ?

« — Non, monsieur, j'avais offert trois mille francs, répond l'éditeur.

« — Six mille francs ! En quel temps vivons-nous, bon Dieu ! Vous donnerez dix mille francs.

« — Mais, Monsieur Fortuné, c'est impossible ; je ne ferais pas mes frais.

« — Allons donc !

« — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

« — Alors, adieu, monsieur.

« — Mais, Monsieur, depuis hier, croyant l'affaire terminée, j'ai fait des frais, des annonces ; j'ai acheté du papier, etc., etc., etc.

« — Raison de plus pour en passer par ce que je vous dis.

« Et le pauvre libraire consent. »

Casimir Delavigne travaillait toute la journée enfermé dans son cabinet; mais le soir il aimait à se reposer dans une douce causerie, et comme il causait fort bien il attirait près de lui non-seulement des auditeurs mais aussi des concurrents. Aussitôt après le dîner, les portes étaient ouvertes pour tous ceux qui voulaient venir.

Dans son modeste logis du faubourg Poissonnière, aussi bien que lorsqu'il fut somptueusement installé aux *Menus-Plaisirs*, dont son frère Germain était le directeur, les visiteurs étaient nombreux. Les dames s'installaient autour d'une grande table couverte d'albums, de livres, de crayons, de papiers de dessins ou d'ouvrages, et présidée par madame Delavigne.

Ce furent d'abord Madame Sophie Gay avec ses deux filles, dont l'une, la belle Delphine, était alors une muse à la mode très-pronée par le général Foy, grand homme de l'opposition, dont elle avait fait la conquête au mont Dore. Tous deux s'y étant rencontrés elle improvisa ce petit quatrain sous le nom du général inscrit sur le registre du même hôtel qu'elle allait habiter avec sa mère.

« A la tribune, ainsi qu'au champ d'honneur,
« Digne à la fois et de Rome et d'Athènes;
« C'est un César pour la valeur,
« Pour l'éloquence un Démosthène. »

Madame O'Donnell, sœur de Delphine, était reçue aussi chez Delavigne. Elle avait autant de beauté et plus d'esprit encore que sa sœur, dit-on, mais eut moins de réputation, parce que Delphine ayant épousé Emile de Girardin, elle eut toutes les trompettes de la presse à sa disposition et qu'elle en joua fort à son avantage.

Il y avait encore la duchesse d'Abrantès, une foule d'autres dames et madame de Lamartine, noble et digne femme qui consacra toute sa vie aux arts et à la charité.

Fille du major Birch, appartenant à la noble maison de Churchill, madame de Lamartine avait été créée par Dieu un ange de dévouement, de bonté et de foi. Durant toute sa vie, qui fut exposée par les vicissitudes contemporaines à des épreuves si terribles, à des fortunes si diverses, elle fut au foyer domestique le génie de la consolation, le conseiller le meilleur, l'affection la plus sûre du poète illustre qui l'avait choisie pour compagne, mais qui, trop malheureusement, ne la consultait pas souvent comme Egérie. Ce manque de confiance qu'elle devinait en celui qui lui était si cher, joint aux douleurs que la maternité lui avait fait souffrir, donnait à son caractère comme à ses traits cette teinte de souffrance qui impressionne tristement ceux qui vous approchent et vous aiment.

Avec sa tête languissamment penchée sur sa poitrine, ses beaux yeux toujours humides, elle représentait l'image d'une des saintes femmes au tombeau, peinte par un des maîtres de la grande école : tout était poétique en elle ; son nom, sa forme et son talent.

Elle peignait et sculptait d'une façon fort remarquable.

Je me rappelle que lorsque Louis - Philippe fit restaurer Saint-Germain-l'Auxerrois, comme le curé s'inquiétait pour trouver un baptistère digne de sa belle église, un de ses amis, voulant le sortir de peine, lui dit qu'il connaissait un modèle qui ferait très-bien son affaire.

— Et qui a fait ce modèle? demanda le curé tout ravi.

— C'est madame de Lamartine, lui répondit l'ami en souriant.

Le pauvre curé resta fort contrit, car on peut demander son œuvre à un artiste, puisque c'est un marché qu'on lui propose, tandis qu'à une dame du monde, très-riche, cela devient plus embarrassant. Mais la pensée lui étant revenue que ce serait fort heureux si son église avait un beau baptistère, il releva son courage, et, prenant sa résolution à deux mains, il se présenta chez madame de Lamartine.

— Madame, lui dit-il avec embarras, mais voulant entrer de suite dans la question pour en être plus tôt débarrassé, je prends la liberté de venir vous demander un présent. On m'a dit que vous avez fait un modèle de baptistère qui ferait fort bien à Saint-Germain-l'Auxerrois...

— On vous a trompé, Monsieur le curé, c'est un bénitier et non un baptistère que j'ai fait, interrompit l'excellente femme en souriant, et si vous voulez le voir, vous comprendrez qu'il n'est pas digne de l'honneur que vous voulez lui faire.

Et précédant le solliciteur, elle le fit entrer dans son atelier de sculpture, où elle lui montra, d'un air aussi simple que modeste, un groupe d'anges soutenant une croix, ébauche si grandiose et si délicate à la fois que le bon curé ne put retenir un cri d'admiration et de convoitise.

— Vous appelez cela un bénitier, madame... exclama-t-il, moi je l'appelle un baptistère, et je vous déclare que si j'avais l'honneur d'être archevêque de Paris, je le mettrais à Notre-Dame.

— Vous êtes en vérité trop indulgent, M. le Curé, fit la modeste femme, en rougissant de cet éloge qu'elle ne croyait pas mériter ; eh bien, qu'il soit bénitier ou baptistère, ce modèle est à vous ; faites-le prendre aussitôt que vous voudrez...

Et deux heures après, le beau travail de madame de Lamartine était chez le bon curé pour qui ce présent augmentait encore les embarras ; car ce n'était pas tout que d'avoir un si beau modèle, il

fallait le faire exécuter; pour cela une somme de dix mille francs était nécessaire : le marbre était hors de prix et la direction des beaux-arts ne se trouvait pas assez riche pour se charger de cette dépense.

Mais comment obtenir dix mille francs du ministre de l'intérieur?... pourtant le curé se risque à les demander. Il sollicite une audience et l'obtient.

— Monseigneur, dit-il, je viens vous demander dix mille francs.

— Vous n'aurez pas un centime M. le Curé, nous sommes pauvres et...

— Mais, Monseigneur, intorrompit le solliciteur, c'est pour la vieille église de Saint-Germain l'Auxerrois, que la reine désire voir restaurée.

— Encore! mais elle est bien assez riche cette église! fit le ministre.

— Vous vous trompez, monseigneur, car elle n'a pas de baptistère.

— J'en suis fâché elle s'en passera.

— Hélas! monseigneur, j'ai un modèle de baptistère qui est si beau!

— Il est trop beau, puisqu'il est trop cher... vous n'aurez rien.

— Madame de Lamartine avait mis tant de bonne grâce à me donner son travail quand je suis allé lui demander...

— Votre modèle est de madame de Lamartine? s'écria l'excellence.

Et, figurez-vous un tour de girouette; telle fut la révolution qui s'opéra chez ce personnage. On allait discuter les fortifications de Paris, il fallait plaire à M. de Lamartine, à tout prix; le curé obtint ses dix mille francs. Son baptistère s'éleva sous la direction de celle à qui il le devait doublement. Ce qui prouve que la politique peut être bonne à quelque chose; seulement il est singulier de voir où elle peut aller se nicher...

Voici encore une aventure d'un autre genre dont l'héroïne, est encore madame de Lamartine.

Un jour qu'elle faisait comme de coutume sa tournée charitable dans le faubourg, elle apprend qu'un vieillard vient d'être atteint du choléra et qu'il meurt dans un grenier, loin de tout secours, sans une main amie pour lui fermer les yeux. Elle se fait aussitôt indiquer cette demeure funèbre et sans balancer elle y court pour soigner le pauvre délaissé. Mais à peine fut-elle entrée dans l'horrible

bouge où la mort allait frapper une de ses victimes, qu'elle recula de dégoût : elle s'attendait à trouver un vieillard, misérable sans doute, mais intéressant par ses souffrances, et elle se voyait en présence de la décrépitude dans toute son horreur, c'est-à-dire en proie à la terreur qu'amène le remords. Le moribond, déchiré par d'atroces douleurs, se tordait sur le sol et appelait à son aide contre la mort qui voulait le saisir. Madame de Lamartine comprend aussitôt que seule elle ne peut rien pour le mourant, aussi va-t-elle, au plus vite, chercher un médecin et un prêtre. En apercevant ce dernier le malade pousse des cris affreux, prononce d'horribles blasphèmes et se refuse absolument à se laisser approcher par lui.

— Eloignez-vous pendant quelques heures, dit madame de Lamartine à l'abbé, je me charge de ramener à vous ce malheureux ; mais il faut le secourir d'abord.

En effet, aidée du médecin, elle parvint à rendre un peu de calme au mourant ; puis elle lui parla de Dieu non comme juge mais comme consolateur, car elle comprenait que le juge l'effrayait.

Le malade se refusa longtemps à écouter les con-

seils de ce bon ange ; mais vaincu peu à peu par ses douces exhortations et ses paroles pleines de foi, il avoua qu'il avait souillé sa vie par les désordres les plus honteux, enfin qu'il ne savait pas même s'il était chrétien car il ne se souvenait pas d'avoir jamais reçu aucun sacrement dans sa vie.

En entendant ce terrible aveu, l'ange de charité, loin de s'éloigner avec horreur du coupable moribond, redoubla au contraire de soins : elle plaça une garde à ses côtés pour le veiller jour et nuit, revint le lendemain, le surlendemain encore, car la maladie se prolongeait ; mais ce jour-là, elle était accompagnée du prêtre, que le malade accueillit avec reconnaissance : il fut baptisé, se confessa, communia et mourut consolé, grâce à la noble femme qui protégeait sa misérable couche comme une fille du ciel.

M. de Lamartine était aussi un hôte habituel du salon de Casimir Delavigne; mais je n'ose parler de lui ici ; il a fait tant de choses, les unes si belles, les autres si malheureuses, que je ne me sens pas l'autorité nécessaire pour oser glisser mon humble plume dans la balance. Il appartient à l'histoire et non à la fantaisie de juger cet homme célèbre.

J'espère seulement pour lui qu'elle n'enregistrera pas cette opinion des honnêtes gens de 1848, qui disaient de lui, quand il nous sauva du drapeau rouge : c'est un incendiaire qui s'est fait pompier...

On rencontrait souvent auprès de la table de Madame Delavigne, une femme dont les romans eurent un fort joli succès il y a une vingtaine d'années. C'était Madame la baronne Marie de L...; elle prétendait n'avoir été créée que pour le coin du feu, les soins d'un ménage, l'éducation des enfants; cependant elle fut forcée de renoncer à tout ce qui était de son goût, pour chausser le bleu fatal, c'est-à-dire pour tremper sa plume dans l'encrier, afin d'apporter du pain à ses enfants et faire marcher son ménage.

Madame de L... descendait d'une noble et honorable famille, aussi la race se montrait-elle et dans sa personne et dans ses écrits. C'était une femme véritablement charmante ; et si j'en parle au passé, c'est qu'elle est morte depuis longtemps, à la littérature du moins. J'ignore si elle vit encore pour ses amis, car elle faisait partie de mes contemporaines ; et notre régiment a si souvent donné

depuis quelques années, que je n'ose pas compter celles qui sont restées sur le champ de bataille...

L'aimable baronne n'était ni pédante ni prétentieuse.

— Je porte des bas bleus dans la semaine pour pouvoir en mettre des blancs le dimanche, disait-elle gaiement ; et Dieu me garde de faire jamais un drapeau de ce tricot azuré...

— Que notre état entraîne donc d'ennuis !... disait-elle encore ; aussi combien les hommes sont coupables quand ils se moquent des femmes de lettres, qu'ils devraient au contraire plaindre de toute leur âme ; car elles sont exposées à une foule de calamités et de petites misères qui ne leur font pas une vie amusante du tout !

Et l'aimable femme avait d'autant plus raison, qu'elle était en effet payée pour le savoir, grâce à une petite aventure qui lui arriva. Cette aventure ne fut que plaisante, mais elle eut pu devenir fort grave si un mari s'en était mêlé.

Je vais lui laisser raconter elle-même cette anecdote où elle joua le rôle de l'héroïne, car je ne le ferais certainement pas aussi bien.

« Un certain samedi gras, dit-elle, je fus invitée

à un très-beau bal travesti donné par Madame D... rue de la ferme des Mathurins. Malgré mes trente ans très-sonnés, il me passa par la tête la fantaisie de me costumer en jardinière, et en jardinière Watteau, s'il vous plaît, avec le petit jupon bleu et rose, le tablier en organdi enjolivé de faveurs et le chapeau de paille bien coquettement posé sur le coin de l'oreille.

« Ma toilette faite, je consultai mon miroir, qui me répondit les choses du monde les plus flatteuses; aussi, persuadée que je pouvais compter sur un assez joli succès de lumière, j'entrai dans le bal avec cet air conquérant que prend toujours une femme quand, à tort ou à raison, elle se croit jolie.

« La fête était charmante, très-animée, la musique excellente; la maîtresse de la maison s'occupait de tous indistinctement avec une grâce parfaite; on se connaissait les uns les autres, chacun savait donc à qui parler; la soirée promettait d'être aussi amusante qu'elle était brillante.

« Le bal durait depuis quelques heures et heureuse de mon succès, j'étais seule assise sur une banquette où mon danseur venait de me déposer, toute essoufflée des suites d'une valse rapide, quand

un ami de mon mari m'ayant aperçue, vint s'asseoir à mes côtés.

« — Savez-vous, baronne, que vous êtes vraiment charmante ce soir ? me dit-il d'un air des plus aimables.

« — Vous arrivez trop tard pour être le premier à me le dire, répondis-je en riant.

« — Cela ne me surprend pas, me répliqua-t-il galamment ; vraiment ce costume vous va à ravir, et vous avez une des plus jolies têtes que j'aie jamais rencontrées. Hélas ! pourquoi faut-il qu'elle ne soit que jolie.

« — Allons, voici qu'après un compliment vous me dites une insolence...

« — Malheureusement c'est une vérité, interrompit-il, car vous manquez complètement de raison.

« — Eh ! mon Dieu, je sais bien que mon costume est beaucoup trop jeune pour mon âge ! interrompis-je à mon tour, et que mes roses jurent avec mes années... mais nous sommes en carnaval ; je me déguise... et à partir du jour des Cendres, je prends le noir pour ne jamais plus le quitter.

« — Vous voyez bien baronne, que vous ne savez pas même parler raison.

« — Comment ? mais il me semble que ce que je vous dis-là est plus que raisonnable, que c'est fort triste. »

« — Voyons, chère baronne, trève de plaisanteries, me dit l'excellent homme, tandis qu'un nuage couvrait sa bonne physionomie; tous vos frais de toilette n'ont pas été faits pour rien ; *il* est donc ici ?...

« — *Il*, qu'est-ce que cela signifie ! m'écriai-je toute surprise.

« — Allons, vous voulez faire l'ignorante, eh bien ! je dirai *lui*, si ça vous fait plaisir.

« — *Lui* ne m'apprend pas davantage !... et je vous jure !...

« — Belle dame, fit alors très-gravement le brave homme, avant tout, les femmes devraient être sages... mais quand elles sont folles, il serait prudent pour elles de cacher leurs folies, car sans cela...

« — Ah ça, à quel jeu jouons-nous? m'écriai-je vivement.

« — A un jeu où vous pourriez bien perdre la partie si vous ne retirez pas les cartes des mains de votre adversaire, me dit-il gravement.

« Ce ton qui n'était plus celui de la plaisanterie, me frappa et me parut une menace fatale pour mon repos ; mais d'où venait l'orage ? voilà ce que j'ignorais complètement.

« — Pour l'amour de Dieu, expliquez-vous, je vous en conjure ! fis-je d'un air très-alarmé. Je ne comprends rien à vos paroles, car rien ne peut les justifier.

« — M. de G... me regarda attentivement, et il trouva sans doute tant de bonne foi dans l'étonnement qui se peignait sur mon visage qu'il hésita un instant; cependant il reprit.

« — Que diable, je ne peux pas me tromper ; j'ai vu...

« — Quoi?... demandai-je.

« — Parbieu!... vos lettres...

« — Mes lettres !... et à qui adressées , mon Dieu ?

« — A un garçon qui les montre...

« — Mais quel genre de lettres ?... fis-je de plus en plus surprise.

« — Pardieu, ce ne sont pas des lettres de morale, je crois, qu'une femme de votre âge écrit à un jeune blondin... aussi sont-elles fort compromet-

tantes ces épîtres toutes fraîches émoulues de votre blanche main.

« — C'est faux !... m'écriai-je avec vivacité.

« — Bien joué !... exclama M. de G... dans un éclat de rire. Puis reprenant sa gravité : J'espérais vous voir plus de franchise avec un vieil ami, me dit-il, mais les femmes ont au suprême degré la bosse de la négation... la main prise dans le sac elles nient encore... Bonsoir, que mon avis vous serve et n'écrivez plus.

« En achevant ces mots, M. de G... me quitta et disparut dans la foule qui encombrait les salons.

« Je restai attérée... Malgré le ton de plaisanterie que notre vieil ami s'était efforcé de donner à la conversation, je n'avais que trop bien compris un blâme cruel caché dans son sourire, de plus un fait fâcheux pour mon repos et contre lequel son affection voulait me prémunir. Mais quel était ce fait ?... Sur quoi reposait-il ?. . J'avais beau repasser dans ma mémoire toutes les lettres que j'avais écrites, hors celles adressées à mon mari dont j'étais séparée alors, aucune ne pouvait donner matière à la moindre conjecture sentimentale et parmi les épisodes remarquables qui avaient acci-

denté ma vie depuis ce même temps, je ne me rappelais qu'un procès avec un éditeur, un vol de servante, un petit chien perdu, un manuscrit égaré. Avec la meilleure volonté du monde, rien de tout cela ne pouvait être traduit en lettres compromettantes. Aussi aurais-je donné tout au monde pour pouvoir questionner encore l'ami de mon mari afin d'en savoir davantage ; mais j'eus beau le chercher, il était parti, ou il se cachait si bien qu'il me fut impossible de le retrouver.

« Alors le bal qui me paraissait si charmant, il y avait à peine une heure, me devint odieux ; les violons me semblaient faux, les danseurs lourds, les femmes laides, et je me trouvai la plus ridicule de toutes les créatures, affublée de ce frais costume de quinze ans qui contrastait si fort avec mon acte de naissance, mes travaux et mes ennuis.

« Je m'efforçai pourtant durant quelques instants de faire bonne contenance, mais, incapable d'y réussir et craignant que mon agitation fut remarquée, je partis.

« Hélas ! chez moi pas plus qu'au bal je ne pus trouver le repos... que se tramait-il pour me nuire? quels étaient mes ennemis?... voilà ce que je me

demandais sans cesse; car, me disais-je, puisque je suis innocente du mal dont on m'accuse, il faut bien que quelqu'un ait intérêt à me faire croire coupable.

« Je passai le reste de la nuit à parcourir mon appartement à grands pas, puis à peine le jour fut-il venu, qu'une grande résolution s'étant arrêtée dans mon esprit j'allai chez M. de G...

« — Vous excuserez cette visite, n'est-ce pas, mon vieil ami, lui dis-je en lui tendant la main, aussitôt qu'il fut venu me rejoindre dans le salon où je l'attendais ; mais vous m'avez fait subir sept ou huit heures de tortures dont je vous punis en vous faisant réveiller avec l'aube, je vous déclare en outre que je ne sors pas d'ici que vous ne vous soyez expliqué sur votre avertissement d'hier au soir.

« En voyant de quelle façon je prenais cette affaire et jusqu'à quel point j'en étais troublée, M. de G... serra bien affectueusement la main que je lui avais tendue et quittant le ton légèrement persifleur qu'il avait pris la veille :

« — Ecoutez, ma pauvre enfant, me dit-il, il y a contre votre repos, je le vois, quelque machination

que je ne peux pas plus que vous comprendre, car je ne suis que l'écho d'un tiers ; c'est le baron de V.... mon beau-frère, qui a vu ces malheureuses lettres, qu'il affirme être de vous, et sur lesquelles j'ai cru devoir vous prévenir.

« — Comment le baron de V... est aussi dans ce secret! m'écriai-je... Il n'y a donc que moi qui l'ignore! Eh bien, je vous prie de me conduire chez M. votre beau-frère, car je veux lui parler, fis-je résolument.

« M. de G... y consentit et quelques minutes après j'étais chez mon véritable accusateur.

« — M. le baron, lui dis-je, vous êtes un homme de cœur et d'honneur, aussi je viens en toute confiance vous prier de réparer le tort involontaire que vous m'avez fait...

« — Parlez, madame la baronne, je ne reculerai devant rien du moment qu'il s'agira de vous servir, répondit-il en me saluant avec courtoisie.

« — Voici ce dont il s'agit, fis-je, après lui avoir rendu sa révérence. Le désir de me faire tourmenter par ce bon M. de G... dont vous connaissez tout le dévoûment pour nous, vous a fait sans doute inventer une petite historiette de

lettres sentimentales, histoire qui eût été fort drôle peut-être en carnaval, si notre ami se fut contenté d'en rire au lieu de songer à me la répéter comme parole d'évangile : je viens donc vous prier de démentir ce qu'il accepte comme vérité.

« Pendant que je parlais ainsi le baron me regardait avec une stupéfaction profonde, puis, quand j'eus achevé, il continua à garder le silence.

« — Quoi, Monsieur, vous me refusez cet acte de justice ? m'écriai-je.

« — Mais madame la baronne... murmura-t-il.

« — Eh bien ! Monsieur le baron... dis-je avec impatience.

« — Mon Dieu, Madame, vous me voyez de plus en plus embarrassé, balbutia-t-il de rechef, car vous me placez dans la plus cruelle alternative où puisse se trouver un galant homme, puisqu'il me faut, ou vous désobéir, ou faire un mensonge !...

« — Ah ! Monsieur le baron, je ne vous savais pas tant d'audace !... m'écriai-je avec indignation, à moi-même vous osez dire !...

« — Je ne me suis encore rien permis de dire, madame la baronne, fit-il avec un grand sang-froid, j'ai seulement eu le tort d'écouter...

« Je vis alors que mon impatience m'avait fait faire fausse route pour atteindre le but, et, prenant mon courage à deux mains, comme on dit vulgairement, je lui répliquai avec un sang-froid pareil au sien :

« — Lire des lettres de moi, peut-être?...

« — Vous l'avez dit, madame la baronne, fit-il en s'inclinant.

« — Et ces lettres pouvaient me compromettre? demandai-je.

« Il me regarda comme si je tombais de la lune. Puis, voyant que j'attendais impatiemment sa réponse.

« — Eh ! mon Dieu !... c'est selon la façon dont on envisage les choses, dit-il en cherchant à dissimuler un méchant sourire... Mais j'avoue que pour ma part je serais plus que *piqué* si ma femme en écrivait de semblables à un autre qu'à moi...

« — Et vous êtes sûr que ces lettres sont de moi?... demandai-je toute palpitante.

« — Hélas oui ! madame la baronne car elles sont signées de votre nom et j'ai eu la douleur de reconnaître votre écriture.

« — Vous connaissez alors l'individu qui a reçu ces lettres?

« — Je connais cet *individu*, madame, répondit-il en appuyant sur le mot et de plus je suis fort lié avec lui.

« — Alors, monsieur le baron, nous allons sur le champ, vous et moi, monter en voiture avec ce bon M. de G..., pour nous rendre chez lui, m'écriai-je, car il importe à mon honneur que tout s'explique au plus vite.

« Le baron parut stupéfait de ma résolution; cependant il n'hésita pas; mais à son air, à ses paroles, il était facile de juger qu'il croyait que je jouais le tout pour le tout dans cette démarche.

« La route fut silencieuse; mon vieil ami souffrait pour moi, le baron cherchait comment je comptais sortir d'affaire, et je raffermissais mon courage pour ne pas laisser déborder les larmes qui inondaient mon cœur.

« Nous arrivâmes enfin devant une fort jolie maison de la rue Louis-le-Grand. Par une ruse de guerre le baron me laissa m'approcher seule de la loge du concierge. Il pensait sans doute que dans mon impatience et mon agitation, je me trahirais

en prononçant le nom de celui que nous venions chercher ; mais le naturel parfait avec lequel je me retournai vers lui pour lui demander ce nom, fut le premier coup porté à sa conviction intime de ma faute.

« — Monsieur Maurice de F...? demanda-t-il alors.

« Hélas !... ce monsieur était sorti et on ne savait pas quand il devait rentrer. En entendant ces paroles désespérantes je perdis toute puissance sur moi-même et je me mis à fondre en larmes. Alors, pour me calmer, le baron qui commençait lui-même à ne rien comprendre à toute cette affaire, s'offrit à écrire un petit mot à son ami pour lui donner rendez-vous le lendemain chez lui à deux heures.

« Je n'aurais pas reculé devant une bombe. J'acceptai donc avec reconnaissance et il fut convenu que je serais présenté à ce M. Maurice sous le nom de la femme d'un de leurs amis communs qu'il n'avait jamais vue.

« J'avoue que les heures qui s'écoulèrent jusqu'au lendemain me parurent des siècles ; à mesure que l'agitation fébrile qui m'avait fait agir dans le premier moment se calmait, l'inquiétude devenait

plus intense ; je craignais l'esprit malin du baron ; ne pouvait-il, pour rendre la mystification plus comique, donner le mot à ce M. Maurice?... Mais d'un autre côté c'eût été une mauvaise action dont je le savais incapable... alors je me demandai ce que pouvait être ce jeune homme qui par fatuité osait compromettre une pauvre femme innocente?... Son effronterie devait aller au-delà des bornes du possible... Il avait dû faire des faux !...

« Les craintes les plus puériles, les drames les plus affreux traversaient tour à tour ma cervelle à l'envers.

« Mais enfin, comme riantes ou cruelles, les heures n'ont jamais plus de soixante minutes chacune, celle de mon rendez-vous finit par sonner.

« Il était convenu que je m'arrangerais pour être arrivée chez le baron avant M. Maurice afin qu'il me trouvât tout installée... Ce fut ce qui eût lieu en effet.

« Quand le domestique annonça M. Maurice de F... je devins tout yeux et je vis entrer un jouvenceau tout rose, tout blond, tout frisé qui se présenta d'un air vainqueur, me salua d'une façon fort légère, comme on fait à une personne inconnue,

et après avoir serré la main du baron, s'assit au coin de la cheminée me faisant face attendant sans doute mon départ pour s'enquérir auprès de notre ami de l'objet de sa missive.

« Il n'avait fallu qu'un seul instant pour dissiper toutes mes terreurs et lever les doutes du baron. Il était évident que ce M. Maurice ne me connaissait pas ; mais était-il dupe ou coupable? voilà ce qu'il importait de découvrir.

« Après quelques paroles insignifiantes échangées sur la pluie, le beau temps, le froid, les bals et tous les autres plaisirs du carnaval, le baron se retourna vers le blond Maurice.

« — Eh bien, mon cher, lui demanda-t-il d'un air confidentiel et d'une voix demi-basse, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu la charmante Marie de L...

« A ces paroles indiscrètes, le jouvenceau jeta sur moi un regard effrayé.

« — Ne vous inquiétez pas, fit aussitôt le rusé baron, madame est une personne devant qui vous pouvez tout dire. Puis se retournant vers moi il ajouta :

« — Figurez-vous madame, que vous avez devant

vous un garçon bien heureux, puisqu'il a porté le trouble dans le cœur d'une de nos muses...

— Monsieur est bien fait pour cela, répondis-je froidement.

— Mon Dieu oui, reprit le baron, madame de L.. a eu la tête tournée par ses beaux cheveux blonds, ses beaux yeux bleus, ses petites moustaches relevées...

Et pendant cette péroraison le pauvre garçon dont on faisait ainsi les honneurs était au supplice; mais il avait affaire à forte partie

Le baron une fois en verve n'était pas d'humeur à lâcher prise si facilement; puis, comprenant qu'il avait à venger une femme offensée, il n'y allait pas de main morte.

« — Allons, mon très cher, ne faites donc pas le modeste, Madame comprend très-bien le bon goût de la *petite de L...*, et à sa place, penserait comme elle, j'en suis certain. Elle a trop d'esprit pour qu'il en soit autrement... Mais, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu votre Dulcinée?...

« — Vous savez bien qu'elle est à Bruxelles !... répondit d'un air fort maussade M. Maurice qui se trouvait placé entre l'embarras que lui cau-

sait ma présence, la vanité d'être posé en héros de roman et la crainte que s'il faisait mine de se fâcher le malin baron ne s'étendit tout au long sur les confidences qu'il en avait reçu.

« — Etes-vous sûr Monsieur que Madame de L... soit à Bruxelles ?... demandai-je en coupant court aux sarcasmes de mon vengeur.

« — Très-sûr, madame me répondit le blondin; son amie me l'a écrit hier.

« — Et vous avez cette lettre? m'écriai-je en pensant que ce serait un fil qui pourrait servir à me retrouver dans ce dédale inextricable.

« — Oui, Madame, la voici, fit-il en sortant de sa poche une lettre froissée.

« Je m'en emparai vivement, puis je lui dis d'une voix grave :

« — Il y a assez longtemps que nous vous tenons sur la sellette, Monsieur, et j'aurais mis fin plus tôt à cette scène qui devait vous paraître fort inconvenante, si elle n'eut pas été nécessaire à ma justification... Vons avez été l'objet d'un singulier *malentendu*, car je suis madame de L... et voilà très-certainement la première fois que nous nous rencontrons; votre nom même m'était inconnu...

« La foudre tombant aux pieds du pauvre garçon n'eut pas produit sur lui un effet plus subit et plus terrible.

« — Ce que vous dites-là est impossible, madame !... s'écria-t-il, plus pâle qu'un mort et se levant avec la vivacité d'un homme frappé de l'électricité.

« — Rien n'est pourtant plus vrai, Monsieur..., fis-je en souriant avec tristesse, tant son agitation faisait voir qu'il était dupe.

« — Mais Madame, j'ai des lettres !... dont on a reconnu l'écriture, exclama-t-il.

« — Elles ne sont pas de moi ; je vous l'affirme ! dis-je aussitôt.

« Il fouilla dans sa poche avec empressement en sortit un portefeuille qui les contenaient; puis, les dépliant il me les présenta toutes ouvertes

« — Les nierez-vous encore, Madame?... fit-il avec amertume.

« J'y jetai les yeux et je restai stupéfaite... c'était mon écriture, c'était ma signature, en un mot, je les reconnaissais pour être écrites par moi.

« Un moment je me crus folle ou le jouet d'un

songe ; mais ayant regardé plus attentivement mes accusatrices je partis d'un éclat de rire.

« — Pardonnez-moi, Monsieur, cette gaîté qui peut être ridicule mais qui est certainement involontaire, lui dis-je ; car je viens de découvrir qu'on a voulu se moquer et de vous et de moi...

« M. Maurice devint plus pâle encore en m'entendant parler ainsi ; et, tout en mordillant sa moustache blonde, il répliqua d'une voix sifflante :

« — Alors Madame, vous niez que ces lettres soient de vous ?...

« — Je ne nie rien, Monsieur, et j'avoue au contraire les avoir écrites... Seulement elles ne vous étaient pas adressées...

« A ces mots il se redressa vivement et me regarda avec mépris ; mais je soutins tranquillement son regard et je continuai sur le même ton :

« Elles faisaient partie d'un manuscrit que je viens de livrer à l'impression — j'écris toujours sur du papier à lettre. — Par une coïncidence fâcheuse vous portez le même nom que mon héros ; j'ai donné le mien à mon héroïne; de là le petit complot dont nous avons été victimes tous les deux...

« Je parlai avec un air de si grande franchise

que tout fat et tout indiscret vaniteux qu'il fut, M. Maurice de L..., j'en conviens, prouva qu'en définitive il était aussi un homme d'honneur, car il parut au désespoir de ce qui venait d'arriver et m'en fit les plus sincères excuses ; puis, voulant m'aider à découvrir la source de cette mystification de mauvais goût, il me raconta comment avait commencé son intrigue.

« Un soir que j'étais au bal masqué où je m'ennuyais fort, me dit-il, un petit domino vint s'asseoir auprès de moi ; nous causâmes avec cette légèreté qui se rencontre toujours en pareils lieux, et quand nous nous séparâmes il me promit de m'écrire...

« — Et ce sont mes lettres qui vous ont été envoyées ?... demandai-je.

« — Oui, Madame, me répondit-il avec embarras ; aussi comme j'étais extrêmement flatté de ce que je croyais être une indulgente bonté de votre part...

« — Vous les donniez à lire à tout le monde ? interrompis-je en riant.

« Le pauvre garçon parut tout confus.

« — Allons Monsieur, ne vous fâchez pas, dis-je en lui tendant la main. De tout ceci il sortira pour vous deux choses ; une vieille amie, si vous voulez

m'aider à découvrir mon Sosie, et une leçon si vous êtes assez sage pour vous avouer que la discrétion est une qualité indispensable chez un honnête homme !...

« Il serra respectueusement ma main en me promettant son aide et nous finîmes par découvrir que la seule coupable était la femme du prote de l'imprimerie où se composaient mes livres. Son mari en corrigeait les épreuves sur manuscrit et elle se servait de ce même manuscrit pour me rendre l'éditeur responsable de ses fredaines...

« — Voilà hélas! les revenant-bons de la célébrité ajoutait l'aimable baronne, et les femmes qui peuvent passer tranquillement leur temps à raccommoder, au coin du feu, leurs bas et ceux de leurs enfants, ne connaissent pas tout leur bonheur !... »

Un homme bon, aimable que tout le monde aimait et qu'on rencontrait toujours avec un grand plaisir dans le salon de Casimir Delavigne, était cet excellent Charles Nodier dont on a trop parlé autrefois pour que je ne vous en parle pas un peu longuement aujourd'hui.

Charles Nodier est né à Besançon en avril 1780. Son père, avocat distingué, et qui avait professé la

rhétorique à Lyon, voulut se charger uniquement des premiers soins nécessaires à l'éducation de son fils. L'enfance de Nodier s'écoula donc tout entière sous la douce et salutaire influence du foyer domestique.

Ce début dans la vie s'accordait singulièrement peu avec l'humeur libre et vagabonde qui qui forma le fond du caractère du petit Charles et qui ne tarda point à se révéler.

Ainsi, un jour, qu'il était encore tout enfant, son imagination vive ayant été impressionnée par la lecture de Robinson Crusoé, il se sauva de la maison paternelle dans l'intention de chercher une île déserte. Ce ne fut qu'après plus de vingt-quatre heures d'absence que des amis de l'avocat Nodier lui ramenèrent le jeune vagabond qu'on cherchait partout avec une mortelle inquiétude.

Plus tard, il riait fort de cette singulière idée; mais quand il suivit à Besançon ses cours de l'école centrale, sa vie fut encore fort orageuse; et il eut bien certainement mieux valu pour lui qu'il trouvât cette île déserte que ce qu'il y rencontra... Ce fut le moine Euloger Schoeider, qui l'initia aux beautés de la langue de Sophocle et qui lui ouvrit ces tré-

sors de poésie homérique, source féconde où le charmant conteur revint si souvent s'abreuver durant sa vie.

Un des incidents de l'adolescence de Charles Nodier, qui laissa le plus de traces dans sa mémoire — si bien que plus tard son imagination poétique en fit un délicieux tableau, — fut une députation dont, il eut quoique fort jeune encore, l'honneur de faire partie.

Cette députation était envoyée par le club de Besançon au général Pichegru, pour le féliciter d'avoir repoussé les Autrichiens de l'autre côté de Strasbourg.

Le général reçut les députés avec la plus aimable courtoisie. Ayant remarqué le jeune Nodier, il lui fit un accueil tout particulier et l'invita à dîner avec lui pour le mieux connaître. Puis après le repas le général l'emmena promener et lui fit faire le tour du camp, quoique le tonnerre grondât bien fort et qu'il tombât une pluie torrentielle.

Tout à coup un éclat de la foudre venant à frapper un arbre auprès d'eux, Pichegru reprit vivement le bras de son jeune convive en lui disant :

— Allons, mon petit ami, je crois qu'il est gran-

dement temps de regagner ma tente car il pourrait bien y avoir du danger ici.

— Très-certainement, général, qu'il y en a auprès de vous, répliqua le jeune député, puisque le laurier attire toujours la foudre...

Le général se prit à sourire et tous deux rentrèrent fort bons amis au camp. — Une flatterie bien faite est un encens si doux !...

De son côté, Nodier n'oublia jamais l'accueil charmant que lui avait fait Pichegru et, à bien des années de là, dans l'éloquent langage de l'historien, on retrouva l'enthousiasme du jeune député pour le vainqueur des Autrichiens.

Charles Nodier eut une de ces vies étranges que les révolutions seules peuvent entraîner à leur suite, cette vie de proscrit, d'artiste, de prisonnier, de savant ingénieux ; tantôt reçu dans un palais, souvent ne sachant où reposer sa tête.

A une époque où la fougue des passions politiques commençait à peine à se calmer — en 1799 — le jeune admirateur de Pichegru, avec sa nature ardente, ne put rester étranger aux intrigues et aux agitations du moment. Il se trouva impliqué dans je ne sais quelle petite échauffourée politique,

fut condamné d'abord par coutumace et ensuite acquitté à la majorité d'une voix. Il parlait souvent en riant de son temps de captivité.

— Les chaînes n'étaient pas lourdes, disait-il, et il n'y avait point de déshonneur à les porter car la cause me dispensait d'en rougir.

En sortant de prison il vint à Paris. Il y porta des nouvelles déjà faites, des ébauches qui s'achevèrent et mille projets de science et d'art que son esprit ne se lassait pas d'enfanter.

Ce fut l'heure de son début : mais il ne conserva pas longtemps la tranquillité nécessaire au travail, et il fut forcé de fuir à l'étranger pour échapper à la police impériale, se trouvant impliqué dans le grand complot dénoncé sous le nom d'*alliance des Jacobins et des royalistes*. Comment il s'était fourré dans cette conspiration, je l'ignore, et je crois qu'il ne l'a jamais bien su lui-même; mais toujours est-il qu'il dut s'esquiver et qu'il resta fugitif et proscrit, jusqu'en 1806, se cachant tantôt dans les montagnes du Jura, tantôt dans les châlets de la Suisse.

Cette vie errante répondait à sa nature aventureuse; aussi ces voyages de pélerin, ces angoisses du

prisonnier échappé, ce long séjour au milieu des grandes scènes de la nature déposèrent-ils de riches trésors dans l'âme féconde du poète. Que de fraîches couleurs amassées alors le grand peintre a su retrouver sur sa magique palette! et les jolis romans, — j'allais dire les poèmes — de Charles Nodier, déroulent à chaque instant de ces suaves descriptions qui se fondent mollement sous le regard, comme les gracieux lointains de ces vallées helvétiques que dut contempler tant de fois l'œil mélancolique du jeune exilé.

Enfin Charles Nodier rentra en France. Il se glissa à Paris, étant trop peu de chose pour n'avoir pas été promptement oublié. Il y vécut tranquillement de sa plume et salua joyeusement le retour des Bourbons pour lesquels il avait conservé autant de tendresse que de respect.

Louis XVIII, qui faisait grand cas du talent, l'appela près de lui et voulut lui donner une place parmi ses secrétaires, mais Nodier, qui était trop indépendant pour être courtisan, ne chercha pas à faire mettre à exécution les projets du roi et resta Gros-Jean comme devant, travaillant le moins possible, — car s'il était actif d'esprit et de corps, il

était très-paresseux de plume — et vivant ainsi plutôt mal que bien, au jour le jour.

Cet écrivain plein de talent avait le travail difficile, et il se livrait à un singulier manége pour appeler l'inspiration. Il fallait qu'il eût toujours devant lui trois chandelles — les chandelles étaient alors ce que sont les bougies aujourd'hui, tout le monde s'en servait — et il les mouchait alternativement pour trouver ses idées. C'était habituellement le soir et quelquefois durant la nuit qu'il travaillait; mais quand cela lui arrivait le jour, il fermait fenêtres, rideaux et persiennes pour avoir sa lumière nécessaire.

Quoique Charles Nodier n'eut pas eu à se louer du règne impérial, il oublia le passé pour plaindre le souverain devenu malheureux, et comme il était essentiellement patriote le séjour des étrangers à Paris lui causait une douleur extrême. On l'accusa même d'avoir fait contre lord Wellington un quatrain satyrique qui courut tout Paris en 1815 : voici en quelle occasion.

Quand les étrangers entrèrent une seconde fois chez nous, en 1815, Louis XVIII n'était point encore de retour et comme tout marchait *à la diable*

à cette époque malheureuse, les souverains étrangers imaginèrent de nommer lord Wellington, gouverneur de Paris. C'était faire une grave insulte à la France, d'autant que l'Achille anglais, se posant en véritable roi, s'était donné une garde d'honneur composée de nos soldats.

Quand Louis XVIII fut de retour, il voulut faire casser cette nomination stupide ; mais il n'était pas encore le maître ; il dut se contenter de ce qui lui était possible de faire, c'est-à-dire qu'il retira au lord la garde d'honneur qu'il s'était octroyée.

Wellington cria, réclama; mais tout cela fut en vain; alors pour faire croire que sa vie était véritablement en danger s'il n'était point gardé, — tant l'amour des Parisiens pour lui était grand ! — il imagina de se faire tirer un coup de pistolet dans sa voiture pour qu'on crut à une conspiration montée contre lui. Ce stratagème ne le conduisit qu'au ridicule, et le roi en profita adroitement pour lui ôter ce gouvernement de Paris qui le blessait si fort.

Entre mille plaisanteries qui furent faites à ce sujet, voici le quatrain attribué à Charles Nodier, dont je vous parlais plus haut.

« Mal ajuster est un défaut...
« Il l'a manqué et voici comme!
« L'imbécile a tiré trop haut;
« Il le prenait pour un grand homme!... »

Du reste, si Charles Nodier n'aimait point le héros des Anglais en particulier, il n'aimait pas davantage les Anglais en général :

— Quand l'un d'eux me demande son chemin dans la rue, disait-il, je le perds; c'est tout ce que je peux faire contre eux ; mais je n'y manque jamais par exemple!...

Voilà encore comment il raconte une promenade qu'il fit à Londres sous les auspices d'un naturel du pays :

« Nous arrivâmes à un pont dont — autant que cela se pouvait faire de la portière d'une voiture — j'admirai la construction hardie.

« — Savez-vous comment s'appelle ce pont? me demanda l'anglais.

« — Non, sans doute, lui répondis-je, puisque je suis entièrement étranger à votre capitale.

« — Oh!... vous me pardonnerez, n'est-ce pas, ma petite malice; j'ai voulu vous faire admirer notre pont de Waterloo, fit mon aimable guide en me

montrant des dents d'une aune sous prétexte de sourire.

« — Grand merci de votre politesse, répliquai-je en saluant froidement

« — Allons ! ne faites pas le mauvais et avouez qu'il ne manque rien à ce pont pour être digne du nom illustre qu'il porte, dit mon homme, un peu embarrassé devant ma mine de glace.

« — Pardonnez-moi, monsieur, répliquai-je d'un air qui pouvait marquer 36 degrés au-dessous de zéro, il y manque Blücher à un bout et sir Hudson Lowe à l'autre...

« Mon anglais se mordit les lèvres et nous nous quittâmes peu bons amis. »

Durant ce même voyage, Nodier fut un soir présenté dans un salon un peu cosmopolite où il se trouvait néanmoins beaucoup plus d'Anglais que de représentants d'autres nations ; le maître du logis était un des plus gros marchands de Londres. On s'était réuni pour voir le nain *Bébé*, merveille très à la mode alors et auprès duquel *Tom-Pouce* eût semblé un géant. Le petit homme parut tout-à-coup sur la table avec le costume historique de Napoléon Ier ; il était vêtu de la redingote grise, il por-

tait son petit chapeau, il mettait ses mains derrière son dos, en un mot il imitait tous les gestes du grand conquérant qui venait de mourir récemment sur le rocher de Sainte-Hélène.

Plusieurs Français, qui se trouvaient avec Nodier, souffraient cruellement de cette parodie qui leur semblait à juste droit une profanation ; aussi le maître de la maison s'étant aperçu de leur mécontentement voulut tourner la chose en plaisanterie, croyant ainsi la leur rendre moins offensante.

— Eh messieurs ! leur dit-il, chacun se moque de l'idole de son voisin et quand *Bébé* sera en France vous pourrez fort bien nous rendre la pareille en le faisant habiller, marcher et parader comme notre grand Wellington...

— Soyez tranquille, monsieur, nous ne ferons pas cela, interrompit vivement Nodier... car pour jouer le rôle de votre héros, Bébé n'est pas encore assez petit.

Du reste, les voyages que Nodier fit sous la Restauration furent seulement des promenades d'agrément et de plaisir, puisque sitôt le second retour des Bourbons il avait trouvé à l'Arsenal, — dont il fut nommé bibliothécaire — un port tranquille et

abrité. Alors, son talent parvenu à toute sa maturité, créa, dans le domaine de l'imagination, ses monuments les plus puissants et ceux qu'il croyait les plus durables. Il publia *Jean Sboagar* en 1818; *Thérèse, Aubert, Adèle, Smarra, Trilby* suivirent de près ; et l'auteur de ces délicates compositions, avec l'autorité que lui donnait alors une réputation bien établie, put tendre une main sympathique à cette jeune génération de poètes, pleine d'ardeur, de talent et de courage, impatiente des obstacles et avide de célébrité.

Mais pour se donner à ces jeunes athlètes, il fallait que Nodier rompît en visière avec d'autres confrères, ennemis jurés de ceux-ci, jaloux et puissants, qui formaient *la Société de la fourchette,* société tout à fait inconnue aujourd'hui, mais dont on parlait beaucoup alors.

Voilà comment elle s'était formée.

Il y avait à Paris, dans les dernières années de l'Empire, onze personnes plus ou moins écrivains plus ou moins hommes de lettres, qui, se connaissant d'abord, et s'étant liées intimement ensuite, convinrent de déjeûner ensemble tous les jeudis, non pour goûter les plaisirs de la table, mais pour

s'entendre, se soutenir, s'appuyer mutuellement, en un mot, se poser dans le monde à l'aide de cette devise : « *L'Union fait la force.* »

Ce déjeuner à la fourchette qui était fort long eut lieu, durant quelques années, chez un restaurateur de la rue Thérèse, et ces onze personnages étaient : — le comte Daru, Arnault, Picard, Andrieux, Alexandre Duval, Charles de Lacretelle, Lemontey, de Jouy, Aignan, Roger et Droz. Ils s'augmentèrent plus tard de MM. Auger, Perceval de Grand-Maison, Depreaux, Prevost d'Yray, etc., etc. Les quatre premiers seuls étaient membres de l'Académie.

A chaque réunion, c'est-à-dire à chaque déjeûner e tous, la fourchette à la main, renouvelaient l'engagement, le serment peut-être, de s'appuyer, de se produire, de se pousser mutuellement, et, tout en cherchant de hauts emplois, admirant les quatre premiers de la phalange, toute *la Société de la Fourchette* ambitionnait l'Académie. C'était un si beau fauteuil pour se reposer !

Charles de Lacretelle la conquit d'abord. Les actives démarches des onze firent ensuite passer Alexandre Duval, qui avait des titres, c'est-à-dire

des comédies ; ce qui à Paris, a toujours su donner plus d'éclat à un homme qu'une œuvre sérieuse, fut-elle un chef-d'œuvre.

M. de Jouy passa en 1814. Il avait fait un opéra; à cette époque il publia un ouvrage qui eut une grande vogue : *l'Ermite de la chaussée d'Antin.*

M. Auger, auteur de vaudevilles sifflés et d'un lourd commentaire sur Molière entra, un peu confus lui-même de cet honneur, dans les rangs des quarante immortels, en 1816. M. Roger passa ensuite. Il n'avait donné au public qu'une médiocre comédie intitulée *l'Avocat ;* mais, quoique boiteux, il s'était signalé par de si ardentes démarches pour ses amis, il les avait si galamment dotés de belles places dont M. François de Nantes lui laissait la disposition, qu'il était bien juste qu'on s'occupât de lui à son tour. A la suite d'un bon coup de collier, il fut élu académicien en l'année 1817.

Sa comédie de *l'Avocat*, qui était alors le seul titre qu'on ait pu faire valoir au fauteuil, n'était pourtant qu'une traduction de Goldoni ; mais que font les droits quand les amis sont chauds !...

Louis XVIII lui-même fut du parti du postulant,

et quand on lui présenta le nouvel élu il le complimenta d'une façon toute charmante :

— Votre cause, M. Roger, était plaidée par un trop bon *avocat*, lui dit-il, pour qu'elle ne soit pas gagnée.

M. Lemontey, que des fonctions publiques avaient enrichi, et envers qui *la Société de la fourchette* avait des obligations qui l'engageaient doublement, passa sur le dos de cinquante qui le valaient au moins, et fut nommé académicien en 1819. M. Aignan et M. Droz arrivèrent un peu plus tard ; ce qui achevait les onze fauteuils des premiers amis qui s'étaient réunis en faisceau.

Quant aux autres qui ne faisaient pas partie de ce noyau, ils furent lancés dans d'autres sections de l'Institut ; tous eurent des places plus ou moins lucratives, avec des croix, des honneurs, tous les moyens enfin d'arriver à la gloire et à la fortune.

On raconte qu'à peu près dans le même temps les artistes du prix de Rome formèrent entre eux une même association sous le titre de *Société de l'oignon* — une soupe à l'oignon était de fondation le premier plat du déjeûner — et que tous ceux qui firent partie de cette société arrivèrent à l'Institut sans

être obligés de passer par le chemin de la gloire.

Voilà pourtant où peut conduire l'union, la *camaraderie* bien entendue et bien comprise.

Malgré les avances faites à Nodier pour qu'il s'enrolât dans *la Société de la Fourchette* quand elle se forma, son indépendance de caractère lui fit refuser cette offre, et pendant longtemps il lutta seul pour conquérir sa place au soleil. Ce temps fut très-dur pour lui; aussi fut-ce de tout cœur que, plus tard, après être arrivé à une position indépendante et honorable, il se montra plein de tendresse et d'inépuisable bonté pour cet essaim de jeunes auteurs qui essayaient leurs forces alors. C'était à l'Arsenal, auquel le bon Charles Nodier a su conserver jusqu'à son dernier jour un charmant prestige de poésie, que se tenaient ces ferventes assemblées de jeunes novateurs : ces réunions, très-réputées à l'époque dont je parle, s'appelaient, je crois : *les Soirées du Cénacle.*

On m'a dit, — et je me refuse à y ajouter foi, que beaucoup de ces jeunes débutants, après être arrivés au crédit et à la gloire, ont oublié le chemin qui les conduisaient à la demeure du vieux maître auprès duquel ils avaient toujours trouvé tant d'indul-

gence et d'affection. Pourtant nul ne sut mieux que Nodier conserver plus de vieux amis, et nul ne fut, jusqu'à sa fin, entouré de plus d'empressements affectueux. C'est qu'indépendamment des qualités du cœur, il possédait un enchantement de paroles, un charme de conteur, dont ne peut se faire une idée exacte qui ne l'a pas entendu.

Quand il commençait un récit, un récit d'aventure qui lui était personnel surtout, il s'emparait de votre âme tout entière, et, selon la belle expression du poète, on demeurait suspendu à ses lèvres. D'autres fois, quand il avait ce qu'il appelait *ses nerfs*, il était mordant et gouailleur, mais toujours amusant.

Ainsi, un jour qu'il souffrait de la goutte et qu'un certain monsieur venait de raconter en sa présence une de ces gasconnades qui ne peuvent s'adresser qu'à des sots, le malin Nodier lui laissa achever l'odyssée de ses prouesses qu'il semblait écouter avec une confiance complète ; puis il prit à son tour la parole.

— Oh ! ce que vous venez de nous raconter là ne me surprend aucunement, dit-il, car il m'est arrivé, à moi qui vous parle, quelque chose de presque

aussi fort. Je voyageais tout seul, à pied, dans les Abruzzes, quand, tout-à-coup, du fond d'une gorge effroyable, bondissent cinq brigands ; — et quels bandits ! monsieur ! je les vois encore, des gaillards portant plus de six pieds de haut, et quelles figures ! le diable lui-même en eût été effrayé, —ils me barrent le chemin en me criant dans un baragoin effroyable : *la bourse ou la vie.* Je le compris à leurs gestes. Mais moi sans perdre la tête, je recule d'un pas et tirant de ma poche deux pistolets, je fais feu de chaque main... deux brigands mordent la poussière ; un troisième s'avance, je lui ouvre le crâne d'un coup de crosse; au quatrième enfin je défonce la poitrine avec le canon de mon pistolet...

Et le bon Nodier s'arrête tout épouvanté de cet horrible carnage; car tuer quelqu'un, même en paroles, lui semblait un crime.

— Vous ne nous dites pas ce que vous avez fait du cinquième... demanda malicieusement le premier narrateur?

— Ah ! le cinquième !... reprend Nodier qui s'était cru maître du champ de bataille, le cinquième... eh bien ! il me tua...

Vous comprenez les éclats de rire que cette distraction fit naître.

Il était aussi, à ses heures, le paradoxe incarné : voilà comment il voulut, un jour, expliquer l'origine du mot *tabatïère*.

— Il est évident, disait-il, puisque tabac finit par un *c* que le substantif qui en dérive devrait s'appeler *tabacière*; mais l'illustre immortel chargé de ce détail dans le premier dictionnaire de l'Académie qui vit le jour, étant fermement convaincu que tabac finissait par un *t*, en a très-logiquement conclu qu'il fallait appeler *tabatière* la boîte chargée de contenir cette poudre précieuse; or, comme l'Académie prétend au don d'infaillibilité, elle a mieux aimé consacrer un barbarisme que de déshonorer un confrère.

Je le répète, Charles Nodier était le plus charmant conteur qu'on put rencontrer. Seulement il avait ses jours et ses heures. Quelquefois il ne lui était point du tout agréable de parler, mais quand on tombait bien, le moindre mot le mettait en verve, et comme il avait une mémoire parfaite, il ne tarissait plus une fois qu'il était parti ; aussi Brissant disait-il plaisamment : Il n'y a qu'à

monter Nodier et à le laisser aller, le mouvement est si parfait qu'il marche sans se fatiguer des heures entières.

Et jamais non plus on ne se lassait de l'entendre.

Il conserva sa place de bibliothécaire à l'Arsenal, quoiqu'il ne se cachât pas d'être *carliste* — c'était le mot adopté alors — et il était fort aimé de ceux qui se prétendaient républicains. Il montrait la plus grande répugnance pour la République, à laquelle du reste il avait fait de l'opposition dès sa jeunesse, car un de ses débuts littéraires fut une prière qui parut dans un journal de Besançon, comme parodie des prières ridicules que les théophilantropes prononçaient dans leurs temples en contrefaçon des offices catholiques.

Voici la spirituelle plaisanterie du jeune Nodier :

« Notre Père qui êtes aux enfers. Que vos décrets soient exécutés dans la province de Franche-Comté comme dans celle de l'Alsace, donnez-nous aujourd'hui notre sang quotidien et ne nous laissez pas succomber sous les honnêtes gens, mais délivreznous des cinq cents. Ainsi soit-il.

« Je vous salue Marat, plein de sang, Robespierre est avec vous, vous êtes béni par les théophilantropes, et les Jacobins, fruits de vos entrailles sont bénis. Dieu Marat secondez-nous, aujourd'hui et à l'heure de la guillotine que nous espérons bien rétablir.

» Je crois en Syeyès, le père tout-puissant, créateur des Jacobins et des Théophilantropes, et en Robespierre, son fils chéri, notre ancien maître bourreau ; qui a été conçu du démon ; est né d'une furie ; a souffert le 9 thermidor ; a été guillotiné ; est mort et enterré ; est descendu aux enfers où il restera, tandis que son esprit est assis à la droite ou à la gauche de la cervelle de Barras, d'où il prétend juger les cinq cents et les faire tomber dans le royaume des morts. — Je crois à Barras, à Rewbell, à Laréveillère-Lépaux, aux cercles constitutionnels, à la Montagne, à la résurrection de la Terreur et à sa durée éternelle. »

Même dans sa vieillesse, le bon Nodier riait encore de cette boutade réactionnaire qu'il avait lancée sous le Directoire.

Sous combien de jours et de rapports il resterait encore à envisager l'homme et l'écrivain qui était

illustre, il y a quelques années à peine, et qui semble si complétement oublié aujourd'hui! car cette physionomie multiple et puissante dont j'ai à peine indiqué quelques traits, cette riche nature avait une étonnante mobilité, une inépuisable verve de poète, de savant, de philosophe, de bibliographe, etc , etc.

Il écrivit de tout : de l'histoire, des nouvelles, des romans; il fit du journalisme, des vers, etc., etc., et disait fort plaisamment :

— Je fais tout ce qui concerne mon état, malheureusement le tout au plus juste prix!...

Voici encore comment il se jugeait lui-même dans les derniers vers qu'il fit paraître :

« Ces vers, ces faibles vers, sont sitôt effacés!
« A peine mon esprit les livre à ma mémoire,
« Qu'elle dédaigne d'en jouir.
« C'est tout pour mon plaisir, ce n'est rien pour ma [gloire :
« Ma muse n'a pas d'avenir. »

Et il eut trop cruellement raison, hélas!

Nodier était essentiellement paresseux.

« A quoi sert de travailler, disait-il, quand on a à peu près de quoi vivre. A arriver à la gloire?... mais

le ciel ne m'a pas créé pour cela, car j'ai mes deux jambes et mes deux yeux dans un état parfait et j'ai remarqué que tous les poètes qui ont fait école ou époque étaient tous frappés d'une infirmité quelconque. Homère était aveugle; Milton était aveugle; le poète d'Ossian n'a pas manqué de faire ce barde aveugle; le Camoëns était borgne; Virgile était petit, chétif, un peu contrefait; Pope, qui s'est inspiré de Virgile dans ses belles idylles, était tellement bossu qu'il ressemblait à un point d'interrogation, et Scarron, qui a travesti Virgile était cul-de-jatte : c'est le polichinelle de l'épopée. Delille qui nous a donné Virgile français — même un peu trop français peut-être — était *privé de la lumière du jour*, ce qui veut dire aveugle, et j'ai voulu me servir de son style pour vous dire sa misère. « Maintenant si nous voulons parler des grands remueurs de l'esprit humain chez les modernes, ils ont été fort disgraciés du ciel à leur tour. Ainsi Byron, le Thyrtée de l'Italie et de la Grèce nouvelle, était boiteux comme le Thyrthée de la vieille Lacédémone ; Walter Scott est boiteux comme Byron ; Millevoye, qui aurait peut-être tenté de faire du nouveau s'il n'avait pas fait de si bonnes études, est

mort classique et boiteux ; Luce de Lancival était boiteux aussi,—je sais bien qu'il n'a pas remué l'esprit humain. — Quant aux poètes qui ont bon pied bon œil, pas un classique qui ne porte lunettes et qui ne se plaigne de perdre la vue, pour ressembler à Homère, ni un romantique aux audacieuses paroles qui ne boite en prétendant s'être cassé la jambe, pour ressembler à Byron, de même que les courtisans d'Alexandre portaient la tête penchée sur l'épaule et que tout le monde grasseyait dans le salon d'Alcibiade.

« Le premier des poètes lyriques de la Révolution était plus bossu qu'Esope, mais sa bosse n'a pas fait fortune, car les lyriques d'aujourd'hui se soucient très-médiocrement d'être bossus ; quant au pauvre diable qui leur donnait cet exemple, il refusa son noble encens à Napoléon qui le traita en conséquence, et, aussi sain d'esprit que peut l'être un poète lyrique, il mourut à Charenton... »

Aussi pour mettre ses maximes paradoxales en pratique, Charles Nodier travaillait tellement contraint et forcé, qu'un de ses amis disait un jour :

— Quand je lis des articles de Nodier ils me font plaisir et peine ; plaisir parceque son style a un

charme extrême et que l'esprit y pétille toujours, peine parce que sous sa signature il me semble que je lis cet horrible mot : *faim*... et mon cœur se serre devant le triste fantôme que ce mot évoque à mes regards...

Le théâtre, loin de corriger les mœurs, déteint sur elles ; c'est une vérité connue. Ainsi, après qu'Alexandre Dumas eut donné son drame d'*Antony*, drame qui eut un immense succès, tous les gens à la mode cherchaient à se rendre pâles et auraient désiré être quelque peu bâtards ; puis, comme les scènes les plus émouvantes de la pièce montraient toujours un poitrinaire, toutes les femmes à sentiment se faisaient gloire d'afficher une pulmonie ou tout au moins un anévrisme imaginaire le plus souvent.

La perfection en ce genre était une certaine madame de P...que madame Delavigne aimait beaucoup et qui venait tous les soirs chez elle. La prétention de madame de P... était de ressembler à une mourante, voire même à un spectre. Elle n'avait pas besoin de cela pour prouver qu'elle était un esprit, car en dehors de ce petit ridicule, personne ne causait mieux qu'elle.

Elle s'amusait surtout d'une façon rendue plus plaisante encore par ses allures de mourante de la gloriole vaniteuse que le père de *Monte-Christo* retirait de ses succès. Comme la paille et la poutre de l'Evangile se rencontrent souvent dans le monde !

Il faut avouer que, malgré tout son esprit, Alexandre Dumas prêtait sans cesse le flanc à la critique par son orgueil plus rebondi qu'une outre, et l'on racontait de lui une foule d'anecdotes dans le genre de celle-ci :

— Qu'est-ce que c'est que M. Moléri qui vous fait des comédies ?... demandait-il un jour au directeur de l'Odéon.

— C'est un charmant garçon ! répondit celui-ci, il s'appelle Molière, et comme il n'ose pas signer ses œuvres d'un nom si glorieux...

— Il a parbleu raison !... s'écria Alexandre Dumas; mais pourquoi M. Adolphe Dumas n'a-t-il pas, vis à vis de moi, une pareille modestie?...

Je sais bien que le pauvre Adolphe Dumas n'était point un aigle; mais son homonyme n'était point un Molière non plus... pas davantage un Corneille, ce me semble.

Cependant voici encore une réponse pleine d'outrecuidance que fit Dumas à propos de son nom et qui eût à l'époque un succès de rire fou.

Le père de *Monte-Christo* avait pris sous sa protection celui qui portait aussi le nom de Dumas, et qui, à l'instar de son illustre patron se laissait chatouiller l'âme par une pointe d'amour-propre quelque peu exagéré. Or, un soir qu'Adolphe passait la soirée chez Alexandre, le premier osa s'écrier dans un moment d'épanchement :

— On dira qu'il y a eu deux Dumas au XIXe siècle, comme on dit qu'il y a eu deux Corneille au XVIIe...

— C'est bien !... passez Thomas !... répliqua d'un air superbe et protecteur le maître du logis — à qui son valet venait d'annoncer que le thé était servi ; — tout en faisant signe à son homonyme d'entrer dans la salle à manger et en souriant à la postérité qui pourtant ne le comparera pas plus à Pierre Corneille qu'elle n'égalera Adolphe à Alexandre.

Cependant à de certains moments le spirituel romancier ne faisait pas très-grand cas de Corneille. A preuve la petite anecdote que voici :

C'était à l'époque où les romantiques faisaient

une guerre acharnée aux classiques et niaient en masse le génie de tous nos grands hommes, y compris, bien entendu, Corneille. Pendant un souper chez Victor Hugo, chef de la nouvelle école, on déclarait hautement Racine un pauvre sire, Lafontaine un fablier bon tout au plus pour les enfants, Corneille un homme dont le mérite avait été plus que surfait...

— Eh bien!... je ne suis pas tout à fait de votre avis!... s'écria Alexandre Dumas; il y a du bon dans Corneille!... d'ailleurs, il faut faire la part du temps, et je ne sais pas, si j'avais vécu à son époque, *si j'aurais mieux fait que lui*...

Il ne se piquait pas non plus de mettre la vérité dans ses œuvres. Il prétend par exemple, dans ses *Impressions de voyage* en Suisse que le concierge de Ferney, vendait à tous les visiteurs qui lui en offraient un bon prix une canne, qu'il certifiait à tous être la seule et unique canne de Voltaire.

A ce propos, j'ai entendu raconter à Alphonse Karr, qu'ayant été visiter un jour ce même Ferney et ayant prononcé, je ne sais trop pourquoi, le nom de Dumas, le brave concierge s'avança vers lui d'un air furibond et lui dit :

— Ah ! vous connaissez M. *Doumasse,* monsieur, eh bien, dites-lui de ma part, que l'unique canne de Voltaire est dans une armoire, et que je me propose de la faire caresser ses épaules, à lui M. *Doumasse,* s'il revient ici, pour le remercier de m'avoir fait passer pour un voleur aux yeux du monde...

Karr, promit au brave homme de faire sa commission. En effet, sitôt qu'il fut de retour à Paris, il remplit sa promesse.

— Eh bien ! est-ce ma faute, si mes lecteurs croient ce que je leur dis... s'écria Dumas, moitié riant, moitié fâché ; mon éditeur me paie pour divertir le public, mais la vérité ne fait pas du tout partie de notre marché... on n'a donc rien à me réclamer là-dessus.

Du reste, il ne s'inquiétait pas davantage de ses embarras d'argent qu'il traitait avec une légèreté extrême, sachant bien, d'ailleurs, qu'il pourrait toujours tirer de sa plume l'argent qui lui serait nécessaire pour se sortir de peine, car il avait le travail facile jusqu'à l'invraisemblance.

Un certain jour qu'il se trouvait sous la menace d'un jugement définitif rendu par le tribunal de commerce, il est réveillé dès l'aube par un huissier

flanqué de deux estafiers de mauvaise mine ; celui-ci pénètre jusqu'à lui, décline, *parlant à sa personne*, ses noms et qualités, et l'invite, au nom de la loi,

A le suivre sur l'heure
Dans la prison qu'on va lui donner pour demeure.

A ce protocole, notre auteur a reconnu un garde de commerce. D'abord il discute, parlemente, essaie de négocier : impossible ; l'officier ministériel est poli, mais inexorable. Ses ordres sont formels, son dossier est en règle : six cents francs ou les eaux de Clichy, voilà son dilemme ; il n'y a pas à le tirer de là.

— Vous m'accompagnerez bien au moins chez mon libraire ? demande le patient, qui entrevoit encore un rayon d'espérance.

— Partout où vous voudrez, répond galamment le Cerbère. Ma journée est à vous... jnsqu'au soleil couchant.

On monte tous les quatre en voiture, et l'on court au domicile de l'éditeur. L'écrivain, escorté de ses trois satellites, expose sa mésaventure et invoque, d'urgence, une avance de six cents francs.

— Désolé de vous refuser, mon cher Dumas, dit le libraire ; mais en affaires comme en affaires. Vous savez nos conventions : d'avance, pas un rouge liard ; en échange de manuscrits, de l'argent tant que vous voudrez. Chaque page de votre écriture, quarante francs ; donnant donnant.

— Ramenez-moi à mon hôtel, fait le prisonnier s'adressant à son capitaine des gardes.

— Et mon dossier ?

— Soyez tranquille.

Le cortége remonte en carosse.

— Bride abattue jusqu'à ma porte, et voilà un louis pour boire, crie Dumas à l'Automédon

En un clin d'œil il est chez lui.

— Laissez vos plantons dans l'antichambre, et suivez-moi dans mon cabinet, dit-il à son inséparable, qui, dominé par cette assurance, obéit machinalement... Maintenant installez-vous sur ce divan. Voici des cigares, du rhum et ma bibliothèque, — cinq cents volumes ; je n'y admets que mes ouvrages. — Fumez, buvez, lisez...

— Jusqu'au soleil couchant ?

— Jusqu'au soleil couchant... je n'en demande pas davantage.

Sur ce, Dumas ôte son habit, se jette, en manches de chemise, à son bureau, s'empare de sa plume et brûle le papier.

— Que faites-vous? demande l'autre.

— Taisez-vous donc, je bats monnaie.

Un quart d'heure se passe; Dumas sonne, son groom paraît.

— Ce feuillet chez mon éditeur; il y a quarante francs à vous remettre.

Le groom s'élance ventre à terre. Quinze minutes après, nouveau coup de sonnette. Le valet de chambre accourt : même commission, même manége. De quart d'heure en quart d'heure, les feuillets se succèdent, les estafettes se multiplient, toute la maison est en l'air; on fait la chaîne du cabinet du romancier à la boutique de l'éditeur. Cependant les écus commencent d'arriver, l'argent et la copie font la navette, les piles naissent et croissent à vue d'œil. Enfin, au bout de sept heures et demie de ce travail d'Hercule, la bataille est gagnée et le dossier soldé; il s'en fallait d'un quart d'heure que le soleil ne fut couché.

Le garnisaire bat en retraite, tout étourdi de ce qu'il a vu, et un peu de ce qu'il a bu; c'est alors

seulement que Dumas s'aperçoit qu'il n'a rien pris depuis la veille. Il se met à table aussi frais et aussi gaillard que s'il venait de quitter son lit, et déplie gaiement sa serviette, en se disant comme Titus :

— Je n'ai pas perdu ma journée.

Népomucène Lemercier, qui était aussi grave et aussi austère que Dumas est léger et viveur, était fort aimé par Casimir Delavigne, qui, de plus, professait pour lui la plus grande estime, que cet homme de bien méritait et obtenait de tous quelle que fut l'opinion qu'on pût professer. C'était le philosophe aimable, indulgent et bon : sa manière de voir les choses d'ici-bas, la gaîté de sa conversation qui contrastait avec le sérieux de ses pensées habituelles, la force de son esprit dans un corps débile et maladif, tout le distinguait du vulgaire et donnait à son commerce un charme extrême.

C'est lui qui fit paraître dans le journal *La Pandore*, sous la Restauration, une critique très-fine, sous le titre de *conte chinois*. Grâce à la maladresse d'un ministre d'alors, ce petit écrit eut un grand succès; mais Louis XVIII, qui était plein

d'esprit, prit le parti d'en rire, et tout le monde fit comme lui.

Jugez vous-même s'il y avait de quoi fouetter le moindre chat pour ce conte...

LES HORLOGES,

Conte tiré des annales chinoises.

Sous le règne d'un des plus glorieux princes de l'empire chinois, il se passa dans la célèbre cité de Nankin un évènement qui, peu important par lui-même, faillit cependant compromettre le repos de la capitale et celui de l'empire chinois tout entier.

Il y avait à Nankin un assez grand nombre d'horloges publiques. Elles allaient toutes bien et avec un ensemble parfait; mais tout-à-coup l'une d'elles vint à retarder d'un quart-d'heure. C'était une horloge de forme antique, qui décorait la façade du palais d'un mandarin de race tartare et l'un des plus puissants seigneurs de la cour.

Comme elle était fort vieille, on ne s'étonna pas de ce léger dérangement; on voulut y remédier, mais le possesseur du palais s'y opposa: il préten-

dit que son horloge allait bien, et que toutes les autres avançaient.

Cependant le retard vint à augmenter journellement : il fut bientôt d'une grande demi-heure. Même obstination de la part du courtisan. Non-seulement il refusait de régler son horloge, mais il voulait que tous les habitants de son quartier se réglassent sur elle.

Le plus grand nombre le laissa dire et continua de s'en rapporter à la majorité des horloges ; quelques idiots lui obéirent, et quand midi sonnait de toutes parts, ils prétendaient qu'il n'était que onze heures et demie, ce qui commença à occasionner un peu de trouble et de confusion.

Mais ce fut bien pis quand l'horloge arriérée vint à retarder d'une heure, puis de deux, puis de trois, puis enfin de quatre.

Le vieux seigneur, qui aurait eu aussi grand besoin que son horloge d'être remonté, était parvenu, en menaçant les faibles, en gagnant par de l'or les plus rusés, à augmenter prodigieusement le nombre de ses partisans. Aussi les pauvres habitants de Nankin ne savaient-ils vraiment plus où donner de la tête.

Etait-il midi, était-il quatre heures? — On sou-

tenait le pour et le contre; tous les ménages étaient en désordre. On ne savait plus quand il fallait se coucher ou se lever ; on ne savait plus, en un mot, quand il fallait dîner. Les querelles se multipliaient; chacun raisonnait ou divaguait pour l'honneur de son opinion. Il fallait un remède à ce violent état de crise ou toutes les têtes chinoises allaient tourner.

La cour suprême des mandarins non lettrés prit enfin une part active aux débats et se prononça hautement pour l'horloge qui retardait. En conséquence, on somma tout employé de l'Etat d'accorder toute confiance à ladite horloge. On fit entendre à tous ceux qui ne retarderaient pas leur montre, qu'ils n'avanceraient jamais. On en vint même à convoquer tous les fonctionnaires publics et on leur leur fit répéter le serment de fidélité au souverain, en y ajoutant cette petite question :

« Fidèle sujet, répondez; — Est-il maintenant midi ou quatre heures du soir?

Et quiconque ne répondit pas sans hésiter :

« Sublime souverain, il n'est que midi, » — fut cassé.

Cependant le peuple n'était pas convaincu; tous

les Chinois qui n'avaient rien à espérer ni à craindre du gouvernement, tous ceux qui vivaient de leur industrie et de leur travail, continuaient à se régler sur les bonnes horloges qui suivaient paisiblement leur cours et continuaient de sonner l'heure véritable. Le vieux seigneur ne vit d'autre moyen de faire cesser ce scandale que d'imposer silence à ces impertinentes qui ne voulaient pas retarder. Il obtint un édit de l'empereur, ordonnant à toute horloge chinoise de s'arrêter et de se taire, ou de retarder de quatre heures. — Ainsi fut fait.

Eugène Sue faisait de son côté un singulier contraste avec Népomucène Lemercier, non comme gaîté et charme dans l'esprit que tous deux possédaient au suprême degré, mais dans la fermeté des opinions et des convictions politiques, qu'Eugène Sue changea tour-à-tour avec une facilité extrême. Quand il fréquentait le salon de Casimir Delavigne, il était Orléaniste et riche; mais il n'y avait pas longtemps qu'il possédait l'une et professait l'autre de ces choses. Lorsqu'il était encore aide-major dans la marine royale, il poussait à l'extrême le culte de la branche aînée des Bourbons, et il était si peu à son aise qu'il dût avoir recours

aux usuriers afin d'empêcher une plainte, pour dettes, d'être faite contre lui au ministère de la marine.

Eugène Sue avait en perspective deux héritages d'oncles, héritages douteux souvent; mais sur deux on pouvait bien espérer en avoir un! ce fut sur ces bases qu'un de ces usuriers célèbres, que Balzac sut si bien peindre dans son affreux Gobseek, lui donna quinze ou vingt mille francs en échange de blanc-seings d'une valeur de cinquante mille écus. Puis, pour compléter une partie de la somme, on lui livra un lot de marchandises, où se trouvaient entre autres choses plusieurs belles cannes de tambour-major et une collection complète de cercueils en fort bon état.

Eugène Sue se défit très-difficilement des cannes, mais les cercueils ne lui donnèrent aucune peine à placer. Il en garda un seulement, non dans la prévision de l'avenir, mais en songeant au présent, car il se servait de cet objet comme d'une commode.

— C'est bien plus agréable qu'un meuble quel qu'il soit, disait-il à ceux qui s'étonnaient de voir figurer une bière dans son mobilier. Les vêtements peuvent y tenir dans toute leur longueur, et de la sorte ils ne se chiffonnent jamais.

Quant aux blanc-seings, que les usuriers avaient daté de la majorité de notre fils de famille, ce furent des papiers sans valeur, le tuteur d'Eugène Sue ayant eu l'esprit de le faire interdire la veille du jour où il devait atteindre ses vingt et un ans.

A ce moment-là, celui dont les écrits firent tant de bruit dans les quatre parties du monde, n'était encore qu'un viveur et lié par conséquent avec cette bande joyeuse dont lord Seymour était le chef et le modèle. Il avait choisi pour son camarade le plus intime celui qui s'illustra par un lampion, devint préfet et se noya dans la première fête qui fut donnée à Paris le 15 août du second empire.

Il n'avait pourtant pas tenu au zèle de ce pauvre M. Romieu que le résultat de la fête ne répondit à la dépense, qui excédait, dit-on, un million ; mais le ciel et les hommes conspiraient contre lui. D'une part les ouvriers refusaient le service, sous prétexte d'insuffisance de salaire; de l'autre, les rafales, la pluie et la poussière jetaient le désordre dans les travaux déjà faits et paralysaient ceux à faire. Placé à peu de chose près dans la situation que Agamemnon entre Achille qui l'abandonne et Neptune qui le persécute, et n'ayant pas une

Iphigénie sous la main, le pauvre homme n'avait d'autre ressource que d'avaler jusqu'à la lie le calice de l'amertume : cruel déboire pour un homme habitué à des breuvages plus savoureux ! Aussi donnait-il à tous les diables le vent, la grève et M. François Arago ; car il ne laissait pas d'attribuer une partie de ses infortunes à la pernicieuse influence de cet astrologue non assermenté.

Quoiqu'il en soit, le désespoir du pauvre malheureux, à l'aspect de l'avortement de son œuvre, prit, à certain moment, des proportions si formidables, qu'on lui entendit dire d'un air sombre qu'il comprenait enfin Vatel se suicidant parce que la marée n'arrivait pas. La phrase ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd, car M. Romieu reçut le lendemain de la fête, un pistolet chargé... de l'épître suivante, dont l'auteur avait désiré garder l'anonyme :

A M. Romieu, directeur des Beaux-Arts, et ordonnateur des fêtes du 15 *août*

Du *Code des Gourmands*, législateur habile,
Romieu, toi que César nous donne comme édile :
Parce qu'un vent perfide à nos jeux a fait tort,
Du grand Vatel, dit-on, tu médites la mort ;

Sublime désespoir, digne de ton modèle!
Permets-moi de t'offrir non son glaive infidèle,
Mais un pistolet sûr et d'un travail exquis,
Sortant des arsenaux de l'illustre Marquis.

Cette arme redoutable était en chocolat...

Mais retournons en arrière, et voyons les deux amis quitter un soir le café anglais, dans un état voisin de *l'émotion*. Romieu, moins solide que Sue, fit un faux pas et heurta si violemment l'une de ses jambes contre le marche-pied de la voiture, qu'il poussa un cri de détresse.

— Attends, dit Eugène Sue, en ma qualité d'aide-chirurgien-major, je me connais très-bien en blessures; je te panserai donc ta jambe aussitôt que nous serons arrivés chez toi.

Romieu consolé par cette espérance, grimpa comme il put dans la voiture où il s'endormit si bien que son domestique l'y prit, le monta, le déshabilla et le coucha sans le réveiller; mais son camarade qui l'avait suivi, voulut absolument panser la blessure avant de s'en retourner chez lui.

Le lendemain matin, à son réveil, Sue se rappelant la plaie qui était restée gravée très-profondément dans sa mémoire, se hâta de courir chez Romieu

pour enlever le premier appareil, et reste tout stupéfait quand il voit qu'en opérant son pansement il s'était trompé de jambe!...

Chacun le sait, Eugène Sue devint plus tard un socialiste féroce. Pourtant en 1848, les républicains l'accusèrent d'une certaine critique réactionnaire, qu'il avait fait pour se venger disait-on, de n'avoir pas été nommé au moins ministre.

Mais il nia le fait comme un beau diable et je suis convaincue qu'il en était vraiment innocent. Du reste cette boutade qu'il n'avait laissé échapper qu'en comité *d'amis* et qui des salons de Paris parut revue et corrigée dans la *Chronique* est celle-ci :

DOMICILES POLITIQUES. [1]

Victor Hugo.	rue du Paon.
Isaac Crémieux.	rue des Singes n° 1, ci-devant rue Jean-Beausire.
Greppo.	rue aux Fèves, hôtel du Pied Humide.
G. Bedeau.	rue du Tourniquet.
G. Cavaignac.	rue Montorgueil.

(1) Il est essentiel d'apprendre à nos lecteurs de la province que tous les endroits cités par nous, même l'hôtel du Pied humide, existent bien réellement. En voyant à quel point le logement convient aux mœurs et aux habitudes de ces locataires politiques, on pourrait penser avec Boileau que :

« Le vrai peut, quelquefois n'être pas vraisemblable. »

G. Lamoricière	rue Serpente.
G. d'Hautpoul	rue de l'Homme-Armé.
G. Changarnier	rue St-Sauveur et rue de la Victoire.
Lagrange	rue de la Révolte, ci-devant boulevard des Capucines.
Thiers	rue de l'Observatoire.
Lamartine	rue des Quatre-Vents, ci-devant rue la Harpe.
Caussidière	rue de l'Abattoir.
Bouhier de l'Écluse	rue de la Fidélité.
De la Boulie	rue de la Fidélité.
Nettement	rue de la Fidélité.
Léo de Laborde	rue de la Fidélité.
De Larcy	rue de la Fidélité.
Et beaucoup d'autres	rue de la Fidélité.
Flocon	rue de la Régie.
Jules Favre	rue des Orties, et rue des Mauvaises-Paroles.
Miot	barrière de la Chopinette, ci-devant rue de la Treille.
Marais	rue M. le Prince.
Dupin	rue du Renard, et rue du Pied de Bœuf.
De Larochejaquelin	rue des Blancs-Manteaux, incessamment barrière du Trône.
Berryer	rue Royale.
Ledru-Rollin	rue Belle-Chasse ; pied-à-terre rue du Petit-Carreau.
Murat	rue Richepanse.
Emmanuel Arago	rue du Grand-Hurleur.
Louis Blanc	barrière de Pantin, ci-devant rue des Marmousets, maintenant rue des Marionnettes ou rue des Enfants-Rouges.
François Arago	barrière de l'Étoile, rue de la Lune.

Pierre Bonaparte.	rue des Trois-Sabres.
Fould	rue Vide-Gousset.
Jules Migeon.	rue du Foin.
Pierre Leroux.	barrière du Combat.
Assemblée nationale.	rue du Lavoir, maison des bains
La République.	rue du Hasard, incessamment quai de la Ferraille.

On doit se rappeler que ceci parut en 1849 ; aujourd'hui, la plupart de ces rues sont détruites.

J'ai voulu citer cette pièce toute entière, car il est curieux de voir combien de ces personnages ont changé de demeure depuis cette année là...

Mais revenons dans le salon de Casimir Delavigne, qui était tristement fermé par la mort à l'époque dont je parle ici.

L'esprit d'Eugène Sue était fin et charmant ; on cite de lui une quantité prodigieuse de mots que Rivarol n'eut pas reniés.

Ainsi on parlait devant lui d'un homme très-remuant et faisant prospérer entre ses mains un genre de spéculation parisienne, fort lucratif et peu honorable.

— Vous vous trompez, il est dans l'industrie ! disait un monsieur qui voulait le défendre.

— Comment donc, s'il y est !... mais il y a même un grade !... s'écria Eugène Sue, il en est *chevalier*.

C'était lui encore qui répondait à quelqu'un s'étonnant de le rencontrer chaque soir allant au café anglais, quoique ce restaurant fut fort cher.

— Eh ! mon bon ! ne savez-vous donc pas qu'il n'y a *que le premier repas qui coûte.*

Mais je ne finirais pas si je voulais m'étendre sur ce chapitre, aussi je préfère en changer...

Grâce à sa plume, gagnant, et surtout dépensant beaucoup d'argent, Eugène Sue se plaisait à faire courir ; mais par coquetterie, c'est à dire par théorie, il ne se risquait jamais *lui-même.*

— L'esprit des femmes est ainsi fait, disait-il plus finement que poliment : Soyez brave, grand, généreux, honnête si vous pouvez; ce sont des qualités accessoires pour elles, et quand vous ne les auriez pas, cela ne vous empêcherait pas de réussir près d'elles : mais si par malheur vous êtes ridicule un seul instant, vous êtes perdu. Je suis sûr que si une femme voyait son père, — je n'ose pas dire son enfant, — disparaître dans un marais fétide, l'homme qui s'y précipiterait après lui pour aller le chercher et reviendrait noir d'une boue infecte, inspirerait à cette femme une vive reconnais-

sance, mais jamais d'amour. Il vaudrait mieux laisser périr le père et se désoler avec elle, sur le bord du cloaque, en phrases sonores et poétiques.

— J'aime mieux mille fois les anciens tournois que les courses, ajoutait-il ; les combattants n'y couraient pas plus de dangers, et ils étaient toujours assurés d'attirer sur eux la sympathie des belles ; car les cuirasses des chevaliers n'étaient exposées qu'à être couvertes de sang, et en France, en ce temps-là surtout, le sang ne tâchait pas.

Un autre ami de Casimir Delavigne, M. Soumet, de poétique mémoire, avait la prétention d'exceller dans un art qui n'était pas le sien : il se croyait appelé aux plus grands succès en musique et il mettait sa gloire de poète bien au-dessous de la renommée qu'il rêvait comme compositeur.

Un musicien de ses amis lui parlait un jour avec enthousiasme d'un sujet d'opéra, qui convenait tout à fait aux idées et aux sentiments du poète : il s'agissait de Jeanne d'Arc.

— Quel beau sujet ! lui disait cet ami. — Au premier acte, Jeanne est à Vaucouleurs ; Jeanne n'est qu'une timide villageoise, inconnue et obscure; elle mène la vie que menait la vierge de Nan-

terre. Ce premier acte serait une gracieuse idylle, à laquelle viendraient se mêler ces voix du ciel qui parlèrent à Jeanne et l'appelèrent au secours du Roi et de la France. — Au second acte, Jeanne aurait quitté Vaucouleurs ; du village on se trouverait transporté à la cour et dans ce monde si nouveau pour elle ; l'héroïne que Dieu a choisie irait droit au *gentil Dauphin* (comme elle nomma le Roi jusqu'au sacre de Reims) et lui annoncerait la mission qu'elle a reçue. — Puis, dans le troisième acte, on verrait cette lutte glorieuse contre l'Anglais ; le siège d'Orléans levé; le Roi, les chevaliers marchant à côté d'une pauvre villageoise animée de l'esprit de Dieu. — Au quatrième acte, le triomphe, le sacre de Reims. — Au cinquième, Jeanne prisonnière et le bûcher de Rouen.

— Cela est beau, magnifique ! s'écria M. Soumet: mon ami, faites-moi vite le canevas de cet opéra, j'en ferai la musique...

— Ah ! dans ce cas, reprit l'ami de Soumet, je ne m'en charge pas; vous ferez la musique, et vous prierez Rossini de vous faire les paroles !

M. Soumet était un homme de vrai talent ; mais il avait le malheur de posséder beaucoup d'amis

qui le servaient à la façon de l'ours du bonhomme, et quand le poète fit paraître sa *Divine Epopèe,* des flatteurs maladroits voulurent si bien la surfaire, qu'en cherchant à poser l'auteur en chef d'école, ils ameutèrent contre lui la critique : l'opinion publique s'en mêla, et de tout ce bruit, hélas ! il ne reste aujourd'hui que l'oubli. On disait encore que Talma avait aidé M. Soumet dans sa composition, et voici même à ce sujet une lettre que je viens de retrouver. Cette lettre était adressée à un journaliste opposant.

« Monsieur,

« Tous les grands hommes ont leur faiblesse ;
« celle de notre illustre Talma était de placer
« quelques hémistiches de sa composition dans les
« rôles qu'il affectionnait le plus. Ainsi, dans le
« troisième acte de *Clytemnestre,* on lit ce vers :

« J'en suis sorti muet, glacé, plein d'épouvante,

« Ce vers n'a rien de très remarquable, mais il
« servait parfaitement la voix de l'acteur, et Talma
« voulut le placer dans son récit ; Alexandre Sou-
« met l'a conservé par respect pour la mémoire

« d'un homme, première gloire de notre théâtre. « Voilà la vérité, monsieur, sur la collaboration « que vous supposez, et l'erreur que vous avez « commise à ce sujet n'est pas la seule de votre ar- « ticle. Vous ne parlez que de *Clytemnestre* et de « *Saül,* en rappelant les triomphes du poète, et vous « oubliez, involontairement sans doute, le succès « d'enthousiasme de *Norma*, *Elisabeth de France*, « reprise trois fois, les deux cents représentations « de *Jeanne d'Arc,* et, *permettez-moi de le dire,* « la vogue si prolongée d'une *Fête de Néron.*

« Vous accusez Alexandre Soumet d'être le *poète* « *des anciens jours* ; si vous voulez nous persuader « par là que son style ressemble à la bible, je suis « entièrement de votre avis. J'ai toujours entendu « ce *poète des anciens jours*, accuser notre poésie « de manquer de jeunesse et d'enchantement. Quant « à sa nouvelle publication, la DIVINE ÉPOPÉE, elle « appartient à votre jugement littéraire, mais les « suffrages les plus éclatants peuvent consoler « l'illustre auteur de votre critique.

« J'ai entre les mains l'opinion écrite de quel- « ques-uns de nos premiers poètes qui placent la « DIVINE ÉPOPÉE au dessus de celle de Milton. Pour

« moi, monsieur, je la considère comme une des « plus belles victoires remportées sur l'étranger, et « la royauté poétique d'Alexandre Soumet relève « enfin, à mes yeux, la France de cette espèce « de déchéance où l'Europe la croyait tombée.

« Agréez, etc.

L. Belmontet.

3 février 1841.

Je n'ai reproduit cette lettre que pour prouver jusqu'à quel degré montait l'enthousiasme des amis de M. Soumet qu'on élevait au-dessus de Milton, et dont bien peu de gens cependant connaissent les œuvres aujourd'hui...

M. Ancelot figurait aussi dans le salon de Casimir Delavigne, mais alors il était devenu un homme grave et sérieux, cherchant à porter son immortalité avec tout le décorum qu'elle comporte.

« Jadis c'était différent, » disait une vieille chanson, et pour lui cette vieille chanson avait raison. Avant de devenir académicien, auteur dramatique et membre de la société des gens de lettres, M. Ancelot avait été le prince du quatrain

graveleux et du distique sentimental. Il avait composé plus d'épigrammes et de bouquets à Chloris, que Laplace n'avait fait d'épitaphes ; les roués de la régence n'étaient que des cadets de province en comparaison de M. Ancelot dans sa jeunesse. Il grondait à droite, il roucoulait à gauche; il rendait ridicule pour ridicule à son prochain ; en un mot il s'inquiétait peu qu'on se moquât de lui, pourvu qu'il eut le droit de se moquer de tout le monde ; et jamais sous la Restauration, il n'avait laissé échapper le prétexte d'un petit scandale ou d'un calembourg.

La dernière de ces choses était fort à la mode alors ; ainsi à l'époque ou florissait l'école déclamatoire de Luce de Lancival, après la première réprésentation de Léonidas de Pichald, M. Ancelot improvisa ce quatrain qui eut fait le désespoir du feu marquis de Bièvre.

Puisse le chantre heureux des Grecs aux Thermopyles,
Quand des auteurs le respectable agent
De la recette encaissera l'argent,
Ne pas trouver de terme aux piles.

Bien certainement Sophie Arnould et la Raucour

se seraient pamées d'aise devant une semblable poésie... Malheureusement les œuvres de M. Ancelot n'étaient pas aussi bien goûtées par ses contemporains ; à ce sujet, le général Oudinot racontait cette plaisante historiette.

Les relations intimes du poète et du duc de Raguse étaient des plus cordiales ; en 1828, alors que le général Oudinot n'était encore que colonel des grenadiers à cheval de la garde, le maréchal duc de Raguse le fit demander un matin.

— Colonel, lui dit-il, il me faudrait une centaine d'hommes de bonne volonté pour faire réussir une tragédie qu'Ancelot donne ce soir au Français — c'était Louis XI — chargez-vous de me les envoyer.

Le colonel qui était généreux fit bien les choses et donna deux cents hommes, lesquels applaudirent militairement, c'est à dire très-fort, selon la consigne qui leur avait été donnée ; aussi la pièce monta-t-elle aux nues ce premier soir. Quand le rideau fut baissé M. Ancelot, homme d'esprit, mais que l'amour-propre rendait parfois naïf, se prit à dire aux acteurs qu'il venait de féliciter :

— Quel malheur que le bourgeois n'ait pas pour

la tragédie, le même enthousiasme que le militaire ! on pourrait se passer de la claque...

Sur l'album de madame Delavigne M. Ancelot montra bien plus de modestie en écrivant le quatrain suivant :

M. de Lamartine qui, le premier avait été pressé par cette dame de tracer quelques lignes dans ce recueil des contemporains célèbres, y avait mis ces vers :

Dans ce cimetière de gloire
Vous voulez ma cendre, à quoi bon ?
Pendant que j'inscris ma mémoire
Le temps pulvérise mon nom.

et les vers de M. Ancelot qui suivaient étaient :

Si le temps, pour montrer jusqu'où va son empire,
Pulvérise en effet le beau nom que voilà,
Qu'il daigne sur ces vers que j'ose à peine écrire,
Jeter un peu de cette poudre là.

Madame de Bawr voyait aussi beaucoup madame Delavigne : non-seulement elle en était fort aimée, mais encore elle faisait les délices des petites soirées intimes par *ses Souvenirs* que les jeunes femmes écoutaient avec curiosité et les hommes avec intérêt. Elle en avait pour toutes les circonstances, et voici

ce qu'elle racontait un jour au sujet des Polonais ; car il y eut un moment où l'on s'occupa fort de la Pologne, sous le gouvernement de Louis-Philippe.

« L'amour de la patrie est aussi vif chez les femmes en Pologne, que chez les hommes ; aucune ne se refuserait à faire les plus grands sacrifices pour l'indépendance de son pays. C'est une chose vraiment touchante que les transports de joie qu'elles éprouvent au moindre espoir de délivrance. J'en ai été témoin dans l'occasion la plus importante que s'en soit encore présenté depuis le partage de la Pologne.

» Dans l'année où commença la campagne de Moscou, je passai l'été à Mons, près de Paris, chez une femme charmante, la princesse Jablonowski. Il n'était bruit alors que de la guerre contre la Russie; toutes les lettres qui arrivaient de Varsovie comme toutes les personnes qui venaient de Paris nous voir, affirmaient que l'empereur Napoléon avait pris l'engagement positif de rétablir le royaume de Pologne. Cette nouvelle se confirmait de plus en plus.

Il serait difficile de peindre le ravissement qu'elle portait dans l'âme de la princesse et de

plusieurs Polonaises qui se trouvaient chez elle. Toutes s'étaient hâtées d'écrire en Pologne, à leur intendant, pour donner l'ordre d'ouvrir aux français les palais, les châteaux, où ils devaient être traités comme les maîtres. Il était impossible à ces dames de parler d'autre chose que de l'empereur et de son armée, avec une exaltation telle que je n'aurais pas été surprise qu'elles en perdissent la raison.

» Les soirées se passaient à chanter des airs nationaux, à tirer des feux d'artifice dans le parc ; les matinées à prier Dieu, la madone ; à faire des neuvaines à tous les saints ; enfin ces aimables femmes ne savaient comment manifester leur joie et soutenir leur espérance... Toutes portaient au bras une écharpe aux couleurs polonaises et je crois que, si l'empereur les eût appelées pour former un régiment d'avant-garde, elles fussent parties sans sourciller.

» Cette félicité durait depuis un assez longtemps quand le général Kosciuszko arriva à Mons pour passer quelques jours avec la princesse.

— Eh bien ! général ?... Eh bien !... lui cria-t-on

d'un air triomphant, dès qu'il entra dans le salon, nous pouvons espérer enfin !

» Je vois encore la noble figure de ce vieillard en entendant ces cris joyeux ; son regard était empreint d'une douleur pleine d'angoisse. Pour toute réponse il s'approcha de la maîtresse de la maison, s'inclina devant elle, dénoua l'écharpe qu'elle portait à son bras gauche et la serra sur son cœur avec désespoir.

» Cette action fit pâlir toutes ces pauvres femmes qui comprirent aussitôt que leur espoir était perdu ; car nul ne pouvait mieux savoir que le général Kosciusko jusqu'où s'étendaient les projets de Napoléon sur la Pologne... »

Hélas ! chacun sait qu'avant de partir pour cette fatale campagne de Russie, l'empereur eut plusieurs entretiens avec ce général polonais et que ces conférences se terminèrent par le refus qu'il fit à Napoléon de le suivre. Le héros de la Pologne ne voulait pas que sa présence dans le camp du héros français put abuser ses compatriotes ; et qui sait si la délivrance de la Pologne n'eût pas sauvé la France...

Voici encore un des *Souvenirs* de madame de

Bawr qui m'est resté gravé dans la mémoire : c'était au sujet de Sedaine qu'elle avait beaucoup connu dans sa jeunesse; car madame de Bawr remontait déjà de fort loin quand elle allait chez Casimir Delavigne.

Sedaine était un ami intime de Grétry avec lequel il avait obtenu tous ses grands succès : c'était un assemblage bizarre que ces deux hommes si dissemblables ; autant Grétry était calme, lent, posé, peut-être un peu *poseur*, pour me servir d'une expression ayant cours aujourd'hui, autant Sedaine était remuant, brouillon, tapageur, en un mot, un garçon fort mal élevé.

» Tout le monde sait qu'il avait été tailleur de pierre dans sa jeunesse : il conserva toujours la rusticité de l'ouvrier; aussi n'allait-il jamais dans le monde. Pourtant, chose étrange, il donnait toujours le ton de la meilleure compagnie aux personnages qu'il mettait en scène et il avait tant d'esprit naturel que j'ai rarement joui d'une conversa tion aussi intéressante que la sienne. Sous son écorce rude perçait toujours une justesse, une finesse d'observation et un à propos critique qui prêtaient un charme infini à son entretien.

» Il avait horreur du faux au théâtre et ne supportait pas qu'on y fit apparaître l'ennui, même sous prétexte de morale. Ainsi, un soir qu'il se trouvait dans la loge de Grétry pour assister à la première représentation d'une pièce de Bouilly, il sortit furieux en s'écriant :

» Fi !... je m'en vais, car cet homme fait puer la vertu...

» Cette pièce était, en effet, d'un ennui mortel ; car le dialogue ne se composait que de maximes sur la probité, sur la conscience et sur toutes choses fort bonnes à rencontrer dans un sermon mais non dans une comédie, la pièce étant d'ailleurs extrêmement morale par elle-même.

» Tous les ouvrages de Sedaine ont été sifflés à la première représentation, même le *Déserteur*, *Richard-cœur-de-Lion* et la *Gageure Imprévue* ; mais lui ne s'inquiétait pas le moins du monde de ce bruit et comptait, avec juste raison, sur ses effets : aussi quand ses amis, redoutant une chute, venaient pour le consoler dans un coin des coulisses où il se tenait toujours, il leur disait en riant :

« — N'ayez pas peur !... ceci ira à cent représentations — et si, par intérêt ou par jalousie ceux-

ci insistaient — cent cinquante représentations... leur criait Sedaine : et il se trompait rarement.

Quand on donna entre autres la première représentation de *Richard cœur de Lion,* le parterre siffla avec tant de violence que madame Dugazon courut toute émue vers lui, en s'écriant :

« — Ah! M. Sedaine, il vaut mieux prétexter que je suis malade et faire baisser le rideau, car je n'aurai jamais le courage de rentrer en scène ; la pièce va tomber d'une façon si affreuse !...

« — Là ! là !... ma mie, ne vous agitez pas comme cela, interrompit en riant Sedaine, vous vous trompez... c'est sous les applaudissements que *mon* Richard marchera glorieusement à la postérité et vous avec lui... »

C'est vrai, *Richard cœur de Lion* est aujourd'hui reconnu pour un chef-d'œuvre, mais qui sait que la pièce est de Sedaine ?... On ne lui connaît pour père que Grétry.

De Sedaine à Scribe, il n'y a que la main, aussi nous arrêterons-nous un moment auprès de ce charmant auteur, qui fut non-seulement l'ami et l'hôte de Casimir Delavigne, mais encore son collaborateur dans quelques petites pièces.

Scribe était aussi charmant causeur que merveilleux auteur ; quoi qu'en ait pu dire et écrire l'envie, la plupart de ses pièces sont de petits chefs-d'œuvre. Pourtant il racontait avec modestie que c'était au hasard et non au talent qu'il devait sa fortune.

« Il y a trente-cinq ans, disait-il, j'étais au début de ma carrière. Pauvre d'argent, riche d'espérance, j'habitais au cinquième étage une mansarde humble et proprette, d'où les soucis et les fâcheux étaient bannis, mais où l'amitié avait librement ses entrées. Présent, ma clef restait sur ma porte ; absent, elle demeurait chez le portier à la disposition de mes amis. J'en avais cinq seulement, mais quels amis ! nous formions, à nous six, une sainte alliance dont rien ne devait briser les nœuds. Tous nouveaux venus dans la vie, nous marchions à la fortune en mettant en commun notre gaîté toujours en fonds, notre philosophie toujours présente, notre bourse souvent légère. Chaque matin on s'assemblait pour deviser du présent et de l'avenir, pour s'épancher, s'encourager et se donner au besoin quelques coups d'épaule. Le rendez-vous était chez moi; car si modeste que fût ma cham-

brette, grâce à la petite pension paternelle, j'étais encore le mieux logé.

« Un jour, j'attendais rayonnant et plus impatient que de coutume l'heure habituelle de la séance. Dès que la bande fut au complet :

« — *Plaudite, cives!* m'écriai-je. Voilà le fruit de mon premier succès au théâtre !

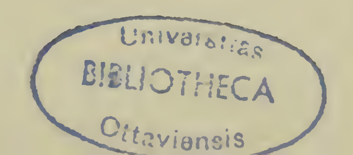
« Et je faisais flotter à leurs yeux un billet de banque de mille francs, reçu la veille chez l'agent chargé des intérêts des auteurs.

« Exclamation générale de surprise et presque d'admiration. Un billet de banque, quel phénomène !

« Je poursuivis :

« — Pour célébrer la bienvenue de cet hôte si nouveau chez nous, demain je paie à déjeuner, un déjeuner royal chez Véry. Vivent les truffes et le champagne !... A onze heures, tout le monde ici... Et toi, dis-je à mon trésor que je plaçai dans un tiroir de mon secrétaire, dors en paix jusqu'à ce qu'on t'éveille, et ne va pas manquer au rendez-vous !

« Sur ces mots nous sortons, laissant le logis vide, la clef sur tous les meubles, et je dépose selon



mon habitude, la clef de mon logis dans la loge du portier.

« Le soir, je rentre chez moi, et — souriez si vous voulez de ma faiblesse — mon premier soin, fut de vouloir donner un regard d'amour à mon trésor ; mais, ô surprise !... ô douleur ! mon tiroir était vide...

« — Je me serai trompé de côté !... me dis-je avec un serrement de cœur horrible et en ouvrant l'un après l'autre tous les tiroirs de mon secrétaire... non, rien ! le billet avait disparu.

« Cependant tout était en ordre dans ma chambre... la serrure était intacte... la fenêtre fermée... il n'y avait pas la moindre trace d'effraction ni de pesée... c'était à y perdre son latin.

« Je descends quatre à quatre à la loge :

« — Est-il monté quelqu'un chez moi ?... demandai-je vivement.

« — Personne, Monsieur, me répondit le concierge, paraissant surpris de ma fougue.

« — En êtes-vous bien sûr?... repris-je en plongeant mes regards dans ceux du portier d'une façon que je voulus rendre foudroyante ; mais le brave homme ne sourcilla pas et j'allais remonter

sans avoir rien appris, quand sa femme, se mit à dire en se grattant la tête comme pour rappeler sa mémoire égarée.

« — Attendez donc, monsieur Ugène... un peu après que vous avez été parti, il est venu ce grand brun, vous savez bien, vot' ami intime, à qui vous nous avez dit de donner toujours vot' clef; il a monté, il n'a resté qu'un instant et y m'a dit de ne pas vous dire qu'il était venu... V'là tout ce qui est venu pour vous, foi d'honnête femme.

« Je sus de suite de qui elle voulait parler et je remontai chez moi tout soucieux. X... un camarade de collége... un collaborateur... le plus cher de mes amis !... lui !... abuser de ma confiance !... payer d'une infamie le plus sincère et le plus loyal attachement !... Oh ! ce n'est pas possible ! me disais-je, j'aime mieux croire à une plaisanterie, à un tour d'écolier...

« Et sur cette bonne pensée, je me mis au lit où je m'endormis du meilleur de mon cœur.

« Le lendemain, je me lève presque joyeux ; onze heures sonnent, tous mes convives sont à leur poste ; X... seul se fait attendre. Il arrive enfin... je l'observe... son abord est moins ouvert, moins

libre, moins cordial que de coutume. Son sourire est forcé, sa gaîté contrainte; de temps en temps ses regards se portent à la dérobée du côté de mon secrétaire. — Parlera-t-il ?... Je l'espère encore, et pour le décider, je me lève, je prends mon chapeau, tout le monde m'imite et X... suit l'exemple général, mais ne desserre pas les lèvres... C'en est fait, je sais à quoi m'en tenir ; je comprends que mon ami est coupable et que mon billet est perdu.

« Alors d'un geste, j'arrête mes invités.

« — Mes chers amis, leur dis-je, vous comptiez déjeuner chez Véry et vous déjeunerez au cabaret. Vous savez que l'espérance est une vierge folle destinée à se moquer des pauvres humains...

« — C'est-à-dire sans hyperbole que tu es pris d'un remords d'économie, interrompit brusquement un de mes camarades.

« — Ou que tu t'es ruiné à l'écarté sans égards pour nos estomacs, dit un second.

« — Ou qu'une jolie visiteuse a visité ta caisse, fait un troisième.

« — Rien de tout cela, Messieurs, on m'a volé... dis-je avec une gravité qui ne devait laisser aucun doute sur la vérité du fait.

« Et tout en parlant ainsi j'envisageai fixement X... qui pâlit et sortit son mouchoir de sa poche, moins encore pour se donner une contenance que pour essuyer la sueur qui perlait sur son front. S'il me fut resté l'ombre d'un doute, l'aspect de sa physionomie eût suffi pour le dissiper.

« Pendant ce temps chacun de se récrier.

« — Tu es volé?... comment?... par qui ?...

« — Pour cela, je l'ignore !... fis-je en riant, mon voleur, vous le comprenez, ne m'a pas laissé son nom et son adresse à la place de mon argent.

« — Eh bien ! il faut le chercher... dirent résolument mes amis; la police n'est pas faite que pour les chiens... il faut porter plainte.

« X... seul avait gardé le silence dans ce conseil énergique.

« — Est-ce que ce n'est pas ton avis?... lui demandai-je.

« — Si certainement, me répondit-il; pourquoi cette question?...

« — Pour rien de particulier... c'est que je croyais que ton silence était désapprobateur; et bien puisqu'il en est autrement, comme tu écris

très-bien, c'est toi que je charge de l'exécution de ma plainte; je vais te dicter ma déclaration.

« Et je dictai... en écrivant le malheureux tremblait de tous ses membres; mais j'abrégeai promptement son supplice ,car la pitié succédait à l'indignation et je souffrais presque autant que lui. La plainte achevée, je la mis dans ma poche, annonçant que j'allais l'adresser à la police et le soir je la jetai au feu.

« Comme je venais de le faire, on frappa vivement à ma porte et je vis entrer Poirson, un de mes camarades, pour laquel, j'en ignore la raison, je me sentais un éloignement invincible. C'était peut-être à cause de sa froideur qui me le faisait paraître un peu hautain. Poirson était de plus l'ami intime de X... que j'aimais assez, jusque là, pour vouloir garder son cœur à moi tout seul.

« — Je viens de la part de X... me dit-il, pour vous prier de ne point envoyer à la justice, la plainte que vous avez faite ; il vous en dira la raison.

« — La raison, je la connais... et la plainte la voilà !... fis-je en montrant sur les charbons des débris de papier brûlé.

« — Vous êtes un brave et digne garçon !...

s'écria Poirson ému en me tendant les bras : je m'y jetai... et de ce jour nous devînmes amis intimes.

« Mais avec lui c'était la fortune qui était entrée chez moi, car Poirson, qui fit un brillant chemin au théâtre, et devint le directeur du Gymnase, me tendit toujours la main pour me faire monter avec lui, et c'est sans doute à son appui que je dois d'être arrivé avec tant de rapidité et de bonheur.

« Quant au malheureux X... je ne lui parlai jamais du vol qu'il avait commis dans un moment de détresse cruelle, mais il recommença chez un autre de nos camarades, fut poursuivi et se brûla la cervelle pour échapper au déshonneur...

« — Vous voyez bien, ajoutait Scribe en riant, que tout est heur et malheur en ce monde, et que si je n'avais pas été volé de mille francs, je ne serais pas aujourd'hui millionnaire... »

Casimir Delavigne, accueillait tout le monde avec la gracieuse bonté qui était le fond de son caractère. Il avait été reçu à l'Académie en 1825 et tous les académiciens étaient ses amis. Ce fut lui qui composa la *Parisienne* le lendemain de la révolution de 1830, mais ce chant ne dura que *ce que durent les roses*; aussi n'est-ce point pour aug-

menter sa gloire que j'en parle, puisqu'il laisse des œuvres sérieuses qui peuvent effacer cette erreur.

Casimir Delavigne venait de faire représenter le grand opéra de Charles VI, avec un immense succès. Le soir que tous ses amis s'étaient réunis dans son salon pour l'en féliciter, il s'évanouit et demeura près d'une heure sans connaissance. On crut d'abord que c'était la joie et l'émotion qui avaient causé ce spasme; mais madame Delavigne avec son amour conjugal, comprit de suite le mal et s'en effraya d'autant plus que depuis quelque temps elle voyait son mari dépérir sans qu'on put en déterminer la cause. Les médecins disaient que c'était un excès de travail et lui recommandaient d'y faire diversion par un exercice modéré; mais le poète qui ne croyait point à la médecine, continuait sa vie laborieuse sans vouloir prendre ni trêve ni repos.

La vente qu'il dut faire de sa campagne, la Madeleine, que sa fortune restreinte ne lui permettait pas de garder, ajouta un chagrin à ses souffrances. Après l'évanouissement dont je viens de vous parler on crut à un commencement de phtisie; alors on

lui conseilla de partir de suite pour l'Italie, afin d'arrêter le mal.

Madame Delavigne obtint de son mari qu'il partît pour faire ce voyage; mais le malheureux était frappé plus profondément qu'on ne l'avait cru : le cœur était atteint; aussi lui fut-il impossible d'aller plus loin que Lyon, où il s'éteignit sans s'en apercevoir.

Un jour, qu'étendu sur son canapé qu'il ne quittait plus, car son lit lui paraissait intolérable, il pria sa femme, sa chère et unique garde-malade, de lui lire un roman de Walter Scott dans lequel il pensait pouvoir prendre un nouveau drame; et madame Delavigne s'empressa de lui obéir en faisant des efforts surhumains pour étouffer ses larmes et raffermir sa voix, car elle ne se dissimulait pas le danger imminent qui menaçait cet être si cher.

Tout à coup, Casimir Delavigne l'interrompit :

— Reposez-vous un instant, ma chérie, lui dit-il, je crois que je vais dormir.

Et il laissa retomber sa tête sur son oreiller, murmura quelques vers d'une tragédie commencée puis se tut... il était mort...

Bien qu'il fut âgé de 50 ans, Casimir Delavigne,

n'avait point un seul cheveu blanc et son œil garda jusqu'au dernier instant le feu de la jeunesse, dont il avait la confiance et la grâce.

Transporté de Lyon à Paris, ses amis se réunirent pour lui apporter leur dernier adieu dans ce salon où ils avaient si souvent goûté le charme de son esprit et de sa haute intelligence : parmi eux on vit la *bonne Babet*, nourrice du cher défunt, qui ne l'avait jamais quitté et qui voulait le voir jusqu'au dernier instant. Le désespoir naïf de cette digne femme et ses adieux déchirants au cadavre de son fils, — elle ne donna jamais d'autre nom au grand poète, — n'ont pas été le moindre hommage rendu à ce noble et tendre cœur que le monde devait si promptement oublier, hélas !...

LE SALON
DE LA MARQUISE D'OSMOND

LE SALON

DE LA MARQUISE D'OSMOND

Comme non-seulement la marquise et son salon n'existent plus, mais encore comme l'hôtel où se tenaient ces réunions charmantes a disparu aussi de cette terre, entraîné par le changement qui s'opère dans Paris, j'ai cru pouvoir comprendre dans mes *souvenirs d'autrefois* cette maison si hospitalière à tous, savants, grands seigneurs, artistes, diplomates, gens de lettres, étrangers de distinction, à l'élite en un mot de l'aristocratie, du talent et de la fortune.

L'Hôtel d'Osmond — nous l'avons tous vu — s'élevait sur le boulevard, en face de la rue de la Paix.

Ses salons étaient spacieux, luxueux, et la marquise en faisait les honneurs avec une grâce et une dignité parfaites. Il y a quarante ans, alors que la double bordure des boulevards se composait de petites habitations coquettes, gracieuses et variées dans leurs formes, cet hôtel était une des curiosités de Paris et le plus précieux ornement de cette promenade.

Quoiqu'elle ne fut pas de noble race, celle qui en faisait les honneurs était remplie de distinction et savait se montrer grande dame au plus haut chef. Madame d'Osmond était fille d'un certain M. Destillères, petit homme d'affaires en province avant 89, venu à Paris depuis ce moment, et qui avait, disait-on, été l'un des principaux chefs de la bande noire. D'ailleurs, ce qui se disait peut être une affreuse calomnie; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le petit Destillères en mourant laissa sa fille la plus riche héritière de France et de Navarre. Elle avait 800 *mille livres* de rentes, disait encore la chronique, et 800 mille francs de rentes alors — c'était au commencement de la Restauration -- pouvait fort bien se comparer à 4 ou 5 millions de revenus d'aujourd'hui.

On conçoit qu'avec une semblable dot les prétendus ne manquèrent pas.

Mademoiselle Destillères n'était point jolie, elle était même un peu contrefaite, mais elle avait beaucoup d'esprit, de tact et un bon sens parfait. Comme elle avait de l'argent et qu'elle voulait devenir noble, elle épousa le marquis d'Osmond, jeune beau d'alors, n'ayant aucune fortune mais beaucoup de dettes.

On le comprend, tout le monde se moqua d'abord de la nouvelle marquise ; néanmoins elle sût se faire heureuse, tenir son rang avec beaucoup de dignité et faire un noble usage de sa fortune : elle mit, de cette façon, les rieurs de son côté et parvint à attirer et à retenir chez elle toute l'élite de la société.

Quant au marquis il fut heureux aussi. S'il jouait le rôle de prince-époux au petit pied, il avait également tous les bénéfices de la charge, et tandis que la marquise, qui régnait et gouvernait sans partage, administrait avec une habileté extrême son immense fortune, il jouissait d'une pension superbe qu'il pouvait dépenser à sa guise, sans le moindre contrôle. Il aimait le club, la chasse, les che-

vaux et mille autres choses encore ; eh bien ! il se passait toutes ces fantaisies, sans que jamais sa femme trouvât à y redire ; en un mot, c'était un ménage modèle, non au point de vue de l'union, mais à celui de la paix qui régnait entre ces nobles époux.

— Ce n'était qu'une paix armée, disaient les méchantes langues; mais faut-il jamais croire la méchanceté?...

Madame d'Osmond avait su captiver l'amitié de la marquise de Pastoret, et c'était par le marquis que les portes du noble faubourg avaient été ouvertes à celle qu'on y appelait encore la *petite Destillères*. Aussi quels durent être son chagrin et ses déboires, — on n'oublie rien au faubourg Saint-Germain, — quand il arriva à M. de Pastoret cette triste histoire de la cassette qui fut le premier coup porté à sa fidélité si peu solide hélas !

Or, cette histoire que vous ignorez peut-être — ou que vous avez sans doute oubliée — la voici :

Sous le gouvernement de Louis Philippe et dans les dernières années du règne de ce prince, M. le marquis de Pastoret qui se disposait à aller faire un voyage auprès du comte de Chambord, dont il

était l'agent principal en France, se trouva fort embarrassé d'une certaine cassette qui renfermait des papiers de la plus haute importance. La laisser chez lui était peu prudent; car peut-on jamais prévoir les évènements qu'entraîne quelquefois avec lui un mois d'absence? et le peuple le plus spirituel de la terre, — n'est-ce pas comme cela que nous appelons les Parisiens? — n'est-il pas en même temps le plus inconstant, le plus fantasque; et s'il a fait une révolution en trois jours, que ne peut-il pas faire en un mois, je vous le demande?...

Voilà ce que se disait *in petto* notre marquis dans l'embarras. Tout à coup il lui vient une idée lumineuse: il était lié intimement avec une dame... que dis-je, une dame? un ange..., la réunion complète des vertus et des charmes qui peuvent se rencontrer ici-bas. Eh bien! elle deviendra l'ange gardien de cette précieuse cassette; en quelles mains plus dignes ce dépôt sacré pourrait-il être mieux placé, mon Dieu!...

Sitôt pensé, sitôt fait; le marquis alla trouver cette dame, lui confia son embarras en lui présentant sa requête. Celle-ci feignit d'accepter avec

crainte; mais enfin elle accepta. M. de Pastoret le cœur content, l'âme tranquille, partit sans retard pour rejoindre son royal maître.

A son retour, il s'empressa de se rendre chez son aimable dépositaire.

— Ma cassette? lui demanda-t-il aussitôt les premiers compliments échangés.

En entendant ces mots, qu'elle devait prévoir, la dame baisse les yeux, cherche à rougir et répond d'une voix ferme, quoique légèrement émue

— Je ne suis pas heureuse, vous le savez M. le marquis; des circonstances funestes sont venues détruire et ma fortune et mon repos dans ce monde. Une occasion s'offre à moi pour réparer en partie le dommage terrible que le sort m'a causé, et il est de mon devoir, dans l'intérêt de mes enfants, de ne pas la laisser échapper. Votre cassette est dangereuse pour vous, m'avez-vous dit; elle doit donc être précieuse pour moi; aussi ne vous la rendrai-je que contre 60 mille francs dont j'ai présentement le plus urgent besoin.

Qui resta sot?... ce fut le pauvre marquis; mais au lieu de montrer sa déconvenue, ce qui l'eut rendu ridicule, il répondit avec toute la dignité d'un

vrai gentilhomme, que ce qui lui arrivait était mérité, et qu'il était juste qu'il fut puni de sa faute.

— Mais, ajouta-t-il, vous devez comprendre, madame, que je n'ai 60 mille livres ni sur moi, ni chez moi ; veuillez donc m'accorder jusqu'à demain matin ; vers midi, mon secrétaire viendra échanger ma malheureuse cassette contre un portefeuille contenant la somme énorme que vous me demandez.

Après avoir achevé ces paroles, le marquis salua et s'en fut.

La dame restée seule se mit à réfléchir et s'ingéra qu'elle n'avait pas demandé assez d'argent à M. de Pastoret, puisqu'il lui avait si facilement accordé les 60 mille francs.

— Cette cassette vaut donc bien davantage? se dit-elle.

Alors une idée infernale lui traverse la cervelle ; elle sonne, demande une voiture, y monte avec le dépôt du marquis et se fait conduire à la préfecture de police.

M. Delessert, alors préfet de ce département, à qui elle fait dire qu'elle a les révélations les plus

importantes à lui faire, et qui connait sa liaison intime avec le chargé d'affaires du comte de Chambord, la reçoit aussitôt.

— Monsieur, lui dit-elle alors, j'ai entre les mains une cassette qui m'a été confiée par M. de Pastoret, lors de son dernier voyage à Frusdorff. Il m'offre 60 mille francs pour que je la lui rende, c'est vous dire qu'il la regarde comme fort importante. Voulez-vous m'en donner 100 mille francs? je vous la livre sur-le-champ.

M. Delessert réfléchit un moment, puis répond à la dame, que tout ceci est chose trop importante pour qu'il ose se permettre de juger en dernier ressort ; que le roi est en ce moment aux Tuileries ; qu'il va la conduire à Sa Majesté, qui seule a droit de décider ce qui peut être fait dans cette circonstance...

L'infidèle dépositaire commença alors à pressentir qu'elle avait fait une sottise, et qu'en voulant trop gagner elle risquait de tout perdre, même sa liberté, peut-être... mais trop avancée pour reculer, elle se résigne avec courage, suit M. Delessert, et, quelques instants après, elle se trouvait en présence du roi.

M. Delessert fait alors son rapport sur la proposition qui vient de lui être faite. Louis-Philippe l'écoute avec une grande attention, puis il interroge la dame, qui, à son tour, raconte comment le marquis lui a confié le dépôt précieux et comment il lui offre 60 mille francs pour le ravoir.

Le roi répond alors, qu'il croit et accepte comme véritable tout ce qui vient de lui être dit ; mais que suivant l'usage, avant de consentir à acheter, il faut qu'on lui montre la marchandise qui est à vendre; qu'il demande donc à jeter un coup-d'œil sur les papiers que renferme la cassette et qu'il la paiera ou la rendra suivant sa convenance...

La dame se sentit prise ; mais il n'y avait pas moyen de sortir du piége qui lui était si habilement tendu et elle donna la cassette au roi. Alors, sans l'ouvrir, Louis-Philippe appelle un des officiers de service et la lui remet en disant :

— Portez de ma part, et sur-le-champ, cette cassette au marquis de Pastoret et dites-lui que je suis heureux d'avoir pu trouver une occasion de le servir...

Après avoir prononcé ces paroles, il tourna le

dos à la dame en lui jetant un regard chargé du mépris le plus profond.

Cet acte parut très-beau et très-noble de la part du roi, mais... hélas! — est-ce qu'on ne suspecte pas souvent une fausse carte dans un beau jeu. — On prétendit alors que Louis-Philippe, dont la police secrète était fort bien organisée, possédait un double de tous les papiers conteuus dans la cassette qu'il avait si généreusement renvoyée au marquis.

Tant il y a, que cette histoire qui fit grand bruit à l'époque, porta un tort réel à M. de Pastoret dont on blâmait, pour le moins, la légèreté impardonnable, mais ne porta nul profit au roi dans le parti légitimiste. Plus tard, quand le marquis déserta la cause du comte de Chambord on remit sur l'eau cette cassette, et... mais je m'arrête, car il faut respecter la mémoire des morts.

Puisque j'ai parlé de Louis-Philippe, laissez-moi vous raconter encore une petite historiette sur ce roi; non que j'aie la prétention de vouloir vous donner ce prince comme un des hôtes de l'hôtel d'Osmond, mais parce qu'elle y fut racontée par un des habitués de la marquise, M. de Sal-

vandy, alors ministre, qui joua un rôle dans cette petite comédie.

Louis-Philippe avait un favori presque aussi puissant auprès de lui qu'Olivier-le-Daim auprès de Louis XI. C'était Richard, son perruquier-coiffeur, qui seul savait confectionner au gré de Sa Majesté le toupet célèbre dont se sont tant amusés jadis les gamins de Paris.

Mons Richard avait six mille francs d'appointements ; de plus il était logé, nourri, éclairé, etc., et tout cela dans les châteaux de la couronne, parce qu'il suivait le roi partout. Devant être le premier admis au réveil de Sa Majesté, on comprend combien l'honnête Figaro devait avoir de courtisans et de flatteurs. Seulement, plus heureux qu'un roi, il avait aussi un ami, et cet ami était un dentiste célèbre ; l'illustre Désirabode.

Or. Richard se mit un jour en tête de faire donner la décoration de la Légion d'honneur à Désirabode, son ami. La tâche était rude, car plusieurs fois, tandis qu'il tenait Louis-Philippe par les cheveux, il lui glissa sa requête dans une oreille qu'il trouvait toujours fermée pour l'entendre ; mais un beau jour il insista si fortement, que le roi fut obligé de pro-

mettre ce qu'il répugnait fort à accorder. Heureusement pour le protégé de Richard, M. le comte Duchâtel, alors ministre de l'intérieur, se présenta en ce moment pour soumettre à Louis-Philippe une liste de nouveaux chevaliers à créer à l'occasion du 1er Mai, jour de la fête royale.

Richard s'esquiva le sourire sur les lèvres, en faisant un signe de recommandation à son royal client. Celui-ci, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'esquiver la chose, dit alors à M. Duchâtel de comprendre le dentiste Désirabode au nombre des heureux élus ; mais l'adroit ministre cacha son refus en faisant remarquer à Sa Majesté que les dentistes n'étaient pas de son domaine à lui, ministre de l'intérieur ; qu'ils faisaient partie de l'instruction publique ; que c'était donc à M. le comte de Salvandy que cet ordre devait être donné.

Louis-Philippe approuva cette observation, et comme le comte de Salvandy se présenta à son tour quelques instants après M. Duchâtel, le roi lui adressa la même demande qu'il avait déjà faite à celui-ci.

Or, le ministre, qui n'avait pas la même raison que son collègue à alléguer, reçut le coup en pleine poitrine, promit et n'en parla plus.

Les promotions se firent peu de jours après, mais Désirabode ne fut pas nommé... Alors Richard furieux se plaignit si vivement au roi de son manque de parole, que celui-ci fit appeler sur-le-champ M. de Salvandy afin de lui témoigner son mécontentement. Après lui avoir fait de vifs reproches, il ajouta :

— Ma demande, monsieur, ne vous suffisait-elle donc pas? fallait-il encore que M. Désirabode allât se mettre à vos pieds...

— Ah ! sire, je n'en demandais pas tant de ce dentiste, car il n'estpas pédicure,je crois... exclama le ministre avec un fin sourire.

Le roi comprit fort bien cette spirituelle leçon, signifia à Richard de ne plus lui parler de son ami, mais ne pardonna jamais à M. de Salvandy.

Mais, grand Dieu! comme cet aimable ministre nous a donc entraînés loin de l'hôtel d'Osmond où pourtant une belle et nombreuse compagnie nous attire.

Il y a le duc de Crillon qui cause avec la comtesse, mi-Russe mi-Française, de Pozzo di Borgo, du grand bal auquel il vient de convier tout le ban et l'arrière-ban du faubourg Saint-Germaine

bal costumé qui aura lieu le mardi-gras, commencera à huit heures du soir et au premier coup de minuit qui ouvre le carême, verra éteindre toutes ses lumières, arrêter tous ses orchestres et envoler toutes ses danseuses.

Il y a aussi la duchesse de Caraman, la princesse de Beaufremont, la marquise de Colbert, madame d'Apony, la comtesse d'Oraison, la duchesse de Grammont, en un mot un mélange de deux espèces de courtisans ; ceux du malheur et ceux du pouvoir, c'est-à-dire ceux qui étaient restés fidèles à la branche aînée et ceux qui avaient passé dans le camp de la branche cadette.

La duchesse de Grammont faisait partie de ces derniers et il lui était arrivée à ce sujet une petite anecdote assez désagréable.

La duchesse s'était rendue à Gorritz auprès de Charles X, peu de temps après les journées de juillet — elle était des fidèles alors, — et comme on parlait un jour devant le roi déchu des personnes de sa cour qui s'étaient données à Louis-Philippe, madame de Grammont se récria plus haut et plus fort que les autres et jeta feu et flamme contre ceux qu'elle appelait *les renégats*.

Or, en même temps qu'elle, se trouvait à Gorritz un frère de Georges de Cadoudal, un honnête homme, au cœur droit, à la rudesse bretonne et à la franchise qui toujours se trouve déplacée dans une cour.

— Bah ! madame la duchesse, dit-il en riant et s'adressant à cette dame, ne criez pas si fort, car ce sont toujours les poltrons qui font le plus de bruit ; nous pourrions croire que vous avez peur de céder à la tentation qui a perdu ceux dont vous blâmez à si juste droit la conduite...

— Moi !... moi, la duchesse de Grammont ! me donner aux d'Orléans... aux traîtres qui ont chassé le chef de leur famille... qui n'ont cessé de conspirer contre leurs bienfaiteurs... s'écria la duchesse exaspérée, ah ! vous n'avez pas réfléchi à vos paroles, monsieur de Cadoudal... et rappelez vous bien de ceci : c'est que ce n'est qu'après vous que je passerai à Louis-Philippe...

Tous les rieurs furent pour la duchesse, et Charles X blâma sévèrement M. de Cadoudal de la sortie intempestive qu'il avait faite.

Un temps assez long se passa ; puis un beau jour M. de Cadoudal apprit par les journaux que la du-

chesse de Grammont était nommée dame d'honneur de Marie-Amélie, et son fils, le duc de Guiche, envoyé ambassadeur je ne sais où. La défection était complète!... Alors comme il avait encore la réprimande du roi sur le cœur, le brave de Cadoudal se donna le plaisir d'une petite vengeance et écrivit à Madame de Grammont la lettre suivante :

Madame la duchesse,

« Je m'aperçois avec douleur qu'on m'a calomnié auprès de vous, et ma douleur augmente encore à la pensée que vous avez pu donner créance à une calomnie aussi affreuse. Comment madame, vous avez cru que je me suis vendu aux d'Orléans, *à ces malheureux qui ont chassé le chef de leur famille... à ces traîtres qui n'ont cessé de conspirer contre leurs bienfaiteurs...* Mais vous me prenez donc pour un lâche? vous avez donc pensé que j'étais un homme sans honneur et sans foi, pour trahir ceux à qui j'ai juré doublement fidélité et dans leur puissance et dans leur exil ?... Oh ! madame la duchesse, j'espérais être mieux connu de vous et c'est le cœur ulcéré que je dépose à vos pieds le démenti

formel de tout ce que vous avez pensé en ce genre.

« J'ai l'honneur, madame, d'être votre très-humble serviteur.

« DE CADOUDAL. »

Vous comprenez que la duchesse ne répondit rien à ce billet et qu'une fois avec la branche cadette elle se vit repoussée par tout ce qui tenait à la branche aînée.

La duchesse de Brissac seule lui demeura fidèle; et pourtant cette dernière était restée blanche et pure de tout alliage. Elle tenait à une branche de cette antique et vraie noblesse qui aurait pu produire ses preuves *pour monter dans les carrosses du roi*; chose beaucoup plus rare que l'on ne pense. A preuve une anecdote historique peu connue que M. Maillard, alors un des présidents de section au conseil d'Etat, nous racontait un soir que nous étions réunis en petit comité dans ce même hôtel d'Osmond, que je me suis permis de faire sortir de la poussière.

A ce moment, les salons situés sur la rive gauche de la Seine s'occupaient beaucoup d'un procès intenté

par l'une des branches de la famille des d'Avaray aux membres de l'autre branche de cette même famille à l'effet d'interdire à celle-ci le droit — qu'elle regardait exclusif à toute autre — de porter une *pièce honorable* donnée à elle par le roi François Ier après la bataille de Marignan.

Ce procès dura de grands mois, et il n'en fallait pas moins pour juger la chose. Comment ! un d'Avaray de la branche cadette avait eu la hardiesse de s'octroyer *un chevron de gueules*, peint du plus beau rouge par l'artiste héraldique à la mode !

Les magistrats devant lesquels était portée la cause étaient donc obligés de se faire une érudition dans l'espèce.

L'organe du ministère public qui était libéral, cita les vers de Lafontaine :

> Moi je sais le blason, j'en veux tenir école.
>
> . . . .

et se moqua assez finement des deux parties ; les avocats déposèrent sur la barre l'*armorial de d'Hosier* ; le président dormit à toutes les audiences, puis un beau jour il se réveilla et condamna le pre-

mier des deux plaideurs qui lui tomba sous la main.

Voilà de quoi on causait et surtout de quoi on glosait quand M. Maillard nous raconta l'anecdote que je vous ai promise et que je vais, à mon tour, vous dire :

« On parlait un jour devant le roi Louis XV des difficultés éprouvées par quelques maisons anciennes pour fournir les preuves exigées afin de pouvoir entrer dans l'ordre de Malte. Le roi se prit à sourire et dit à ceux qui l'entouraient :

« — Vous me croyez de très-bonne maison, n'est-ce pas, messieurs? Eh bien, j'éprouverais moi-même des difficultés pour entrer dans cet ordre, puisque par les femmes je descends au huitième degré d'un procureur.

« A ces mots, chacun de se récrier, comme vous devez le croire.

« Je ne plaisante pas, messieurs, reprit Louis XV, et je vais vous donner la preuve de mon dire : Griffet, procureur, qui fut un de mes aïeux, fit une grande fortune et donna sa fille en légitime mariage à un sieur Babou de la Bourdoisie, petit gentilhomme ruiné qui voulut redorer son écusson. De cette union naquit une fille qui, belle et riche,

épousa le marquis de Cœuvres. Personne n'ignore que de la belle Gabrielle, fille de ce marquis et du roi Henri IV, naquit un fils, César de Vendôme; lequel eut une fille qui épousa le duc de Nemours; la duchesse de Nemours eut une fille mariée au duc de Savoie; Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne et ma mère, naquit de ce mariage et fut le huitième échelon de cette généalogie.

— » Croyez donc maintenant que les grandes familles sont sans alliage... »

Le marquis d'Aligre venait beaucoup à l'hôtel d'Osmond. A part sa ladrerie, c'était un vrai gentilhomme; il avait un grand air, il causait à merveille et savait très-bien rire des ridicules des autres, car il découvrait au mieux la paille dans l'œil de son voisin.

Tout Paris parlait de son immense fortune — c'était territorialement l'homme le plus riche de France — et de son avarice devenue en quelque sorte proverbiale; dans l'ingénuité de sa parcimonie, il se plaignait parfois amèrement d'être contraint de payer, annuellement, soixante mille francs de contributions foncières. Triste nécessité qui le ruinait, ajoutait-il... le pauvre homme!...

Son revenu, qui était colossal, — il dépassait deux millions — s'était formé par une lente accumulation, par une passion intelligente de l'argent et par le soin extrême que son père avait mis à conserver, à épargner et à grossir l'héritage de la famille.

Les d'Aligre, dont le nom est éteint maintenant, ne dataient que de deux siècles; c'était une petite noblesse de robe qui entra dans la grande magistrature en produisant un chevalier de France sous Louis XIII et un autre sous le roi suivant. Le père du dernier marquis, que je viens de vous présenter à l'hôtel d'Osmond, était premier président au Parlement de Paris sous Louis XVI. Messieurs du Parlement faisaient alors de l'opposition, aussi jugeaient-ils mieux que les courtisans l'orage terrible qui s'approchait. Le marquis d'Aligre prévoyant la révolution et ses conséquences se démit de sa charge ; puis, comme il possédait au suprême degré cet esprit conservateur qui avait établi et qui a maintenu la splendeur financière de sa maison, il se hâta de réaliser son immense fortune, fit passer ses fonds en Angleterre et alla rejoindre ses écus. Ce qui fit qu'après avoir sauvé sa caisse il sauva sa personne.

S'il l'avait voulu, l'émigration eut été pour lui

exempte de privations et de misères; mais avec l'avarice dont il était doué, — son fils dont on a tant blâmé la parcimonie n'était qu'un prodigue auprès de lui — il s'imposa volontairement les privations les plus dures, sans doute afin de laisser croire à ses compagnons d'exil qu'il était ruiné aussi bien qu'eux : mais personne ne fut sa dupe, et c'est à lui, non à son fils, qu'il faut appliquer l'histoire du registre tenu pendant l'émigration par l'Arpagon gentilhomme.

Il y avait à Londres un grand nombre d'émigrés qui n'étaient pas dupes de la fausse misère du marquis et qui, sachant fort bien que l'ex-président d'Aligre, plus adroit et mieux avisé qu'eux, avait emporté dans l'exil des richesses considérables, usaient de cette liberté qu'autorisent le rang et le malheur pour lui venir emprunter de l'argent. Le marquis écoutait avec un impassible sang-froid la demande qui lui était faite; puis il se levait sans mot dire, ouvrait son secrétaire, en sortait un énorme registre sur lequel il inscrivait et le nom de l'emprunteur et la somme qui lui était demandée; ensuite il se retournait vers le demandeur et lui répondait gravement :

— Vous me voyez au désespoir!... mais il m'est absolument impossible de vous rendre le service que vous me demandez...

— Comment!... s'écriait l'autre et pourquoi alors venez-vous de m'inscrire sur votre registre ?

— Oh! n'ayez pas peur!... reprenait le président, je vous ai inscrit comme demandeur et non comme débiteur... Je trouve curieux de connaître à quoi je me serais exposé si j'avais eu la faiblesse de satisfaire tous ceux qui se sont adressés à moi depuis que nous sommes ici : tenez, donnez-vous la peine de parcourir ce registre et vous verrez qu'il s'agit de plusieurs millions. Et où en serais-je, grand Dieu! si je les avais donnés... je serais plus pauvre que le plus misérable de mes emprunteurs..

On comprend qu'après cette harangue, la personne refusée se retirait sans compulser le registre et ne revenait jamais frapper à la porte de l'opulent émigré, qui se dispensait ainsi de secourir aucun de ses compagnons d'exil plongés dans la plus affreuse détresse. Aussi quand il rentra en France, sa fortune était-elle plus que quadruplée entre ses

mains, et quand il mourut il laissa son fils le plus riche propriétaire foncier du royaume. Malheureusement, en héritant de ses richesses ce fils hérita aussi de son économie sordide, car on citait de cette avarice héréditaire une foule de petites anecdotes qui réjouissaient fort la petite médisance des salons.

Cependant tout en épargnant sur les choses les plus nécessaires à la vie; tout en ménageant si bien ses habits qu'on prétendait qu'il portait le matin, chez lui, ceux de son domestique; tout en saluant trois gouvernements avec le même chapeau, le marquis d'Aligre avait une manie fastueuse; il aimait les objets d'art, les statuettes, les bronzes, les meubles curieux, etc., etc. Il est vrai que tout cela était enfermé, soigné, caché et visité par lui seul, comme un avare fait de sa cassette, mais enfin il l'avait payé, et pour lui c'était beaucoup.

La belle dame blonde que nous voyons là-bas causer avec ce riche marquis d'Aligre et qui emploie vainement toutes les grâces de son esprit pour lui faire prendre un billet d'une loterie à l'intention des pauvres est encore madame de Girardin, première du nom, que nous trouvons un peu partout.

La célèbre Delphine avait un faible; c'était d'aimer à se montrer dans les salons aristocratiques et d'y poser en grande dame. Hélas ! qui est parfait ici-bas ! Pourtant elle avait grand tort de quitter son salon pour ceux-là; elle était reine chez elle tandis que là elle n'était qu'acceptée.

Je sais bien que la société de l'hôtel Marbœuf, où elle tenait cour plénière alors, se composait de fort peu d'aristocratie. Les légitimistes ne goûtaient pas plus les *gazetiers* sans naissance, que l'homme d'opposition constante à leurs opinions ; les orléanistes en faveur se tenaient aussi à l'écart dans la crainte d'être blamés au château s'ils allaient chez celui qui se posait en roi de la presse; l'hôtel Marbœuf en était donc réduit à d'anciens fonctionnaires publics à l'état d'expectative, à des députés flottants, à des hommes de finance allant là flairer les événements, à des étrangers, à des savants et à beaucoup d'hommes de lettres.

Il y avait, me direz-vous, de quoi satisfaire la femme la plus difficile. D'accord. Mais la belle Delphine voulait mieux, ou du moins elle voulait autre chose, c'est-à-dire des ducs, des marquis et des comtes. Ne les rencontrant pas chez elle, elle allait

les chercher en ville, et c'était, entre tous, disait-on, celui de ses torts qu'elle pardonnait le moins à son mari.

Il n'y avait cependant pas de la faute du pauvre Emile de Girardin, car son intelligence seule l'avait fait, en quelques années à peine, ce qu'il était alors.

En 1827, à l'angle de la rue du Helder et de la rue Taitbout, dans une maison dont les deux faces latérales offrent aujourd'hui aux regards effrayés des passants, l'une, la plaque d'un huissier, l'autre l'enseigne d'un arracheur de dents, habitait un jeune homme qui se supposait âgé de vingt-cinq ans; car tout était doute dans sa naissance : ses parents, son nom et son âge. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, élancée, souple et élégante; un teint pâle, un front soucieux, un regard profond, mais quelque chose de troublé, d'inquiet et d'agité annonçaient chez ce jeune homme un fardeau bien lourd à porter. Il vivait seul, travaillait non-seulement tout le jour mais encore une partie des nuits et vivait avec une sobriété digne du plus austère anachorête; puis un jour, décidé à commencer une lutte acharnée avec le sort, il s'écria :

« — Pour surgir de l'obscurcité il n'est qu'un « moyen ; c'est de gratter la terre avec ses ongles « si on n'a pas d'outils ; mais de la gratter jusqu'à « ce qu'on ait arraché une mine de ses entrailles. »

Et, mettant cette doctrine en action, il commença corps à corps cette lutte contre la fortune : il en sortit vainqueur; mais à quel prix !... pauvre, il fonde des journaux qui d'abord meurent aussitôt que nés, mais qui, peu à peu, poussent, germent et deviennent une puissance. Ce fut lui le créateur de la Presse à bon marché. Sans nom et sans patrie, il garde malgré tous, le nom qu'il a pris et conquiert, en plein soleil, la nationalité qu'on lui dénie : on lui reproche sa naissance, il la traduit lui-même, avec toutes ses humilités, devant la justice et demande hardiment en quoi il est responsable de son origine anonymique : on lui oppose des textes de loi, il les combat par des subtilités légales : on lui refuse, à la tribune et ailleurs, un état-civil, il emporte le sien de vive force : on veut qu'il ne soit nulle part, il se montre partout et finit par se faire nommer député pour prouver qu'il est Français, et par épouser Delphine Gay, la muse des salons, pour se donner une maison et un rang dans

8.

le monde, car la jeune poète était l'enfant gâté du noble faubourg dans lequel il espérait pouvoir se glisser à sa suite.

Mais les portes ouvertes pour la jeune fille se ferment devant le ménage et il ne reste à madame de Girardin, que le désir incessant de revoir ces lieux d'où elle a été bannie. L'immense fortune acquise par son mari, le luxe, les flatteurs, les amis, les gens aimables, spirituels, charmants dont elle est entourée ne sont rien pour elle il lui faut les salons où elle était admise autrefois, et ce regret empoisonne pour elle toutes les joies de ce monde.

A l'hôtel d'Osmond, elle retrouve quelques fleurs du noble faubourg, elle les respire avec délices, aussi y vient-elle souvent; elle y brille d'ailleurs sous le triple rapport de la beauté, de l'élégance et de l'esprit.

Mais il est inutile d'insister, car chacun sait toute l'intelligence qui rayonne autour de madame de Girardin. On sait qu'elle était éminemment femme supérieure, douée d'un talent varié et d'une observation des plus fines.

Elle le prouva dans sa comédie des *journalistes*, et elle disait en riant de tout le bruit et des mécontents qu'elle fit :

— Ces messieurs sont comme les enfants, ils crient quand on les débarbouille...

Mais le sentiment de son mérite se laissait trop souvent surprendre en elle. On se rappelle qu'à son entrée dans le monde elle s'intitula de son plein droit: *muse de la patrie*. Or, comme la patrie était alors monarchique, le roi de France traita assez bien la jeune fille ; ce qui lui donna une certaine prépondérance; mais quand, plus tard, elle se posa en muse de la liberté, son piédestal s'abaissa, ce qu'elle espérait compenser, en se dressant sur ses orteils afin de se grandir.

Elle en était à cette seconde phase quand nous la retrouvons dans le salon de la marquise.

Un de ceux qui lui tenaient le plus souvent et le plus volontiers tête était le maréchal Bugeaud, que les légitimistes habitués de l'hôtel d'Osmond, regardaient toujours d'un mauvais œil, lui reprochant d'avoir sollicité *l'infâme honneur* d'être le geôlier de madame la duchesse de Berry à Blaye. Ce reproche était lui-même une *infâme* calomnie : d'ailleurs la lettre parfaitement authentique qu'il m'a été permis de copier, le prouve, et son caractère historique ne peut laisser aucun doute sur ce triste évè-

nement, bien loin de nous aujourd'hui, mais qui pouvait marquer une tache sur la mémoire de l'honnête homme qui n'avait fait qu'obéir comme soldat à un ordre dont il gémissait d'être chargé. Cette lettre la voici :

« Blaye, 13 janvier, 1833.

« C'est avec un bien vif plaisir, mon cher B...,
« que j'ai appris votre nomination. Je souffrais cha-
« que jour, lorsque j'y pensais, de vous voir dans
« ce délaissement; mais je vous en estimais davan-
« tage, parce que vous supportiez cela sans mur-
« murer, sans attaquer le gouvernement comme
« font tant de gens qui n'ont pu obtenir les em-
« plois auxquels ils n'avaient nuls droits. Vos
« droits étaient patents, et vous ne vous êtes pas
« plaint, parce que vous savez que les gouverne-
« ments ne peuvent pas toujours faire tout ce qui
« est juste... ni le faire tout de suite; que dans
« tous les cas, le roi et le gouvernement ne sau-
« raient être accusés de ces petits dénis de justice
« qui auront lieu sous tous les gouvernements

« parce qu'ils sont formés avec des hommes, et que « les hommes ne sont pas des Dieux.

« Vous ne vous attendiez pas plus que moi à me « voir aller à Blaye. Voici comment cela m'est ad« venu.

« Le 30, j'étais au bal chez le roi, M. d'Argout « vint à moi et me dit : — J'ai toujours pensé, « général, que vous étiez très-dévoué à la monar« chie et au gouvernement de juillet, accepteriez« vous une mission de confiance et de dévoue« ment?... — et il me regarda d'une façon étrange « en prononçant ces mots.

« — Quand je me dévoue à une cause, ce n'est « point à demi, répondis-je. Donc j'accepterai et je « ferai tout ce qui ne sera pas contraire à l'hon« neur; plus l'emploi sera périlleux et difficile plus « j'en serai flatté.

« — Je m'attendais à cela, et je vais porter votre « réponse au roi, fit M. D'Argout en s'éloignant « aussitôt.

« Là-dessus mon esprit travaille à deviner de quoi « il s'agit. — Faut-il aller aider don Pédro?... — « Ou bien est-ce en Turquie qu'on veut m'en« voyer? — A moins que ce ne soit en Grèce... —

« Mais je finis par me confier au sort sans y plus « penser et je restai au bal jusqu'à cinq heures du « matin.

« En rentrant chez moi je trouvai l'ordre de « partir pour Blaye. Je fus chez Messieurs D'Ar- « gout et Soult prendre mes instructions. Le roi « me fit demander, me remercia d'avoir accepté « et me donna aussi ses instructions. Je vous assure « que j'aurais bien préféré conduire six mille « hommes à don Pédro ou au grand Turc... ce « métier de gardien convient peu à mon caractère « et à mon esprit; mais il faut bien obéir !... car » nous autres soldats nous ne devons pas agir selon « nos convenances, mais marcher quand on nous « ordonne de marcher... D'ailleurs n'est-ce pas par « l'entier dévouement des hommes de cœur que la « France peut être mise à l'abri des factions et des « factieux?

« Adieu mon cher B..., amusez-vous, soyez « heureux et pensez quelquefois au pauvre pri- « sonnier.

« Votre tout affectionné

« Bugeaud. »

J'ai voulu citer cette lettre dans toute son étendue parce qu'elle appartient à l'histoire, et que d'ailleurs on ne peut trop s'efforcer d'essuyer la poussière qui pourrait ternir une aussi belle vie que celle du maréchal dont la mémoire est adorée par le soldat.

Il était très-sensible alors à l'opinion qui s'éleva contre lui et voua une haine implacable aux journalistes et aux journaux dont les articles le déchiraient impitoyablement. Aussi, quand parut cette parodie d'une des plus jolies fables de Lafontaine, « *les ministres malades de la presse* » sans songer qu'elle attaquait ses amis, — tant il était joyeux de voir la presse comparée à la peste, — il la colportait partout et en disait le commencement à qui voulait l'entendre. Si vous ne vous rappelez plus cette fable, la voilà :

LES MINISTRES MALADES DE LA PRESSE

Un mal qui répand la terreur
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La *Presse*, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Capable de verser en tous lieux son poison,

Aux ministres faisait la guerre.
Aucun n'en était mort, mais tous étaient frappés ;
On pouvait les voir occupés
A chercher le soutien et leur propre existence
Dans les flancs d'un budget qui permît la bombance ;
Les parents, les amis, amassés autour d'eux,
Voyant que la curée allait être finie,
En vrais conservateurs les prenaient aux cheveux,
Sans respect pour leur agonie ;
Ainsi donc plus d'accord, partant plus d'harmonie.
Le roi tint conseil et dit : mes chers enfants,
C'est le ciel qui permet, céans,
Pour nos péchés cette infortune.
Que les plus coupables de nous,
Se dévouant à la chose commune,
Fléchissent donc le céleste courroux.
L'histoire apprend qu'en semblable occurence,
Rien ne vaut un tel dévouement.
Ne nous flattons donc pas, voyons sans indulgence,
L'état de notre conscience,
Et jugeons-nous sévèrement.
Pour ma part, j'en conviens, beaucoup trop magnifique,
Ma noble générosité,
Devant la misère publique,
N'a pas toujours très-bien compté.
Il m'est donc arrivé... peut-être,
De jeter mon argent un jour par la fenêtre ;
Et pour ça j'ai tondu, je crois, d'un peu trop près,
Par-ci, par-là, quelques moutons français...
Je me dévouerai, s'il le faut, mais j'estime

Qu'ici chacun doit de son crime
S'accuser aussi bien que moi ;
Car nous désirons tous, selon bonne justice,
Que le plus coupable périsse,
Conformément à la loi.
Sire, répond *Guizot*, pardonnez, mais ma foi !
Vos scrupules sont pleins de délicatesse ;
Tondre mouton français ! brouillonne et sotte espèce,
Est-ce péché ?... Non, non, vous leur fîtes, Seigneur,
En les tondant beaucoup d'honneur.
Quant à votre munificence,
Je veux être pendu si l'on y croit en France...
Le ministre se tut, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa guère approfondir
De messieurs *Salvandy, Duchâtel* et semblables,
Les torts les plus impardonnables :
Tous ces grands citoyens jusqu'au simple *Cunin*
Au dire de chacun étaient de petits saints.
Lacave vint et dit : — Messieurs je me rappelle
Que voulant marier ma fille honnêtement,
Il me passa par la cervelle,
Je ne puis trop dire comment,
De la doter paternellement
D'une recette, hélas ! fort belle.
Mon gendre était sans droits, je le déclare net...
A ces mots on cria haro sur le baudet !...
Cunin, quoique peu clair, prouva par sa faconde
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Qui fournissait à tout le monde,
L'argent qu'on dépensait si mal...

Sa peccadille fut jugée un cas pendable :
Marier ses enfants !... Quel crime abominable !...
La destitution était seule capable
D'expier son forfait; on le lui fit bien voir.
Ainsi que vous serez craintif ou redoutable
Un jugement de cour vous fera blanc ou noir.

Je vous l'ai dit, le maréchal ne citait jamais que le commencement de cette fable qui attaquait la presse, ce dont madame de Girardin le plaisantait d'une façon assez acerbe pour qu'il crut pouvoir se permettre de sortir ses moyens de défense. Dans ces escarmouches le *vicomte Delaunay* recevait parfois en pleine poitrine des coups de boutoirs dont elle feignait de rire mais qui rendaient la guerre plus acharnée encore.

Un charmant vieillard se jetait quelquefois à la traverse sans craindre les coups qu'il pourrait recevoir soit de droite soit de gauche, c'était M. de Lancy, bibliothécaire de Sainte-Geneviève et l'hôte ordinaire de la marquise.

M. Balard de Lancy était un peu journaliste, un peu littérateur, un peu poète et beaucoup homme du monde ; il avait occupé pendant trente ans un poste important au ministère de l'intérieur et savait une foule de choses sur une foule de gens ; mais

comme ces choses demandaient, à ce qu'il parait, à rester secrètes, beaucoup tremblaient devant lui, mais à tort, car c'était l'homme le plus discret et le meilleur qu'il y eut au monde. Il aimait seulement à plaisanter, ce qu'il faisait fort bien ; tout portait coup; mais ces coups ne blessaient personne.

Un de ses textes favoris était le mauvais goût du public qui s'enthousiasme souvent pour les œuvres les plus mauvaises et laisse passer sans y prendre garde un ouvrage qui aura exigé de longues études, une science profonde et un travail considérable.

« Le public, disait-il, est un vieil enfant qui demande à être amusé; plus une chose est grotesque, plus il est content puisqu'il peut rire à son aise. Si je devais travailler de ma plume pour vivre je ne me donnerais pas la peine de chercher à créer des chefs-d'œuvre, mais je chercherais au contraire à imaginer une grosse bêtise afin de gagner beaucoup d'argent... »

Un jour qu'il développait ce thème dans un café du boulevard, il vit tout à coup une foule immense se réunir autour d'un crieur public qui vendait une histoire merveilleuse aussi étrange que stupide, un véritable *canard* enfin.

— Voilà un homme qui est dans le vrai!... s'écria M. de Lancy; je fais un pari avec qui voudra le tenir que je vais composer une histoire aussi bête que celle que vous entendez là, et qu'elle me rapportera plus d'argent qu'un bon volume vendu au meilleur éditeur.

— Accepté le pari, s'écrièrent en chœur plusieurs de ses amis.

Les bases en furent posées et M. de Lancy, rentra tout songeur à son ministère, car sa cervelle couvait son *canard*.

Peu de jours après on criait dans les rues.

« L'histoire merveilleuse d'un cordonnier de la rue Mouffetard qui avait rendu trente-trois corbeaux vivants. »

Et cette histoire qui se payait deux sous, se vendit à un si grand nombre d'exemplaires que M. de Lancy, qui en était l'auteur, gagna neuf cents francs et son pari, ce qui lui donna toujours à rire.

Pourtant cette histoire merveilleuse, n'était ni bien neuve, ni bien étrange, puisqu'elle était prise de la jolie fable *des Femmes et du secret.* — La voici en peu de mots:

« Un ouvrier cordonnier, logeant rue Mouffetard,

avait une femme; il eut une indigestion et fut pris de vomissements très-violents. Une voisine de mansarde du malade vint le lendemain matin demander de ses nouvelles à sa femme.

« — Il est mieux, le pauvre cher homme, avait répondu celle-ci; mais ce matin, il m'a fait grand peur, car il a vomi quelque chose d'aussi noir qu'un corbeau.

« Naturellement, en descendant, cette voisine raconte à la portière que le cordonnier du cinquième a vomi cette nuit un corbeau : plus naturellement encore, la portière qui répète cette histoire dit deux corbeaux; bref, un corbeau, ayant été ajouté de porte en porte, le soir même, il y en avait trente-trois ; autant que de numéros dans la rue. »

Du reste, M. de Lancy, avait un peu raison; rien ne réussit mieux à Paris que le *canard*; et j'ai entendu dire par des personnes fort dignes de foi à l'époque où une autre histoire, fit non-seulement, grand bruit à Paris, mais encore dans toute l'Europe — c'est de l'histoire de Gaspard Hauser, que je parle — qu'elle avait tout simplement été inventée par Eugène Brissau à un souper chez Louis Garneray, le peintre de marine.

Et elle était fort touchante, cette histoire, si vous vous en souvenez.

C'était celle d'un jeune homme, d'une quinzaine d'années, trouvé dans un bois de la Hongrie à l'état le plus sauvage. Il ne parlait aucune langue connue, vivait de racines et ressemblait par ses manières et ses attitudes à une bête fauve. Quant à sa figure, elle eut été belle sans l'expression étrange de ses regards... Enfin, on avait conclu que cet être extraordinaire avait dû être enlevé, tout enfant, à une famille de la plus noble et peut-être de la plus haute origine; qu'on l'avait emmené à Vienne et que la police de l'empire se livrait aux plus minutieuses recherches pour découvrir les auteurs de ce crime abominable.

Cette histoire, parut dans les journaux, fut répétée partout; on en fit des romans, on en fit des pièces; tout le monde y crut, et je crois me rappeler, Dieu me pardonne, que les ambassadeurs s'en mêlèrent, que ce devint enfin une véritable affaire d'Etat.

Mais puisque me voici par hasard conduite chez Louis Garneray, je veux en passant vous dire quelques mots de cet artiste qui eut peut-être plus de

succès que de talents, mais dont les toiles ne sont cependant pas sans mérite.

Ce fut le hasard, ou plutôt le malheur qui le fit peintre.

Au début de sa vie, Garneray avait été corsaire, comme second du fameux Surcouf, et les traits de courage qu'accomplirent ces deux hommes tiennent de la fable. Montés sur leur frêle coquille de noix, ils tinrent les Anglais en échec dans l'océan indien pendant plusieurs années, et une fois ils s'emparèrent d'un trois-mats appartenant à la Cie des Indes et portant un régiment.

Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, dit un de nos vieux proverbes français. En effet, un beau jour, le pauvre Garneray fut pris dans un combat et conduit sur les pontons anglais où il resta sept ans.

Ce fut là qu'il apprit à peindre, et tout naturellement ce furent les tableaux de marine auxquels il s'adonna.

L'ancien second de Surcouf n'avait pas une figure sympathique du tout; et le corsaire avait déteint sur lui. Son œil était véron, fauve et faux ; pourtant il obtint une fois les faveurs du ministère

et fut envoyé à Smyrne après la bataille de Navarin, pour faire un tableau représentant ce fait d'armes.

Son retour fut marqué par une catastrophe.

Il revenait en France à bord de la *Caravane*, et le jour même de son embarcation, comme le temps était superbe, il porta son tableau sur le pont pour donner encore quelques touches à son ciel; les jeunes officiers du bord vinrent curieusement se grouper autour de lui.

— Vous connaissez donc la marine? lui demanda l'un d'eux, car vos navires sont très-bien gréés.

— Pardieu! j'ai été sept ans sur les pontons anglais, répondit Garneray avec l'air aimable d'un vieux dogue en colère.

— Alors vous avez donc servi? lui demanda de rechef le questionneur.

— J'ai été corsaire, le second de Surcouf, *môssieur*, répondit l'autre sur le même ton.

— Eh bien, vos aventures doivent être drôles!... fit étourdiment un jeune aspirant.

— Moins drôles que celles de Gusman d'Alsarache ou de Robinson Crusoé, mais plus glorieuses

que ne seront jamais les vôtres, mon petit *môssieur*? fit Garneray en prenant son tableau et descendant comme un ours dans sa cabine.

Au dîner, il prenait ses repas à la table du commandant, d'après les ordres supérieurs. Il s'aperçut que le capitaine lui faisait piètre mine, et il en fut blessé ; alors, de ce moment il s'éleva entre eux une guerre sourde dont la fin devait être terrible, car le capitaine Raynouard, qui se trouvait humilié de voir traiter un ancien corsaire comme un camarade, ne laissait échapper aucune occasion de blesser Garneray, et celui-ci gravait chaque fait dans sa mémoire, quelque minime qu'il fût.

Quand le bâtiment arriva dans le port de Toulon où il devait faire quarantaine, le peintre, pour je ne sais quel prétexte, provoqua en duel le capitaine pour le jour même où ils devaient descendre à terre ; et, comme il savait bien qu'aucun officier de *la Caravane* ne voudrait lui servir de témoin contre le commandant, il monta sur *la Bayadère*, en quarantaine aussi, et pria Biard, alors encore jeune officier de marine, mais qui songeait déjà à devenir peintre, de lui rendre ce service.

Biard accepta à contre-cœur : heureusement

pour lui, un homme étant mort à bord de *la Bayadère*, l'équipage de *la Caravane* prit terre avant eux et Garneray fut obligé de prendre un autre second. On se battit au pistolet et le capitaine Raynouard fut tué.

Pourtant, depuis son séjour à Smyrne, Garneray était assez malade pour que le docteur crut devoir lui ordonner de prendre médecine de deux jours l'un, et le jour du duel était un des jours de médecine.

— Que veux-tu? disait-il comme excuse à Biard qui lui reprochait d'avoir tué le capitaine, la s.... médecine me tourmentait en ce moment là ; je n'avais pas le temps de penser, je n'ai pas même eu celui de viser pour voir les détails, j'ai tiré dans l'ensemble et par vieille habitude j'ai touché juste...

Mais le plus curieux de la chose, c'est que de ce jour-là Garneray fut guéri.

Un ami de M. de Lancy, qui se voyait aussi chez la marquise était un autre vieillard aimable, mais qui comptait surtout au nombre des illustrations politiques; c'est de M. Royer-Collard, le père, que je veux parler. Cet homme, à la fois grand

écrivain, penseur profond et orateur éloquent, est un des hommes qui ont joué les rôles les plus importants sur la scène politique des dernières années de la Restauration. Il fut le fondateur du parti doctrinaire et l'opinion publique se passionna très-souvent, pour ou contre lui.

Président de la Chambre des députés avant 1830, il lui fallut sans cesse tenir tête aux orages qui grondaient autour de lui. Il le fit toujours, non-seulement avec courage mais encore avec talent : de plus, il fut un philosophe érudit au collége de France, un des membres les plus distingués à l'Académie française, mais surtout et toujours un homme d'esprit.

Comme à M. de Talleyrand, on prête à Royer-Collard, une foule de mots qu'il n'a peut-être jamais dits. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que, comme l'illustre diplomate, il dut une bonne partie de son pouvoir et de sa sérieuse influence sur les masses à la finesse et à la causticité de son esprit, à la justesse et à la vivacité de ses réparties.

Il y avait un jour, grand tapage à la Chambre des députés contre le ministère ; comme la séance était finie, un de ceux qui avaient été le plus achar-

nés dans la dispute, s'approcha de M. Royer-Collard, et lui dit en souriant :

— Eh bien! cher président, que pensez-vous de la guerre que nous venons de déclarer au cabinet?

— Vous appelez ça une guerre? fit celui-ci en riant, moi je n'ai rien vu qu'un assaut de place...

Royer-Collard disait ses épigrammes et ses mots les plus comiques avec un sang-froid et un ton majestueux qui leur donnaient une valeur toute particulière.

On lui demandait un jour son opinion sur la valeur d'un homme politique fort connu alors.

— C'est la fleur des drôles, répondit-il.

Voici quel fut son jugement sur la révolution de 1830.

— J'ai vu mieux, j'ai vu pire, mais je n'ai jamais rien vu de pareil.

Il s'éleva un jour une discussion particulière dans les bureaux de la Chambre, entre lui et M. Odillon Barrot; la discussion devint vive et comme M. Royer-Collard commençait à devenir légèrement pressant, son antagoniste crut l'arrêter en lui disant :

— Vous ne me connaissez pas, monsieur...

— Comment je ne vous connais pas !... s'écria Royer-Collard ; mais il y a quarante ans que je vous connais; seulement dans ce temps-là vous vous nommiez *Pétion*.

En effet il avait traversé la révolution; il y avait même joué un rôle comme président de la section de l'île Saint-Louis et plus tard comme secrétaire-adjoint de la Commune; il avait donc été à même de connaître plus particulièrement Pétion, cet homme vertueux, peut-être, mais toujours faible, toujours indécis, cet orateur à la fois vide et emphatique ; on comprend de quelle force avait été contre le pauvre Odillon Barrot , le trait lancé contre lui par le vieux doctrinaire.

— Sous les gouvernements absolus, disait-il, l'opinion de tous est ce qui ne se dit pas.

Royer-Collard, fut le plus populaire des hommes monarchiques de la Restauration. Cet homme, aujourd'hui oublié, a eu des jours de gloire où il était élu par douze colléges à la fois ; des jours où le trop plein de sa popularité débordait sur sa cuisinière que les femmes de la halle voulurent porter en triomphe.

Depuis la révolution de 1830 qu'il avait vue avec regret, M. Royer-Collard, déjà vieux d'ailleurs, se retira presque complètement des affaires publiques et il avait pris si bien en mépris les hommes et les choses que ses épigrammes devinrent de plus en plus incisives.

Il n'aimait pas madame de Girardin, qu'il accusait d'avoir passé à l'ennemi ; or, la belle Delphine qui lui rendait sa haine avait souvent de mauvaises prises de bec avec lui.

M. Royer-Collard, je ne sais pour quelle raison, avait fait un voyage à Vienne, un peu après la mort du roi Charles X. Le lendemain de son retour il passait la soirée chez la marquise d'Osmond.

— Dites donc, M. Royer-Collard, s'écria la dixième muse, d'un bout du salon dans lequel il y avait fort peu de monde et où chaque parole portait coup. Savez-vous ce qu'on raconte ?

— Non, Madame, répondit M. Royer-Collard de l'air d'un homme qui se prépare à une attaque.

— Eh bien, on prétend que vous avez été à Vienne chargé d'une *mission secrète* pour Louis-Philippe.

Et la façon dont furent prononcés les mots *mis-*

sion secrète équivalait à une sanglante injure. M. Royer-Collard, le sentit fort bien, et avec son habitude de répondre à un boulet par un obus, il salua froidement en disant :

— Comment, Madame, avec la connaissance approfondie que vous avez des hommes, ignorez-vous qu'il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'ils disent?... on prétend bien que Monsieur votre mari, a joué le rôle d'un affreux voleur dans l'affaire des mines de St-Berrain, et Dieu sait si j'ai cru plus que la moitié de ce propos là.

Une autre fois comme on criait devant lui contre les jésuites qu'on accusait de tout alors.

— Les jésuites ! fit-il en haussant les épaules; eh mon Dieu ! ils se sont si bien cachés sous les robes d'avocats que maintenant ils ne font plus qu'un; aussi je ne sais pas comment vous pouvez les reconnaître.

Et il faut dire qu'alors il fallait du courage pour tenir ce propos là, car les pauvres jésuites étaient accusés de tout. Dans un certain monde on se les figurait des antropophages; on croyait qu'ils mangeaient des fricassées de protestants, des rôtis de juif, des fricandeaux de musulmans, qu'ils possé-

daient les mines Golconde, lesquelles servaient à payer les délations, et une foule d'infamies plus ou moins coquines ; enfin de ces malheureux pères, on faisait des monstres; et, comme ce qui est le plus bête, est ce qui réussit toujours le mieux, bien des gens croyaient ceci plus que parole d'évangile.

Du reste, pour ses épigrammes sanglantes, M. Royer Collard avait un concurrent : le président Séguier. C'est lui qui, lors de la sotte affaire Ouvrard, comme on lui demandait de retirer le nom du duc d'Angoulême qui y avait été maladroitement fourré à propos de la guerre d'Espagne en 1823, répondit si emphatiquement :

— La cour rend des arrêts et non pas des services...

Partout et toujours le malicieux président aimait à dire ou à faire des plaisanteries propres à embarrasser les gens; aussi les jeunes avocats le craignaient-ils comme le diable.

Je me rappelle surtout un incident qui les mit tous dans une véritable fureur.

Cet incident eut lieu dans un procès en séparation de corps plaidé devant la première chambre.

L'avocat de la femme racontait les turpitudes du mari et il le faisait avec toute la verve et tout le coloris que réclamait le besoin de la cause, lorsque, tout à coup, après avoir abordé une série de griefs qui caractérisaient l'immoralité de la partie adverse, il s'interrompit en disant :

— Il ne m'est pas possible d'aller plus loin, M. le président; ces choses-là ne peuvent se dire en public et les mots me manquent pour gazer le sujet.

M. Séguier jette un regard autour de lui et voit que l'auditoire se composait d'un grand nombre de femmes de la société qui, affriandées sans doute par l'espoir d'un léger scandale causé par une de leurs amies, avaient toutes voulu assister à l'audience.

— Je prierai alors ces dames de vouloir bien sortir... dit-il en jetant un coup-d'œil narquois aux curieuses.

Personne ne bouge.

— Au moins les demoiselles... reprend-il en souriant.

On ne bouge pas davantage.

Alors il avise madame J... qui jeune, blonde,

jolie, paraissait à peine entrée dans l'adolescence, et la désignant de la main :

— Vous, par exemple, mademoiselle, fit-il sur le même ton.

— Je suis mariée, monsieur le président, répond la jeune femme sans se déranger et en se repeletonnant au contraire de plus belle sur son siége.

— Eh bien ! puisque ces dames se refusent à se retirer, fit le président en s'adressant alors à l'avocat, dites ce que vous avez à dire en latin, Monsieur; devant les anciens parlements il était d'usage, en pareille affaire, de ne plaider qu'en cette langue; les magistrats doivent tout entendre : d'ailleurs « le latin dans les mots brave l'honnêteté, » ainsi parlez sans crainte.

Mis de la sorte en demeure de s'expliquer dans l'idiôme du droit romain, l'avocat balbutia quelques mots de latin banal, et s'arrêta de nouveau en disant :

— Mon Dieu, monsieur le président, ce que j'ai à dire ne peut pas même s'expliquer en langue latine.

— Cela n'est pas, Monsieur..., répliqua vivement le président, et il vaudrait mieux être franc

en disant tout simplement à la cour que vous ne savez pas le latin...

Et comme l'avocat, rendu aussi furieux que confus par l'apostrophe, cherchait des paroles pour défendre son érudition compromise, le président reprit sur le même ton :

— Du reste vous êtes comme tous vos confrères ; et je suis convaincu qu'il n'y a plus au palais, aujourd'hui, un seul avocat qui soit capable d'improviser une plaidoirie en latin, fut-ce même en latin de cuisine.

Et après ce coup de boutoir il fit juger le procès à huis-clos; ce qui était grand dommage pour les curieuses qui désiraient fort savoir pourquoi M. et madame de G... plaidaient chacun de son côté en séparation après dix-sept jours de mariage.

Ce fut encore une boutade du président Séguier qui fit jeter la robe d'avocat aux orties par M. le vicomte de Ruolz qui, jeune alors, et maître d'une grande fortune rêvait la gloire des Berryer, des Dupin, des Manguin, des Merilhou, des Barthe et consorts. Car, en ce temps-là, les avocats en renom pouvaient prétendre à tout.

Ne voulant plus être avocat, M. de Ruolz se fit

dandy; mais cela dura peu, car la vie oisive ne pouvait convenir à un homme aussi heureusement doué. Pourtant la science ne le préoccupait pas encore ; il rêvait musique ; peu à peu son rêve devint passion. Un beau jour, en sortant de déjeûner au café Anglais, il monta dans son tilbury qui l'attendait à la porte ; mais au lieu de faire tourner le cheval du côté des Champs-Elysées, où il se promenait ordinairement à cette heure-là, il le dirigea dans le sens opposé, de façon qu'au lieu de passer par la barrière de l'Etoile, il sortit de Paris par la barrière d'Italie.

Deux mois après il entrait à Rome, toujours dans son tilbury, avec son groom à côté de lui et le même cheval au brancard. Il avait fait ainsi le voyage par pure fantaisie d'artiste ; en cheminant de la sorte il avait achevé dans sa tête, la composition d'un grand opéra qu'il fit représenter avec le plus beau succès dans le pays de la mélodie.

Plus tard, on l'a vu menant de front la musique et la chimie, passant de son piano à ses alambics. Enfin ce fut, et, Dieu merci, c'est encore un esprit puissant et fécond, une nature exceptionnelle et

une originalité de caractère comme on en rencontre peu. C'est lui qui donna son nom au faux argent, en même temps qu'il faisait paraître à l'opéra la *Vendetta*.

Un soir, les habitués de l'hôtel d'Osmond furent en grand émoi : il s'agissait de la présentation à la marquise d'un prince russe dont on parlait beaucoup alors ; il venait en France pour la première fois, ne devait y passer que peu de jours et on était très-curieux de le connaître.

C'était le prince Menschikoff..., un des plus grands propriétaires fonciers de la Russie ; il comptait ses serfs par milliers, sans se préoccuper des fractions. Tous les jours il ajoutait encore à ses richesses, car son économie était, disait-on, sans pareille et descendait parfois jusqu'à la parcimonie ; mais dans toutes les occasions solennelles, par exemple, il étalait un train de maison, des équipages et une suite splendides.

C'était alors un homme d'une soixantaine d'années, tout au plus, de taille moyenne, avec des cheveux gris taillés en brosse, un nez très-court, un front élevé, des traits arrêtés et un œil étincelant. Son port était fier, mais il boîtait un peu des suites

d'une blessure reçue au siége de Varna en 1829.

Un soir qu'il parcourait le camp, il s'arrêta, les jambes écartées, pour prendre une prise de tabac. Tout à coup, on entendit un coup de canon et le prince tomba tout de son long par terre; on le releva et l'on vit qu'un boulet lui avait passé entre les jambes et grièvement blessé la cuisse.

Ce prince était à la fois rude et léger, avare et luxueux. Quoiqu'il se montrât toujours vêtu simplement, il s'entourait de nombreux aides-de-camp tout ruisselants de perles d'or. Il était d'une politesse de grand seigneur et d'une brutalité de cosaque ; cependant il ne fallait pas gratter trop fort l'épiderme pour trouver l'ours.

Je ne sais si c'était en raison du dicton populaire : *qui se ressemble s'assemble*, mais le compagnon, l'ami, le favori du prince était un bel ours de Sibérie, répondant au nom de Sélim... c'était, par exemple, l'animal le mieux élevé, le plus doux, le plus aimable de tous les enfants du Nord de son espèce, passés, présents et futurs.

Sélim, grand, beau, noble, bien découplé, à la peau d'un noir d'ébène, aux dents d'ivoire, au regard scrutateur, était traité en tout comme son

maître qui l'admettait même souvent à sa table. Gravement assis devant le prince, il dégustait les meilleurs mets, buvait du vin de Xérès, en un mot tenait sa place à merveille.

Du reste Sélim, avait ses valets, son cocher, sa voiture, toute une maison montée ; il sortait rarement seul, il avait toujours en second dans la voiture — car cet ours était trop grand seigneur pour jamais sortir à pied — soit son maître soit une sorte d'*homme de compagnie* vêtu comme un prince.

Si Sélim aimait le vin, il détestait le thé et grognait chaque fois qu'il le voyait servir ; mais ce qu'il adorait à l'égal du lazzaroni, c'était la sieste. Ainsi qu'un pacha bien repu, on le voyait s'étendre presque tout le jour sur un divan pour y dormir à son aise ; pendant son sommeil tout se taisait autour de lui par respect pour son repos. Puis, quand on l'entendait grogner, un laquais se présentait à lui chargé d'une immense corbeille remplie de bonbons, de gâteaux, de brioches que sa hautesse oursonne daignait avaler avec la plus fashionable indolence.

Vous comprenez qu'il n'en fallait pas tant que cette histoire d'ours qui circula dans Paris pour

rendre le prince le lion du jour; tout le monde voulait le voir; on faisait foule à la porte de son hôtel, il jouissait enfin du plus grand succès quand ce même ours lui fit quitter subitement Paris : ce dont il conserva une rancune extrême, non à la bête, mais à la France.

Une nuit de carnaval, le prince eut la singulière fantaisie de conduire Sélim au bal de l'Opéra. Les gardes qui le virent entrer dans la salle accompagné d'une façon aussi étrange, crurent à une mascarade bien faite par son compagnon et laissèrent passer; il en fut de même pour tous les assistants qui s'imaginèrent une mystification préparée par le prince, et dont ils se promirent de ne point être dupes.

Le couple fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements, et tout le monde bigarré de s'écrier en chœur :

— Vive le prince Menschikoff et son ours Sélim!

Un peu plus, on les portait tous les deux en triomphe.

Les femmes surtout, à l'intention de le faire démasquer, se pressaient autour de Sélim qu'elles croyaient un faux ours. Elles lui parlaient, le

plaisantaient, lui tiraient le poil et quand il grognait, toutes s'écriaient : qu'il imitait l'ours à merveille ; que c'était en vérité la nature prise sur le fait.

— Monsieur l'ours, de quel pays êtes-vous ?... demande une petite camargo en lui marchant légèrement sur la patte.

Et Sélim grogne d'une façon qui fait reculer les moins intrépides.

— Ours ou homme, ce n'est qu'une bête, fit la camargo en suivant le mouvement général de retraite.

Mais d'autres ne se tinrent pas pour battues, au contraire; elles redoublèrent leurs attaques, si bien que Sélim se fâcha tout à fait et montra une rangée de dents formidables.

A cette vue, le doute disparut et toutes les imprudentes se sauvèrent en poussant des cris de terreur. Ces cris, ces attaques qui l'avaient importuné, toutes ces lumières et tout ce monde qui l'avaient ébloui et étourdi, ayant fait perdre la tête à l'ours il bondit comme un furieux au milieu de la foule effrayée, sans vouloir écouter la voix de son maître qui cherchait à le calmer.

Alors la frayeur le tumulte et les cris de tous furent à leur comble; et je ne sais ce qui serait advenu, lorsque la garde arriva heureusement et cerna l'ours; elle voulait le tuer quand le prince, dans un état de fureur impossible à décrire, se précipita sur son favori, l'entoura de ses bras, l'entraîna vers la porte, le fit prendre par ses domestiques, porter dans sa voiture et fouctte cocher... Le lendemain, tous les deux avaïent quitté la France; seulement on racontait en tremblant qu'un des domestiques du prince avait été mangé par la méchante bête avant que le calme ne fut rétabli entre les deux amis.

Puisque nous venons de parler opéra, nous pouvons bien dire quelques mots sur la comédie que la marquise faisait jouer chez elle une ou deux fois dans l'hiver; les acteurs les plus en renom étaient recherchés par elle et je me souviens d'y avoir entendu Martin dans ses dernières années et Perlet dans le beau temps de son succès.

Perlet est un acteur tout à fait inconnu de la génération d'aujourd'hui, mais qui fit courir tout Paris il y a vingt-cinq à trente ans. Malheureusement il resta fort peu de temps au théâtre quoique

son apparition sur la scène fut extrêmement brillante ; mais ce ne fut qu'un éclair.

Ce Perlet, comédien plein de finesse, de goût et de sang-froid, excellent homme, rempli de cœur et d'âme, était doué d'une susceptibilité si délicate et d'un caractère si enclin à s'effaroucher, que tout à coup et au beau milieu de ses succès, il devint un misanthrope en comparaison duquel Alceste n'eût été qu'un Roger Bontemps.

Toujours sombre et taciturne, rêvant aux misères de l'humanité et aux déceptions de la vie, Perlet quitta le théâtre pour vivre dans la solitude. Pourtant un beau jour, il lui prit la fantaisie de se marier.

— Qui associerai-je à mon malheureux sort?... se dit-il tristement.

D'abord il ne trouve aucune réponse à se faire ; puis enfin l'idée lui vient que la seule femme qui puisse lui convenir est la fille de Tiercelin le fameux comique des Variétés, qui était aussi triste, aussi morose, aussi humoriste que lui.

Des amis communs arrangèrent une entrevue entre le jeune acteur et le vieux comédien. Tiercelin invita Perlet à dîner.

Il n'y avait que deux couverts : les deux convives se mirent à table ; on servit. Tiercelin n'avait pas encore parlé, Perlet pas davantage. Le repas se continua dans le même silence. Au dessert, ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé un seul mot. Après le café Tiercelin se leva, déposa sa serviette et tendit la main à son convive en lui disant :

— Vous êtes le gendre qu'il me faut... affaire conclue.

Et le mariage se fit.

Il venait encore à l'hôtel d'Osmond un autre grand comédien, mais d'un genre tout différent, par exemple ; c'était le comte Conrad de G... On le disait original ; en effet, il vivait de la façon du monde la plus étrange. En toute saison, sur trois jours il en passait deux à la campagne et un seul à Paris. Mais où était cette campagne ?... On l'ignorait, puisque personne n'avait jamais été convié à y venir. Etait-ce un château ?... une villa ?... une chaumière ?... cachait-elle un mystère gai, triste ou criminel ?... Autant de questions restées sans réponses puisque le mot de l'énigme était inconnu.

Les uns disaient que le comte avait épousé une

vieille anglaise fort riche et plus laide encore, et que n'osant la produire dans le monde, il lui avait fait ordonner par la Faculté complaisante de rester à la campagne à perpétuité afin de remettre sa chère santé détruite ; mais qu'il était obligé de lui consacrer au moins les trois quarts de son temps. D'autres répliquaient que le comte avait toujours été riche ; qu'il n'avait donc eu besoin d'épouser aucune femme jeune ou vieille pour redorer son blason ; qu'il fallait par conséquent trouver une autre cause à sa conduite étrange.

Quand on faisait quelques questions au Sphinx, à l'intention de deviner le mot de l'énigme, il rompait si bien les chiens, qu'on n'en était pas plus avancé, au contraire ; ce mystère dura autant que la vie du comte, puisque ce fut sa mort qui dénoua l'intrigue.

Or, en attendant il habitait à Paris, comme pied à terre, disait-il, un charmant appartement, situé rue de Lille, celui-là même où était morte mademoiselle Clairon, en 1803, et par un hasard heureux il avait acquis une partie des meubles de la célèbre actrice, ce qui donnait à son logis un petit air *autrefois* du meilleur goût.

Quant à lui, il paraissait tout moderne, grand, mince, il avait un bel œil noir à fleur de tête et une ample chevelure d'un blond presque cendré. Ses dents étaient blanches et bien rangées, sa main étroite, son pied mince et cambré; il y avait de la nonchalance et de la grâce dans ses mouvements; ses manières étaient d'une distinction parfaite. Ses vêtements étaient fort élégants dans leur simplicité; sa propreté semblait poussée au fanatisme.

Il se donnait quarante ans, et avait failli se battre en duel avec un de ses amis qui avait prétendu qu'il oubliait les mois de nourrice.

C'était aussi un charmant conteur et comme son père avait été page de Louis XVI, disait-il, il ne tarissait pas sur Marie-Antoinette et sur les personnages les plus intimes de la cour d'alors. On aurait dit qu'il les avait connus; ce qui, joint à une légère odeur d'extrait d'ambre, lui donnait une vague ressemblance avec le comte de Cagliostro. Il semblait un revenant déguisé; d'autant que, n'importe dans quel salon il se trouvait, la conversation fut-elle des plus intéressante, aussitôt que sonnait minuit, il se sauvait... pour la campagne... et minuit était encore l'heure des

revenants alors que l'on n'avait pas pris l'habitude de faire du jour la nuit, comme on fait aujourd'hui.

Mais, noble ou vilain, il faut compter avec la mort; un beau jour le pauvre comte fut empoigné par elle : alors on connut la vérité; et cette vérité cruelle était l'âge du défunt, il avait quatre-vingt-un ans. Cet âge était tout le mystère dont il enveloppait sa vie et voilà comment :

Au-dessous de l'appartement de mademoiselle Clairon, était un petit entresol fort humble et tout à fait mystérieux, habité jadis par M. Etienne alors qu'il n'était pas encore académicien et qu'il aidait la fille de Melpomène (vieux style) à composer ses mémoires.

Cet entresol était le château, la villa, la chaumière du comte... là, entouré de soins par deux hommes de confiance auxquels il payait à prix d'or cette réclusion forcée, il entrait comme dans une sorte d'hôpital destiné à soigner son grand âge. A peine venait-il de quitter le salon où il avait papillonné pendant plusieurs heures que deux autres valets, ses complices aussi, le mettaient dans une voiture mollement suspendue et le rap-

portaient dans son entresol comme une chose fragile.

Une fois là, un des deux hommes de son hôpital, qui avait été reçu médecin, n'avait pas pu se faire de clientèle et avait été attaché par le comte, non à sa maison mais à sa vie, s'emparait aussitôt de lui, le déshabillait, le frictionnait par tout le corps avec une huile fortifiante, puis l'emmaillotait littéralement dans de la ouate recouverte de flanelle ; ensuite on lui servait une sorte de repas médicalement conçu, pour lui rendre des forces et produire cette souplesse momentanée à l'aide de laquelle il jouait cette comédie de la jeunesse qui était son bonheur, son orgueil et sa vie.

Pendant ces deux jours on le soignait, on le couvait, on le soufflait, puis le troisième on le *faisait*; on teignait ses cheveux blondins, on lui mettait ses dents de perle, on arrangeait ses sourcils, ses yeux, ses mains, son front dont on dissimulait les rides à l'aide d'une gomme rosée; puis une fois l'objet d'art bien préparé, le *jeune* comte se montrait sur les boulevards, causait, riait, coquettait; de là, il allait au bois, quelquefois s'y montrait à cheval, allait le soir dans quelques salons; et le tour était fait.

Ce fut une de ces malheureuses promenades à cheval qui le tua.

On organisa une partie pour suivre les courses un certain dimanche de mai, — c'était un des jours de jeunesse du comte — et comme le temps paraissait beau et assuré le malheureux consentit à en être. A peine venait-on de partir, que le vent changea tout à coup; il devint aigre, froid et précéda, de quelques moments seulement, une de ces petites pluies fines qui vous trempent jusqu'à la moelle.

On allait à la Marche : arrivé près de la Muette, le comte sentit qu'il ne pourrait pas se tenir longtemps en selle et il songea à solliciter l'hospitalité chez M. Erard, qui venait d'acheter cette propriété princière dont une des grilles s'ouvre sur le bois; mais son médecin, qui, par inquiétude, avait voulu le suivre déguisé en valet de pied, trouva plus prudent de le ramener rue de Lille.

Le comte quitta donc ses compagnons de plaisir sous un prétexte que j'ignore et monta dans la première voiture qu'il put trouver. Mais il était trop tard ; cette pluie, ce froid, les durs cahots du véhicule, tout cela était trop fort pour lui; aussi arriva-

t-il dans son appartement officiel dans un état à faire pitié; si bien que son Esculape, n'ayant pas voulu prendre la responsabilité du fait, avait appelé de suite à l'aide une consultation composée des premiers médecins de Paris, qui tous furent unanimes. Le ci-devant jeune homme n'avait plus que quelques jours à lui.

En entendant cet arrêt qu'il voulut connaître, il se fit une transformation complète chez le moribond. Il devint franchement vieillard, fit appeler tous ses amis, plaisanta gaiement sur la façon dont il les avait dupés, leur donna à chacun un souvenir, puis les congédia pour penser à Dieu, qu'il avait trop longtemps oublié, dit-il, par mauvaise habitude de jeunesse. Il se confessa donc, se mit en règle avec le ciel et mourut en souriant

On apprit alors que cet ancien page de Louis XVI qui connaissait si bien les histoires de l'ancienne cour, n'était autre que lui-même.

Un des amis du comte, qui faisait par exemple un contraste parfait avec lui, était le marquis de Custine; non qu'il ne fut comme lui un parfait gentilhomme, appartenant à la vieille noblesse, allié aux premières familles françaises,

mais par la simplicité de ses manières et surtout par la bonhomie avec laquelle il se laissait vieillir.

— Quand on veut tricher avec le temps, on ne trompe que soi, disait-il, et il se rattrape souvent en vous faisant payer double.

C'était un de ces hommes du monde, fins, moqueurs, ingénieux, dont le prince de Ligne fut le représentant et le chef de file.

Il voyagea beaucoup et malheureusement ne lança que le blâme contre les pays où il fut pourtant parfaitement accueilli, ce dont on lui fit, à juste titre, de très-vifs reproches.

Ainsi il disait de l'Angleterre :

« Il n'y a là ni nature, ni art; tout y est industrie. Ce pays n'est qu'une boutique servie par des commis de mauvaise humeur.

« Ici, c'est une machine qui brode, là une machine qui fait de la toile, et ces personnages muets qu'on voit courir à un but qui leur est inconnu font peur comme le surnaturel; il semble que ce sont des âmes emprisonnées dans des aiguilles, du fil et de la toile et qui accomplissent leur temps d'épreuve dans le palais de quelque méchante fée... Je suis toujours tenté de tourner autour d'un anglais

pour découvrir les contrepoids qui font mouvoir sa machine. Il faut étudier l'Italie, ce peuple mort, pour savoir ce qu'a été le genre humain, il faut voir l'Angleterre, ce peuple machine, pour savoir ce qu'il deviendra. »

M. de Custine porta ce même esprit injustement satirique dans les volumes qu'il publia contre la Russie, quand il revint de se promener à travers ce vaste empire. Il y avait été on ne peut mieux accueilli par le czar Nicolas, dont il se moqua tout particulièrement, ce qui était une mauvaise action, car l'hospitalité se paie habituellement d'une autre façon par les gens de cœur.

La Russie fit une réplique et réfuta l'ouvrage de M. de Custine. on prit parti pour, on prit parti contre, et les salons se divisèrent en deux camps bien tranchés. Celui de la marquise d'Osmond avait tenté de rester neutre ; mais l'ambassadeur de Russie s'y étant rencontré un soir avec le marquis de Custine et ayant laissé échapper quelques mots sur la légèreté et l'ingratitude françaises il mit tout le monde contre lui et cessa de s'y montrer; ce qui fit triompher notre compatriote, bien à tort, selon moi.

Aujourd'hui qu'on ne se passionne que pour les chevaux et pour le cigare on ne comprend pas l'agitation qu'un pareil évènement pouvait causer dans les salons d'alors. Le procès de madame Lafarge, par exemple, y a fait un effet impossible à imaginer. Les querelles qui en sont résultées ont désuni des ménages, brouillé des amis, séparé des amants. On ne parlait que de cela pour ou contre avec une frénésie et une passion étranges.

Les hommes prenaient généralement parti pour madame Lafarge; les femmes étaient contre elle. Savez-vous pourquoi cela ?

C'est qu'on la disait jolie, qu'on avait publié des lettres pétillantes d'esprit et de malice que les hommes sont toujours fort indulgents pour l'esprit et la beauté; tandis que l'accusation de vol qui était venue compléter celle d'empoisonneuse avait révolté toutes les dames.

— Une femme du monde voleuse !... s'écriaient-elles avec dégoût ; mais c'est une horreur ! une infamie ! passe encore pour empoisonneuse : un moment de passion mauvaise peut l'expliquer, d'ailleurs une marquise en a donné l'exemple ; mais voler, fi donc !...

Et ceci qui se disait en riant était vraiment le fond de la pensée.

Si un crime pouvait jamais être excusable, c'était bien certainement celui de madame Lafarge. Elle avait été trompée par son mari de la façon du monde la plus affreuse: ainsi, il s'était dit riche et il ne possédait rien; il avait parlé de son *château* du Glandier et ce château n'était qu'un antre, une caverne affreuse qui ne laissait rien à envier à celle dans laquelle Gil Blas fut renfermé avec les brigands, pas même la vieille et laide Léonarde que madame Lafarge mère remplaçait avec avantage. Il n'a donc pas été étonnant que la victime de ces gens là perdit la tête et devint enragée; aussi peut-être, je le répète, son crime eut-il montré des circonstances atténuantes si le vol n'était pas venu gâter tout.

Madame Lafarge semblait voleuse de naissance; cependant elle était d'une excellente famille, dont l'honorabilité n'a jamais été douteuse et qui a toujours joui de la meilleure réputation très-justement méritée. Malheureusement il vient au monde des monstres, au moral comme au physique, et Marie Capelle en était un.

Petite fille, elle volait les joujoux de ses frères et sœurs ; plus grande, quand elle fut mise à la maison royale de St-Denis, elle volait ses compagnes dont elle était détestée, car elle joignait à l'agilité des doigts le plus épouvantable caractère. Elle était fausse, méchante et flatteuse, défauts qui font notre malheur dans la vie commune. C'est ce qui arriva à Marie Capelle ; aussi se déplut-elle si fort à la maison royale qu'elle y tomba malade : sa famille fut contrainte à la reprendre. Alors elle vécut chez madame Paul Garat, sa tante, qui habitait l'hôtel de la Banque de France ; elle s'y montra ce qu'elle avait été partout, insupportable et voleuse.

Sa tante qui était aussi bonne que belle ne voulut pas attacher foi aux rapports qui lui furent faits sur elle, seulement elle chercha à la marier pour l'éloigner, croyait-elle, de ses ennemis. Malgré tous ses efforts elle ne pouvait pas y réussir, car Marie était véritablement laide, quand des amis eurent l'idée de s'adresser à M. de Foy, marieur patenté, successeur du célèbre Villiaume, inventeur de l'exploitation matrimoniale, lequel procura M. Lafarge.

Voilà donc la famille Garat bien débarrassée, quand un beau jour l'accusation d'empoisonneuse qui frappait leur nièce tomba sur elle comme un coup de foudre.

— Madame Lafarge, disait-on, avait envoyé de Paris des gâteaux farcis d'arsenic à l'époux qu'elle prétendait adorer; ces gâteaux étaient accompagnés de lettres si tendres que c'était à ne plus croire à l'amour, si le fait était vrai. Aussi de toutes parts on commença par le déclarer faux.

Mais bientôt il se joignit d'autres détails à ceux-là. Madame Lafarge ayant appris que son mari était malade, avait tout quitté pour retourner près de lui afin, disait-on, d'augmenter la dose du poison qui n'avait pas été assez forte et qu'elle administrait, toujours sous le couvert de l'amour, dans les cataplasmes, les lavements et les tisanes qu'elle préparait elle-même au moribond avec un soin extrême.

Ces nouveaux détails révoltèrent toutes les consciences honnêtes et parurent si exagérés que tout le monde fut d'accord pour ne voir dans madame Lafarge qu'une femme innocente, misérable et persécutée. Malheureusement pour elle l'histoire du vol

des diamants de madame de Léotaud, son amie, vit le jour. Alors toutes les femmes virèrent de bord et madame Lafarge fut perdue.

C'est de ce moment que commença la guerre des salons, guerre passionnée s'il en fut, et le salon de madame d'Osmond fut, comme les autres, le théâtre de plus d'une escarmouche. Madame de Girardin et madame Sophie Gay, sa mère, s'étaient rangées dans le camp des hommes pour défendre la coupable ; non qu'elles fussent convaincues de son innocence ni qu'elles voulussent se singulariser en désertant les rangs des femmes, mais tout simplement par suite d'une vieille rancune. Madame Sophie Gay, dont les succès dataient du premier empire, avait habité, comme femme du receveur général, la même ville qu'habitait madame de Nicolaï comme femme du préfet. Ces deux dames rivales de positions, devinrent bientôt ennemies déclarées : madame de Nicolaï était belle, riche et vertueuse; madame Gay était jolie, dépensière et un peu légère; on comprend alors quel abîme se creusa entre elles et comment elles évitèrent de se voir; ce dont madame Gay conserva une rancune profonde.

Or, comme cette même madame de Nicolaï était la mère de la jeune vicomtesse de Léotaud dont madame Lafarge avait volé les diamants et qu'elle calomnia pour se disculper, madame Gay trouvait ainsi l'occasion d'une vengeance après laquelle elle soupirait depuis longtemps. Non-seulement Madame Gay prit hautement parti pour madame Lafarge contre madame de Léotaud, mais encore elle entraîna sa fille dans le même camp, et ce qui était plus grave, le journal la *Presse*, dirigé par son gendre.

— Je suis si sûre de l'innocence de l'intéressante veuve du Glandier que si j'étais homme je l'épouserais... disait-elle un soir hautement.

— Vous l'épouseriez... vous l'épouseriez, madame, interrompit la vieille baronne de Voljelsang, qui n'avait pas l'habitude de mâcher ses paroles ; c'est-à-dire que vous partageriez sa couche, mais vous n'auriez pas, bien certainement, le courage de partager son dîner.

Et les assistants de rire.

Du reste, de temps en temps, il se réunissait chez la marquise un cercle d'antiques douairières chez qui l'amabilité succédait à la jeunesse, femmes spi-

rituelles, distinguées, influentes sur les jugements du monde et dont la génération actuelle n'a aucune idée. Leurs derniers jours mêmes ont été incompris et elles ont bien fait de disparaître puisqu'elles n'auraient plus recueilli que le ridicule là où elles avaient possédé la puissance.

Ainsi, un soir qu'elles se trouvaient toutes chez la marquise, celle-ci, qui voltigeait dans son salon pour en faire les honneurs, aborda un de ses spirituels habitués et lui demanda tout bas en lui désignant la corbeille de ces dernières fleurs d'automne.

— Comment trouvez-vous mes vénérables amies, mon cher comte ?

— Parfaites !... lui répondit le familier en souriant, elles ne laissent rien à désirer...

Etait-ce donc de cette façon là que l'on devait parler de ces dames ?...

Un autre soir il arriva à l'hôtel d'Osmond un évènement plus grave. Le banc et l'arrière-banc y avaient été conviés; la marquise donnait un grand concert. On venait d'entendre Falcon et Nourrit ; les rafraîchissements circulaient pour calmer un peu l'enthousiasme des dillettanti, quand, tout à

coup, un cri déchirant se fit entendre; il partait d'un groupe de dames et avait été poussé par une vieille et laide anglaise au moment où le plateau lui avait été présenté. On s'interroge, on s'inquiète et ce qui complète la chose c'est que le mari de la dame, lord Parkerss, s'étant approché de celle-ci pour l'interroger, au premier mot qu'elle prononça, montra la plus vive colère et s'élança hors du salon comme un ouragan, suivi de la grande et sèche milady toute effarée.

Cet incident, on le comprend, interrompit un moment le concert et je profiterai de cette interruption pour vous raconter ce qui l'avait causé ; mais pour cela il me faut remonter de quelques années en arrière.

Lord Parkerss était l'heureux possesseur d'une immense fortune et le malheureux frère d'un cadet, le plus grand vaurien qu'il y eût au monde. Tous les charmes et tous les vices avaient été départis par dame nature à Harry, — c'était le nom du cadet, — et vous comprenez si les uns contribuaient à augmenter les autres?...

L'honnête Parkerss essaya d'abord de corriger Harry ; mais hélas! ce fut peine perdue ; tout l'ar-

gent qu'il donnait tombait dans le gouffre, toutes ses exhortations entraient dans l'oreille d'un sourd, si bien qu'il se lassa et abandonna le coupable à ses penchants honteux.

Pendant quelque temps alors il l'oublia, car il en avait été débarrassé par ses créanciers qui l'avaient fait enfermer à *Queen-Bench,* — le Clichy de Londres. — Mais bientôt las de le garder sans rien en tirer que de nouvelles dépenses, ils le lachèrent sur le pavé de la ville.

Alors le supplice du malheureux lord Parkerss commença. Son frère, voulant obtenir de lui de l'argent par son importunité, lui fit les avanies publiques les plus désagréables.

S'il arrivait au théâtre et qu'un homme en bourgeron lui ouvrît la portière de sa voiture richement armoiriée, c'était son frère. Si un commissionnaire lui apportait une lettre, un paquet; n'importe quoi, c'était encore son frère: enfin son frère se montrait partout à lui sous la livrée la plus honteuse.

Exaspéré, il quitta Londres pour venir en France et le premier portefaix qui se présenta sur le port pour prendre ses effets était encore son frère. Que vous dirai-je? ce supplice le poursuivit partout. A

Naples, le lazzarone paresseux et déguenillé qui lui tendait la main pour lui demander l'aumône; à Rome le fachino qui le servait à l'hôtel: son frère... toujours son frère...

Lassé de ces tracasseries qui le suivaient en tous lieux et qu'il supportait avec ce flegme britannique qui balance celui de l'Indien, lord Parkerss revint à Londres, et... pour se distraire sans doute, ou du moins pour retremper son courage contre ces odieuses persécutions, il prit l'habitude de caresser la divine bouteille ..

Hélas ! il fut si cruellement puni de cette faute qu'il ne faut pas lui en faire un crime...

Un soir qu'il avait laissé sa raison et sa mémoire au fond de quelques flacons de Xérès, il se rendit à un grand raout que donnait lord Keargale. Comme il sentait ses idées un peu diffuses, au lieu de se mêler à la foule, il alla se plonger dans un immense fauteuil auprès duquel se tenait une grande miss qui paraissait fort isolée : d'un coup d'œil on en devinait aussitôt la raison; elle n'était ni jeune ni belle et de plus elle avait un air rechigné des plus désagréables.

On dit que le vin embellit et colore les objets:

lord Parkerss en donna la preuve, car il débita une foule de compliments à sa voisine, bien étonnée, sans doute, d'une pareille bonne fortune ; puis il rentra se coucher et dormit de ce sommeil heureux qu'on est convenu d'appeler le sommeil de l'innocence. Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, il se réveilla sans retrouver aucun souvenir de la veille. Il sonna. Son valet de chambre se présenta et lui dit :

— Milord, un grand Monsieur est venu plusieurs fois à l'hôtel pour parler à Votre Honneur; en ce moment il attend dans le salon. Dois-je le faire entrer ? Il assure avoir à dire des choses d'une haute importance...

— Eh bien ! oui, fais-le entrer, Dick, répondit lord Parkerss en se frottant un peu les yeux et s'asseyant sur son séant.

L'étranger entra ; sa mine était peu courtoise, ses manières peu polies; il salua à peine, s'avança vers le lit, se planta tout droit, croisa ses bras d'un air de défi et jetant un regard acerbe sur le lord stupéfait, il lui dit d'une voix brève.

— Je suis Tom Dikson, milord...

— Eh bien ! Monsieur, j'en suis fort aise... ré-

pliqua lord Parkerss ; mais votre nom ne me dit rien du tout...

— Mon nom ne vous dit rien !... s'écria Tom Dikson ; alors consultez votre conscience, je vous en prie; au besoin je vous l'ordonne.

— Hé ! Monsieur, ma conscience ne m'en dit pas plus que votre nom, reprit le lord de très-maussade humeur ; vous faites erreur sans doute.

— N'êtes-vous donc pas lord Parkerss?... demanda Tom Dikson.

— Je le suis, fit le lord.

— Etes-vous allé hier soir au raout du lord Keargale? continua l'interrogateur sur le même ton rogue.

— Parbleu, je n'en sais en vérité rien, Monsieur, dit le lord en souriant; mais si vous tenez à l'apprendre, je vais le demander et je vous répondrai alors d'une façon affirmative.

Tout en parlant ainsi il avait sonné ; Dick entra aussitôt.

— Suis-je allé hier au soir chez lord Keargale? demanda-t-il à son valet de chambre.

— Oui milord, répondit celui-ci en s'inclinant profondément.

— Vous entendez, Monsieur, voilà ma réponse, fit lord Parkerss en se retournant vers son visiteur.

— Et voici la mienne !... s'écria celui-ci en sortant brusquement de dessous son manteau une épée qui y était restée cachée jusque-là.

— Ah çà ! Monsieur, nous jouons, je crois, une laide comédie... dit lord Parkerss en conservant le superbe sang-froid dont il était doué; expliquez-moi quel rôle vous voulez m'y donner et nous verrons si nous pouvons nous entendre. Que me demandez-vous ?

— Je vous demande réparation, milord...

— Réparation de quoi ?... je vous prie.

— Du tort que vous avez fait à ma sœur en la compromettant aux yeux de tous, hier au soir, dans les salons de lord Keargale. Il faut donc ou l'épouser ou mourir. Nous sommes trois frères et tous trois décidés à vous y contraindre. Vous me tuerez peut-être, mais mon second frère me succèdera ; vous aurez moins de chance avec lui ; pourtant il est possible que vous en sortiez intact, mais certainement alors le troisième nous vengera tous...

Lord Parkerss écouta toute cette longue menace en souriant; puis, quand elle fut terminée.

— Monsieur, dit-il, vous m'avez donné d'excellentes raisons pour me faire trouver votre sœur charmante, en admettant qu'elle ne le soit pas par elle-même, ce dont, je vous avoue, je n'ai pas le plus léger souvenir ; pourtant je suis fort décidé à lui faire partager ma fortune et mon nom. Seulement, si vous avez tant à cœur de tuer quelqu'un, j'ai un frère qui m'embarrasse au moins autant que votre sœur vous gêne. Ne pourrions-nous pas nous entendre à ce sujet? vous me rendriez un vrai service.

On s'entendit à cet effet; et voici ce qui fut convenu.

Les frères de la laide fiancée devaient, non pas tuer celui du lord, mais l'empêcher de poursuivre celui-ci. C'était la dot de leur sœur.

— Eh bien! j'épouse les yeux fermés, dit lord Parkerss ; mais si jamais je revois Harry à ma poursuite je vous rends Lucy ; donnant, donnant.

Le mariage eut lieu. Pendant plus d'un an lord Parkerss ne revit plus son frère et s'en croyait débarrassé, quant à la soirée de la marquise un des laquais qui présentaient des rafraîchissements aux dames était Harry le vaurien en personne...

Vous comprenez la suite de cette rencontre?...

Au milieu des étrangers, des grands seigneurs et *tutti quanti,* plusieurs artistes étaient aussi les bienvenus à l'hôtel d'Osmond, notamment Horace Vernet, qui était autant homme du monde qu'homme de talent.

Il avait l'esprit de son père et de son aïeul; aussi était-il toujours et partout le bienvenu. Il avait tant voyagé, tant vu de gens et de choses qu'on ne se lassait jamais de l'entendre. Il connaissait les soldats physiquement et moralement comme s'il eut vécu avec eux; il les aimait et au besoin leur rendait une foule de services; mais, par exemple, il ne se faisait pas illusion sur leurs défauts.

— Ils sont braves comme des héros... mais ils sont égoïstes comme des chiens, disait-il en souriant : comme preuve, écoutez l'anecdote suivante :

« J'avais suivi l'armée dans la campagne de Crimée; la scène se passait dans la plaine de la Dobrutscha où grand nombre des nôtres tombèrent sous les coups du choléra.

« Un jeune soldat, en proie à cette horrible maladie, se tordait dans les plus affreuses convulsions de l'agonie, tandis que, debout près de lui, un ca-

marade, plus heureux, fumait tranquillement sa pipe.

« — Que faites-vous là? m'écriai-je en m'élançant vers le moribond ; venez donc m'aide à secourir ce malheureux?

« — N'y a pas besoin, mon bourgeois, ça va être fini; il vaut mieux le laisser tranquille, et j'attends pour prendre ses souliers qui sont bons, tandis que les miens sont tout en guenilles.

« Et après avoir achevé ces mots, le soldat se remit à fumer sa pipe avec une impassibilité superbe. »

— Et ce n'est qu'avec ça qu'on fait des armées comme les nôtres, disait Horace Vernet, car les cœurs sensibles ne font jamais que des soldats de pacotille. Du reste, ajoutait-il aussitôt, s'ils sont durs pour leurs camarades, ils le sont tout autant pour eux-mêmes.

Et il citait, à l'appui de ce dire, une foule de traits dont en voici un, pris entre mille.

Durant le siége de Sébastopol, deux postes, l'un français l'autre russe, avaient été placés comme sentinelles avancées avec l'ordre de s'observer réciproquement sans rien faire. On se regardait donc l'arme au bras. La poudre, pour le quart-d'heure,

était réservée à meilleur usage... Mais, par exemple, malheur à l'imprudent qui aurait fait un pas en avant des lignes ; son terrible vis-à-vis, l'en eût fait sur-le-champ cruellement repentir !

A ce moment passe dans l'air une troupe d'oies sauvages. Alors, un des nôtres, alléché par le désir de voir figurer ce succulent gibier dans la maigre marmite de l'ordinaire, lève son fusil, lâche son coup et tue un de ces oiseaux qui, malheureusement, tombe à une trop grande distance de la ligne française pour pouvoir être harponné, même par le plus adroit.

— Eh bien ! j'vas aller chercher la bête ! fit tout-à-coup un des braves en secouant la tête comme pour narguer le danger.

En achevant ces mots, prompt comme la pensée, il s'élance... mais, patatras !... toute une décharge part aussitôt de la ligne ennemie avec un affreux ensemble.

— Tu es blessé !... s'écrièrent ses camarades en le voyant revenir tout sanglant.

— C'est égal ! j'ai l'oiseau, fit-il en montrant triomphalement l'oie qu'il tenait dans ses doigts crispés; et il tomba évanoui sur le sol.

Le malheureux avait trois balles dans les côtes. Les soins qu'il a reçus lui ont conservé la vie.

Horace Vernet disait aussi :

— On cite toujours, et avec grande fanfare, les mots plus ou moins heureux des hommes célèbres d'autrefois, et tout ce qui se dit ou se fait de nos jours passe complètement inaperçu ; pourtant nous n'avons, il me semble, ni moins d'esprit, ni moins de courage, ni moins d'à-propos que les anciens. Tout le monde sait ce qui a été dit ou fait par tel général, grec ou romain, après un combat célèbre, et je n'ai entendu raconter nulle part l'oraison funèbre prononcée par le maréchal Pélissier sur la tombe du général Meyrand, tué par le canon des Russes. Cependant elle me semble digne des temps antiques. Et il racontait ceci :

« Une tombe était ouverte devant Sébastopol et sous le feu de ses batteries. On venait d'y descendre le corps du général Meyrand ; le maréchal Pélissier s'avance sur le bord, et la tête découverte, la voix émue prononce ces simples paroles :

« — Meyrand, tu étais un homme de cœur, un « homme d'honneur, un bon et brave soldat ; tous

« ceux qui te connaissaient t'aimaient, et tous « ceux qui t'aimaient te pleurent !...

« — Quant à vous, messieurs, ajouta-t-il en se retournant vivement vers les officiers qui le suivaient, il vous reste à le venger des b...... qui l'ont mis là.

Puis saluant la tombe avec respect :

« — Adieu , Meyrand , dit-il ; et il s'éloigna suivi de tous. »

Voici encore une de ses historiettes ; car on ne tarit pas quand on ouvre le sac d'un conteur

« Pendant une de mes promenades en Algérie, j'étais allé pour croquer une vieille ruine dont on m'avait parlé : je trouvai installé en face d'elle un officier occupé à la même besogne que je venais faire.

« — C'est une ruine romaine... la tour de Trajan, me dit le peintre-amateur en me montrant avec satisfaction un croquis très-médiocre.

« Je saluai en souriant comme pour complimenter l'auteur, puis je m'assis à quelques pas de lui pour commencer mon aquarelle.

« Nous ne nous connaissions pas; mais quand on est seul, loin de tous, on devient bientôt intime et

une heure ne s'était pas écoulée, que je savais combien *mon ami*, lieutenant-colonel d'artillerie, avait à se plaindre de ses chefs; — toujours les officiers, quel que soit leur grade, se plaignent de leurs chefs, — comment il espérait aller à Paris sous peu, voir le ministre et se faire rendre justice.

« Pour moi, je travaillais, j'écoutais et je ne disais mot.

« Dans un repos, l'officier supérieur se leva, vint derrière moi, regarda mon barbouillage et me dit :

— Vous vous y prenez mal, mon cher !... vous réussiriez bien mieux si vous faisiez comme ça et comme ça — et avec un crayon, il me faisait une définition très-claire de ce qu'il voulait dire — vous commencez par où on doit finir ; essayez de mes conseils et vous verrez que vous vous en trouverez très-bien.

— Je n'y manquerai pas la première fois, répondis-je en souriant, mais pour celle-ci il est trop tard.

« Et je continuai mon travail, tandis que le lieutenant-colonel haussait légèrement les épaules en retournant reprendre ses pinceaux.

« Au bout de quelques instants, je me reposai à mon tour et m'en allai voir si l'aquarelle de mon voisin avançait.

« — C'est très-bien cela, colonel, lui dis-je, croyant devoir lui adresser des compliments. Votre dessin me plaît fort, et si vous le voulez, nous ferons un échange de nos deux croquis en souvenir de notre campagne?

« Le colonel parut assez médiocrement satisfait de ma proposition, mais n'osant pas rendre une grossièreté pour une politesse, il feignit d'être fort content, au contraire, et me remit son œuvre signée.

» Je lui donnai aussi la mienne et lorsqu'il lut la signature que j'y avais mise également, son visage prit toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et me parut être celui d'un homme qui aime beaucoup mieux donner des leçons que d'en recevoir. »

Quand il était en France, Horace Vernet habitait ordinairement Versailles où il avait un grand et bel atelier. Un jour, un beau soldat portant l'uniforme des cuirassiers se présente :

— Monsieur, dit-il au peintre, tout en se dandinant, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, pour

se donner une contenance, on m'a dit que vous faites les figures et je viens vous demander si vous voulez bien faire la mienne. C'est pour l'envoyer à ma mère; j'ai économisé cent sous sur mon prêt pour ça, afin que ce soit bien tapé. Voulez-vous me badigeonner la chose?...

Horace regarde le soldat en souriant et comme il lui voit une belle tête qui peut lui servir d'étude, il consent au marché.

— Mais, monsieur, c'est cent sous avec le cadre? reprend alors le cuirassier, qui voyant accepter si vite sa proposition, pense qu'il s'est trop pressé d'offrir autant.

— Va, avec le cadre !... répondit le grand artiste toujours avec son bon sourire.

Et il fit un véritable chef-d'œuvre : aussi tous les autres soldats du régiment vinrent lui faire la même proposition ; mais il les refusa en leur disant que le roi l'avait retenu avant eux pour sa famille.

Il avait une de ces franches et bonnes gaîtés, si communicatives qu'elles répandent toujours la joie autour de ceux qui la possèdent. Tout le monde l'aimait, il n'avait pas d'ennemis, il n'avait que des envieux ; et quand on l'appelait *le Scribe de la pein-*

ture, c'est qu'on était jaloux de sa réputation et de ses succès.

Il resta jeune d'esprit jusqu'à ses derniers jours, et s'amusait toujours à faire des plaisanteries de tous genres. Je me rappelle qu'il fut un temps où il s'amusait fort à inviter ses amis à venir passer la journée du dimanche dans une petite maison de campagne qu'il avait alors pour *y chasser le chevreuil.*

Or, cet infortuné animal, destiné à être chassé régulièrement tous les dimanches, était un joli petit chevreuil apprivoisé et très-heureux durant toute la semaine; mais le jour du repos était pour lui un jour de travail et d'angoisses. Les amis de son maître, déguisés en chasseurs, le faisaient lâcher dans un bois qui entourait la maison, puis tout le jour couraient après lui avec une meute et des fusils chargés à poudre. Quand venait l'heure du dîner, tout le monde rentrait au logis, les chasseurs devant, le chevreuil avec les chiens, et chacun retrouvait avec joie repos et pitance. Puis on recommençait le dimanche suivant cette partie de chasse qui rendait Horace Vernet bien plus heureux qu'un roi.

— Nous avons le même plaisir, le même bruit, la même musique, sans les horribles résultats d'une vraie chasse, où on tue la pauvre bête qui vous a procuré votre divertissement. Est-ce que cela ne vaut pas mieux? disait-il. Pour moi, je ne sais pas assassiner une bête à moins qu'elle ne soit malfaisante; mais cependant j'aime la chasse; comme il n'y a pas de loups ici, il m'a bien fallu inventer quelque chose.

Tous les arts sont frères: je me crois donc permis d'unir un moment le pinceau d'Horace Vernet à la plume de Georges Sand qui, elle aussi, avait jadis été présentée à l'hôtel d'Osmond par une certaine madame Marliani, son amie intime; mais elle y passa comme un éclair, ce qui n'empêcha pas qu'elle y fut remarquée.

Madame Sand n'était point jolie : ses admirateurs la trouvaient belle, mais je ne lui ai jamais vu de beauté que dans son style; elle était alors très-brune de peau et de cheveux, carrée de forme, l'air hautain et masculin propre à détruire tous les charmes d'une femme.

Déjà elle parlait peu, et ses rares paroles avaient des prétentions d'oracle; pourtant elle poussait, ce

qu'elle appelait le naturel, au-delà des bornes du possible ; l'affectation était ce qu'elle détestait le plus au monde. Elle prétendait avoir toujours envie de pincer une personne prétentieuse pour voir si elle crierait naturellement.

Madame de Montespan, du reste, avait la même horreur que madame Sand pour l'affecterie; aussi avait-elle ordonné à madame de Maintenon d'empêcher ses enfants de rire sous peine du fouet.

— Alors, disait-elle, ils ne riront que quand ils seront emportés malgré eux, et leur gaîté sera naturelle.

D'après les habitudes que madame Sand a prises depuis nombre d'années, il semble étrange de la voir figurer dans un salon, elle qui a su se retirer du monde bien avant l'heure et abdiquer quand son règne pouvait être encore et si long et si beau. Elle s'est retirée dans son château du Berry où elle vit comme le rat dans son fromage.

Personne n'a su vieillir mieux qu'elle. Elle porte ses cheveux blancs et ses nombreuses années avec un courage de Romaine; sa main seule s'est sauvée du naufrage, et elle la soigne, dit-on, avec une coquetterie toute particulière...

Mais puisque nous avons rencontré ce romancier illustre, la vie qu'il mène à Nohant, est si étrange et si fort en dehors des choses ordinaires de la vie, que je me crois permis de quitter un moment le salon de la marquise pour vous conduire dans le château de la baronne.

Ce château n'est point une demeure seigneuriale : il y règne au contraire une simplicité presque vulgaire, et le mobilier satisferait à peine un de nos plus modestes *concierges* d'aujourd'hui. La table, par exemple, y est abondante et délicate ; non que madame Sand soit gourmande ou même mangeuse, car elle est d'une sobriété lacédémonienne, mais elle veut satisfaire ses hôtes et elle a toujours beaucoup de monde chez elle.

Une chose très-bizarre, c'est qu'à Nohant ce sont de jeunes et jolies filles qui seules, font le service, ou du moins qui semblent le faire ; — les hommes de peine qui les aident, restent complètement invisibles, — elles portent un petit costume de fantaisie qui leur laisse à découvert les bras et la poitrine, et cela même en hiver, le château étant parfaitement chauffé.

Ces jeunes beautés servent à table, annoncent les

visiteurs, en un mot, vont et viennent tout le jour autour de leur maîtresse comme des nymphes autour d'une déesse. Puis le soir, il y a changement de décoration, elles s'habillent autrement ; elles jouent de petites comédies, que madame Sand ou ses hôtes — qui presque tous sont auteurs — ont préparées à cet effet. Quand vient l'heure du coucher, elles vont en troupe dans la chambre de Madame, qui leur donne ses ordres pour le lendemain, et sa main à baiser en guise de bénédiction.

Par nature, madame Sand est silencieuse et assez grave, pourtant elle aime beaucoup à entendre causer ; les légendes et les contes de fées, lui causent toujours un plaisir extrême. Autant elle écrit avec facilité, autant elle a de difficultés à s'exprimer, dit-on; de là vient, sans doute, sa sobriété de paroles. On raconte que dernièrement, ayant demandé et obtenu une audience de l'Empereur, après les révérences d'étiquette, elle pria sa Majesté de lui permettre de lire ce qu'elle avait à dire. L'Empereur y consentit; alors elle sortit de sa poche un petit papier couvert de diamants et de perles dont elle fit scintiller tous les feux aux

yeux de Sa Majesté, qui accorda la demande de la solliciteuse en lui demandant de lui laisser son petit papier comme merci.

Madame Sand est bienfaisante, et paie souvent autant de sa personne que de son argent les services qui lui sont demandés.

Ainsi, une vieille femme couverte de haillons se présenta un jour devant elle — tout le monde indistinctement est reçu à Nohant.

— Tenez, ma bonne dame, dit la pauvresse en écartant ses guenilles, *je n'ai pas de dégoût de vous,* voyez mon pauvre corps comme il est malade.

Et elle montra sa poitrine, couverte d'une espèce de lèpre.

Madame Sand fit aussitôt ouvrir une chambre qui était vacante, y conduisit la pauvre femme, voulut elle-même panser ses plaies et la garda chez elle jusqu'à complète guérison.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'avec tant de talent et de cœur, madame Sand manque assez de bon sens pour toujours lutter contre la religion et la morale, les uniques bases du bonheur des femmes ici-bas, et qu'elle ne sache pas comprendre com-

bien en agissant ainsi elle fait de mal à l'humanité, qu'elle dit aimer et qu'elle cherche à secourir !...

Georges Sand dort très-peu, — cinq heures de sommeil au plus lui suffisent ; — pendant que les autres dorment, elle travaille; elle se soutient à l'aide du café dont elle prend en très-grande quantité ; elle n'assiste jamais au déjeûner, à cette heure-là elle travaille encore ; mais quand ses hôtes quittent la table, ils la trouvent devant le château où elle les attend, quelque temps qu'il fasse, pour faire une promenade qui dure plus d'une heure ; puis elle rentre travailler et n'appartient complètement à ses amis qu'à partir du dîner qu'elle préside, mais où elle mange à peine.

Ce repas terminé, on fait une nouvelle promenade, puis on rentre pour écouter de la musique : c'est presque toujours madame Sand qui ouvre le concert par quelque improvisation à la façon de Litz qui fut son maître et son ami. Pendant ce temps ses hôtes dessinent, travaillent, écrivent ou lisent même, car elle ne demande pas qu'on l'écoute. Nohant est le château de la liberté.

Après la musique on fait une lecture, et madame

Sand donne volontiers ses œuvres inédites pour remplir cet usage afin, dit-elle, d'en juger l'effet : mais comme pour la musique, écoute qui veut.

A dix heures on sert le thé, puis on passe dans un petit théâtre où les jeunes fillettes de service jouent, soit une comédie, soit une représentation de marionnettes, genre de spectacle que madame Sand aime à la folie.

Le dimanche cette représentation a lieu plus tôt et elle est publique. Dès huit heures, la salle se remplit d'une foule de braves paysans dont la joie naïve et les réflexions candides ne sont pas un des moindres plaisirs de la soirée pour les habitants du château : la pièce finie, on passe dans la salle à manger où se trouve servi un souper dont madame Sand fait les honneurs avec une bonhomie parfaite.

Hélas ! je le répète, pourquoi faut-il que cette femme ait mis son imagination à la place de sa raison, et qu'elle laisse entraîner sa plume par la folle du logis, sans songer qu'elle fait tant de mal quand elle pourrait faire tant de bien !..

Mais quittons-la bien vite pour retourner à l'hôtel d'Osmond dont on se prépare à fermer les por-

tes, car nous voici en 1848, et l'on ne sait pas comment la République tournera.

Heureusement elle est anodine, et dans l'hiver 49 les salons essaient de se rouvrir. Celui de madame d'Osmond est un des premiers à avoir cette hardiesse ; bien lui en prend, car tout le monde y accourt comme jadis.

Plus heureuse en cela que la princesse de Liéven, la marquise retrouva ses habitués et ses amis ; pourtant la pauvre madame de Liéven s'était mise en devoir de rallier les débris dispersés de sa société éparpillée par les bourrasques de Février. Elle s'était brillamment installée dans son hôtel de la rue Saint-Florentin ; elle s'était montrée partout ; elle avait multiplié ses visites, espérant faire une obligation de réciprocité à ceux qu'elle recherchait ; elle avait même proclamé que ses salons seraient un terrain neutre, accessible à toutes les idées nouvelles ou vieilles, en un mot, que les hommes du passé pourraient se trouver avec les hommes de l'avenir ; mais tout cela fut en pure perte.

Les mauvais plaisants appelaient l'hôtel Liéven « hôtel des invalides de la monarchie, » et s'abstenaient de s'y montrer Les hommes sérieux qui

fréquentaient jadis ce salon à cause de son importance, quand M. Guizot était au pouvoir, se montraient fort embarrassés sur la conduite qu'ils devaient tenir; heureusement pour eux, la mort de la reine douairière d'Angleterre arriva et les sortit de peine. Toutes les cours, partant tous les diplomates du monde durent prendre le deuil; et ce deuil, qui devait durer six semaines, se prolongea indéfiniment pour le salon de madame de Liéven, qui, de colère, retourna en Russie.

Le salon d'Osmond recueillit alors un grand nombre de transfuges; seulement, comme la marquise n'avait pas de concessions à faire pour rappeler son monde, on y était hautement et franchement royaliste, avant, pendant et après; la nuance n'y faisait rien.

Ainsi tout nouveau venu était tenu d'improviser un couplet contre la république; l'air et le thème étant donnés d'avance, le poète par circonstance devait s'exécuter sans broncher.

Il est vrai que comme cette épreuve à laquelle on soumettait tout nouveau venu était connue dans le monde, il était libre à lui de préparer d'avance son improvisation, d'autant que l'air était bien vieux

et la poésie quelquefois assez médiocre : à preuve, quelques bribes que je vais vous donner.

Air : *Ma tante Turlurette*

Qu'on se dise républicain,
De la veille ou du lendemain,
Dût-on m'appeler malhonnête,
J'trouve ça bête,
J'trouve ça bête, bête, bête, bête.

Montagnard, pourquoi viens-tu
D'tes pères, vanter les vertus?
Tes pères nous coupaient la tête,
J'trouve ça bête,
J'trouve ça bête, bête, bête, bête.

Ces couplets étaient écrits dans un album très-volumineux posé sur le guéridon du premier salon, qui prenait déjà la proportion d'une encyclopédie révolutionnaire, quand la spirituelle madame de G... trouva plaisant de clore cette longue complainte par ce petit couplet :

Mais quand tout s'ra bouleversé,
On r'viendra vers le passé :
A queq'roi l'on fera fête ;
C'nest plus bête,
C'nest plus bête,
Non, ce n'sera plus bête.

Mais comme ce ne fut point le passé qui revint, et que la marquise s'était mise à la tête de cette petite Fronde qui s'organisa dans les salons, lors du coup d'Etat, elle fut très-poliment priée de se taire ou de fermer ses portes. Le dernier moyen lui parut le meilleur, et son salon fut clos tandis qu'elle partait pour Florence.

Puis, comme dans ce joli conte de *Gracieuse et Percinet*, à peine la marquise eut-elle quitté son hôtel qu'il tomba en poussière et disparut pour jamais. Peut-être même est-il sorti du souvenir de ceux qui y trouvèrent durant de longues années les traditions des salons d'autrefois et des causeries mêlées de cet esprit charmant, de cette politesse de bonne compagnie dont on s'écarte malheureusement de plus en plus aujourd'hui.

LE SALON

DE KALKBRENNER

LE SALON

DE KALKBRENNER

Frédéric Kalkbrenner, que le choléra de 1849 a enlevé d'une façon aussi prompte que cruelle, au moment où il pouvait encore compter quelques belles années de gloire devant lui, a laissé un nom trop illustre dans les arts pour ne pas aimer à faire avec lui une connaissance plus intime qu'on ne l'avait fait encore jusqu'ici ; car, pour beaucoup de gens, son nom et ses œuvres sont tout ce qu'ils connaissent de lui en ce monde.

Cet artiste fut heureusement doué par la nature et toujours la fortune le traita en enfant gâté : ce fut un malheur sans doute, puisque ce succès

constant lui donna une de ces vanités hors ligne qui souvent touchent au ridicule et toujours empoisonnent les qualités même les plus aimables et les meilleures.

Son physique plaisait, quoiqu'il ne fût pas beau; mais une distinction extrême et une tenue parfaite remplaçaient avec avantage ce qui lui avait été refusé du côté de la beauté.

Il était né à Berlin en 1788, et son père, Christian Kalkbrenner, artiste lui-même, le destina, dès son berceau, à cultiver la musique et à y chercher la gloire. Ce Christian Kalkbrenner était le chef d'orchestre qui dirigea les chœurs de l'opéra avec une grande distinction, de 1799 à 1806.

Le petit Frédéric répondit pleinement aux désirs de son père, car, dès le plus bas âge, il montra des dispositions très-grandes pour cet art charmant dont il devint plus tard un des professeurs célèbres.

Il n'avait pas encore six ans quand il joua en présence de la reine de Prusse le concerto en *ré* d'Haydn, ce qui lui valut non-seulement les applaudissements les plus flatteurs, mais encore une distinction précieuse dont Kalkbrenner conserva toujours une orgueilleuse reconnaissance; la sou-

veraine voulut le garder ce jour-là près d'elle et le faire souper avec les petits princes ses fils

Mais l'étude de la musique n'était pas la seule à laquelle se livrait notre jeune héros. A l'âge de huit ans,—à ce qu'il racontait du moins,—il parlait déjà avec une grande facilité le latin, l'allemand, l'italien et le français. Ces diverses sciences furent, à ce qu'il disait encore, d'une grande ressource pour ses parents. A cette époque Christian Kalkbrenner, qui était chef de la musique de chambre du roi de Prusse avant d'être à l'Opéra de Paris, s'étant vu tout d'un coup et sans aucun motif, destitué de son emploi, prit assez à cœur cette injustice pour vouloir quitter pour toujours le pays où elle avait été commise. Il se mit en route avec sa femme et son fils dans l'intention de parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France, en s'arrêtant dans chaque grande ville pour y donner des concerts.

A Dresde, nos émigrants se rencontrèrent avec Beethoven, qui venait lui-même d'y arranger une soirée musicale, et le petit pianiste lui ayant été présenté par des amis communs, l'illustre maître voulut l'entendre, puis se prit pour lui d'une vive amitié.

— Voyez ce bambin, disait-il, il a une exécution qui vous va à l'âme ; vous verrez, il deviendra un pianiste comme on n'en a pas encore vu, ou je ne suis qu'un sot...

Et Beethoven, qui n'était point un sot, mais au contraire un grand génie, ne fit point une prédiction fausse, car si Kalkbrenner ne fut point le plus grand pianiste du monde, il sut au moins monter au premier rang des artistes célèbres en ce genre.

Christian Kalkbrenner, heureux et fier de voir un aussi grand homme que Beethoven se prendre d'affection pour son enfant, payait les bontés du maître en amitié et en reconnaissance, aussi se lièrent-ils si intimement, qu'ils firent en commun le voyage de Prague à Vienne. Les chemins de fer, même les lourdes diligences que nos pères trouvaient si rapides, n'étaient pas encore inventées, aussi le voyage offrit-il toutes les péripéties et tous les accidents imaginables. On marchait à petites journées, tous entassés dans une étroite machine dont les instruments tenaient la plus grande place. On parlait point, contre-point, fugue, etc., conversation qui finissait bientôt par endormir les

discoureurs, puis on se réveillait, quelquefois dans un fossé, et alors chacun de rire si les blessures n'étaient que des contusions et surtout si les instruments étaient, non d'accord, mais intacts: et le premier entre les rieurs était Beethoven, qui, n'étant point encore devenu sourd, avait conservé une gaîté charmante.

On arriva enfin, à peu près en bon état à Vienne, où se trouvait en ce moment Haydn: il entendit à son tour le petit Frédéric, en parut charmé et lui promit de lui donner des leçons quand il serait un peu plus avancé en âge et en science.

Je l'ai déjà dit, Kalkbrenner fut, dès sa naissance, l'enfant gâté du sort, on eut pu croire que les bonnes fées seules l'avaient reçu à son entrée dans ce bas monde ; ainsi quand de Vienne sa famille se rendit à Naples, elle y fut accueillie par Paësiello et Cimarosa avec le même empressement qu'elle l'avait été à Prague et à Vienne par Beethoven et Haydn. Enfin elle vint à Paris où le jeune Frédéric, admis au Conservatoire, eut pour professeur Adam: l'an X de la République, à trois jours d'intervalle, il y remporta les deux grands prix, celui de piano et celui de composition, qui lui furent

adjugés à l'unanimité. Ce double triomphe était d'autant plus éclatant que le jeune lauréat venait d'atteindre seize ans à peine ; aussi Napoléon, alors premier consul, à qui tout ce qui était extraordinaire avait le don de plaire, se fit-il présenter le glorieux enfant et le combla de ces éloges qui doublaient de prix en passant par sa bouche.

Mais ces brillants succès faillirent être funestes au jeune lauréat : dans l'ivresse de son triomphe, il se crut arrivé à l'apogée de sa gloire, et, pensant pouvoir se dispenser désormais de tout travail, il se laissa entraîner par le tourbillon des fêtes et des plaisirs : monter à cheval, faire des armes, danser, devinrent ses plus sérieuses occupations, et il eut le sot amour-propre de croire qu'un succès dans ces divers genres pouvait valoir celui que le travail venait de lui rapporter. Il fut bientôt au premier rang de ces jeunes fous qui à toutes les époques se croient tout permis, parce qu'ils se permettent toutes choses ; mais une tragique aventure arrivée à l'un d'eux fit sérieusement réfléchir, sinon la folie des fils, au moins la prudence des pères. Cette aventure la voici :

M. Odiot, l'argentier de l'Empereur, avait, parmi

ses nombreux commis, un jeune homme qu'il appelait son filleul et auquel il portait l'affection d'un père. Ce jeune homme, charmant au physique, élevé avec la plus grande sollicitude, comblé des dons généreux de son parrain, était l'une des étoiles brillantes de cette pléïade remuante qui tenait le sceptre de la mode. — On les appelait alors *les merveilleux.*

M. Odiot était, comme je viens de le dire, l'argentier du nouvel Empereur, mais de plus il était l'orfèvre en vogue. Tout ce qui sortait de sa maison portait, disait la mode, un cachet inimitable; et la mode avait raison. Non-seulement de tous les coins de la France, mais encore de toutes les parties du monde, les commandes pleuvaient chez lui. Sa maison était la plus importante en ce genre à cette époque où le luxe relevait fièrement sa tête que la guillotine avait pu tacher de sang, mais non abattre.

Le chef de ce grand établissement, M. Odiot père, était non-seulement un homme considéré par son immense richesse, mais encore estimé de tous pour son honorabilité parfaite et une rigidité de principes plus qu'austère. On était au temps où l'austérité républicaine était poussée au-delà des

bornes du possible puisque l'on comprenait Brutus... et qu'on l'imitait quelquefois ainsi que vous allez le voir.

Un jeune chargé d'affaires, attaché d'une grande ambassade, vint un soir chez le riche argentier pour lui payer une somme de trois cent mille écus, prix d'un service d'orfèvrerie qui avait été commandé à M. Odiot pour son souverain ; mais M. Odiot refusa l'argent disant que son travail n'étant point encore achevé il n'avait pas droit à son salaire.

Le jeune attaché le quitte donc en emportant avec lui la somme.

Mais quelques instants après il rentre dans le cabinet où se trouvait encore M. Odiot, et les traits bouleversés, les yeux hagards, en s'écriant avec une émotion bien facile à comprendre.

— Je suis volé... à peine sortais-je de votre maison que j'ai été dépouillé... vite... vite... faites courir je vous prie, car je suis incapable...

Et en parlant ainsi le pauvre diplomate tombe à moitié pamé sur un fauteuil.

M. Odiot s'élance vers lui, le secourt tout en témoignant sa douleur et sa surprise qu'à une heure

aussi peu avancée de la soirée un voleur se soit hasardé si près de sa maison.

Peu à peu, l'attaché d'ambassade revient à lui.

— Merci et adieu, monsieur, dit-il en se levant et s'avançant vers la porte; je me sens mieux maintenant et je peux aller moi-même faire ma déclaration à la police, car heureusement je connais mon voleur.

— Vous le connaissez! s'écrie vivement l'argentier.

— Oui, monsieur, je le connais... et vous aussi!... répond tristement le volé, c'est le jeune homme qui est entré ici tout-à-l'heure, pendant que vous me refusiez de recevoir la somme dont j'étais porteur.

— Grand Dieu! Vous en êtes certain s'écria douloureusement le pauvre M. Odiot en devenant plus blanc et plus froid qu'une statue de marbre.

— Aussi sûr que je vous vois et que je vous parle, puisque le rayon d'un réverbère éclairait assez ses traits pour ne me laisser aucun doute, lui répond l'attaché avec assurance.

M. Odiot sut étouffer un sourd gémissement qui cherchait à s'échapper de son cœur déchiré, puis

prenant les mains du jeune attaché d'ambassade entre les siennes, il lui dit d'une voix émue :

— Si vous ne vous êtes pas trompé, croyez-moi; l'argent volé vous sera rendu, je vous le jure sur mon honneur; laissez-moi donc tout le soin de cette malheureuse affaire et jusqu'à demain matin ne faites aucune démarche, car alors vous aurez ou la preuve de votre erreur ou la somme qui vous a été prise.

Le jeune diplomate consentit à ce que lui demandait l'argentier et s'éloigna tout surpris de voir se terminer ainsi une si vilaine affaire.

A peine fut-il parti que le pauvre M. Odiot s'avança, plus pâle qu'un fantôme, vers une petite armoire placée dans un coin de son cabinet, en sortit un pistolet chargé, l'arma et monta à la chambre de son jeune et brillant protégé. Il ouvrit doucement la porte de cette chambre et un soupir d'allègement sortit de sa poitrine oppressée en voyant celui qu'il accusait couché et profondément endormi.

— Ce n'est pas lui !... mon Dieu soyez béni !... murmura-t-il, on ne dort pas après avoir commis un tel crime..

Et comme dans l'élan de sa joie, il s'approchait davantage du lit, il s'aperçoit que le dormeur feint son sommeil... Alors ce n'est plus le doute mais l'horrible certitude qui vient déchirer son âme. — Le coupable est devant lui...

Une preuve lui manque encore pourtant !... Hélas il la trouve bientôt, car sous les hardes du misérable, le portefeuille du diplomate se cachait tout béant.

M. Odiot s'en saisit, puis se rapprochant du lit, il s'agenouille, élève ses yeux et son cœur vers Dieu comme pour le prendre à témoin du terrible jugement dont il se fait l'exécuteur; puis se relevant droit et ferme, il tend son pistolet et brule la cervelle au criminel.

Le lendemain le jeune diplomate recevait son argent, et l'empereur, sur les vives instances de son argentier, accordait à celui-ci une audience particulière dans laquelle tout lui fut révélé sans doute, puisqu'il envoya l'ordre aux tribunaux de ne donner aucune suite à cette affaire ; elle se répandit pourtant et tout le monde loua fort M. Odiot de son action courageuse.

Tous les pères de famille furent effrayés par cet

affreux exemple et serrèrent la bride aux jeunes et beaux oisifs dont le malheureux faisait partie. Ce fut alors que Christian Kalkbrenner voulant, comme les autres, soustraire son fils à cette vie d'enchantement, d'insouciance et de vertige, se rappela la promesse que le grand Haydn lui avait faite de prendre son fils pour élève, appela un jour le jeune Frédéric près de lui et lui tendant une bourse et un papier.

— L'air de Paris vous est contraire, mon fils, lui dit-il, voici de l'argent, un passeport et le bulletin de votre place payée à la diligence; vous partez pour Vienne dans une heure. Adieu.

Il n'y avait point à répliquer devant un tel ordre: le jeune artiste s'y résigna sans oser se plaindre; néanmoins son obéissance fut récompensée car il se plût beaucoup dans la capitale de l'Autriche. Au bout de quelques mois à peine, la mort de son père le rappela à Paris; mais ce fut pour un temps très-court, car cette mort lui laissant un vide immense dans le cœur, il ne voulut pas rester là où il avait vécu heureux avec ce père tant pleuré. Il s'embarqua pour l'Angleterre, emportant des lettres de recommandation très-pressantes

pour une foule de grands personnages : parmi eux nous citerons lord Wellington, alors simple général, et que son esprit aimable et bon faisait remarquer à cette époque entre tous.

Parmi ceux auxquels il était recommandé, figurait aussi une honorable famille écossaise dont Kalkbrenner n'eut fait nul cas, si son humeur voyageuse ne l'avait conduit par hasard à Edimbourg; il se souvint heureusement d'avoir une lettre à remettre à M. Scott, greffier en chef de la chancellerie. Il en fut reçu avec une hospitalité si charmante qu'il y demeura quelques jours, retenu surtout, disait-il depuis, par la sympathie qui l'attirait vers l'aîné des fils, celui qui devint l'illustre romancier dont l'Ecosse est fière à si juste titre.

Or, un matin que nos deux jeunes gens étaient occupés, l'un à montrer, l'autre à admirer les curiosités que renfermait le cabinet particulier du greffier en chef, Kalkbrenner fut fort étonné en voyant une soucoupe de porcelaine, veuve de sa tasse, figurer parmi toutes ces belles choses.

Walter s'aperçut de la surprise de son jeune ami et se prit à sourire.

— Cette soucoupe est une histoire, dit-il gaie-

ment; aussi pour mon compte particulier, j'y attache un très-grand prix.

— Et pouvez-vous me la raconter? demanda le jeune prussien sur le même ton.

— Volontiers, fit Walter; la voici en peu de mots.

« Mon père était déjà greffier en chef de la chancellerie en 1783, et alors, comme aujourd'hui, il y était fort estimé. Or, dans l'automne de cette même année, il reçut une succession de visites mystérieuses qui intriguèrent beaucoup ma bonne mère, laquelle malgré toutes les vertus de son sexe, était un peu curieuse.

« Vous comprendrez qu'il y avait de quoi exciter au plus haut point cette curiosité féminine, quand vous saurez que tous les soirs, à la même heure, une chaise à porteur entrait jusque dans le cabinet de mon père, où elle déposait un personnage soigneusement enveloppé dans un très-grand manteau. L'étranger introduit, la porte se refermait sans jamais se rouvrir, mon père ayant défendu qu'on le dérangeât pendant cette visite sous quelque prétexte que ce fût. Ces visites se prolongeaient quelquefois jusque bien avant dans la nuit, sans

que rien ne vint transpirer de l'affaire mystérieuse qui pouvait se traiter alors, car si ma mère interrogeait son mari sur celui qu'elle appelait le sphynx, mon père détournait en riant la conversation lorsqu'il était de belle humeur; mais, pour peu qu'un nuage chargeât son front il imposait silence sur ce chapitre d'une façon si sévère qu'il fallait bien se le tenir pour dit.

« — Eh bien! si je ne sais pas le mystère, je verrai au moins le mystérieux... se dit un jour ma mère poussée hors des gonds par la curiosité qui la dévorait.

« Un soir que la séance s'était prolongée plus encore que de coutume, et au moment où la sonnette se fit entendre pour avertir les porteurs de venir prendre la personne qu'ils devaient emmener, elle se présenta résolûment dans le cabinet de mon père portant un plateau sur lequel étaient deux tasses et une théière.

« — J'ai pensé, messieurs, dit-elle en s'inclinant gracieusement, qu'après une conversation aussi prolongée vous seriez bien aises de prendre une tasse de thé pour vous remettre, et je me suis empressée de vous l'apporter.

« L'étranger, qui était un personnage fort richement vêtu et dont les manières étaient aussi nobles que distinguées, rendit le salut à ma mère avec une grâce parfaite ; puis, lui adressant une sorte de discours fort bien tourné pour la remercier de sa politesse, il prit la tasse de thé et la but tout d'un trait, tandis que mon père jetait sur sa femme un regard foudroyant et lui tournait le dos au lieu d'accepter la tasse qui lui était offerte.

« L'étranger ne vit pas ou feignit de ne pas voir la méchante humeur très-marquée que montrait mon père, lui fit des adieux pleins de courtoisie, salua de rechef ma pauvre mère tout attérée, rentra dans sa chaise et disparut. Alors mon père prenant avec vivâcité la tasse dont son visiteur s'était servi, s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et envoya cette pauvre tasse se casser en mille pièces sur le pavé.

« — Bonté du ciel ! que faites-vous !... dit ma mère désespérée de voir briser ainsi une de ses plus belles porcelaines.

« — Je fais mon devoir, madame, répliqua si sévèrement mon père, qu'elle s'arrêta court dans ses doléances ; si par les nécessités de ma charge je suis forcé de recevoir dans ma maison des personnes

indignes d'être mes hôtes, jamais mes lèvres ni celles d'aucun des miens ne se poseront à la place qu'a souillée la bouche d'un traître. Cet homme est Murray de Brougthon...

« En entendant le nom si méprisé de celui qui avait si lâchement trahi Charles Stuart, ma mère poussa un cri d'horreur et se cacha la figure entre les mains avec honte.

« Mon père l'embrassa, lui pardonna, mais voulut que cette soucoupe fut conservée pour lui rappeler, à elle, combien la curiosité était un vilain défaut, et à nous que l'honneur était la première des noblesses. »

A Londres, Kalkbrenner avait su se faire des protecteurs et des appuis, notamment comme je l'ai dit, de lord Wellington, qui se piquait de cultiver les arts et qui voulut l'emmener avec lui pendant une saison à Brigthon. Comme de coutume, toute la fashion anglaise s'était réunie ; et le noble lord présenta assez pompeusement le jeune prussien dont il s'était déclaré le Mécène pour que celui-ci crut pouvoir se permettre de donner un concert destiné à le faire connaître à cette foule brillante et dorée qui fait les réputations et les fortunes de ceux qui savent lui plaire.

Le vent de la prospérité continuait à souffler pour Kalkbrenner ; il eut un succès immense, dû en grande partie, il est vrai, à la manière habile qu'il s'était faite de jouer seul des fantaisies qu'il arrangeait sur de charmants thèmes écossais et irlandais peu connus jusqu'alors.

Une fois admis dans l'aristocratie toutes les portes de Londres furent ouvertes au jeune professeur, d'autant que Crammer venait de quitter cette ville avec sa famille pour aller s'établir à Manheim Kalkbrenner ne savait auquel entendre et son embarras était grand de choisir dans la foule des nombreux élèves qui de toutes parts venaient lui demander des conseils. Alors, pour se tirer d'affaire, il s'adjoignit trois modestes pianistes qu'il modela, dressa, perfectionna selon sa méthode, et qui l'aidèrent dans cette tâche laborieuse de courir le cachet à Londres.

Il est vrai que Kalkbrenner faisait cette *course* en grand seigneur; il s'était fait construire une charmante petite voiture, sorte d'appartement lilliputien, qui renfermait un cabinet de toilette, une cuisine et un boudoir, c'est-à-dire un lavabo, un fourneau et un fauteuil. Le lavabo lui ser-

vait pour toutes les ablutions qui sont si nécessaires dans cette ville de fumée et de suie; le fourneau, qui se chauffait à l'esprit-de-vin, lui servait à faire du café, à cuire une côtelette, enfin à préparer ce dont il avait besoin de huit heures du matin à huit heures du soir, temps durant lequel il donnait ses leçons sans débrider ; le fauteuil le délassait un peu de ses fatigues.

Telle fut la vie qu'il mena pendant dix ans, mais c'était durant six mois seulement qu'il exerçait le professorat. On lui payait une guinée pour quarante minutes et deux guinées en sus pour l'*entrée*, c'est-à-dire pour la première leçon, conformément à un vieil usage qui régnait alors. Puis il consacrait ses soirées aux premiers pensionnats de la ville avec lesquels il avait fait des arrangements fort avantageux. Chaque année, à la fin de juillet, au moment où la société aristocratique quitte Londres, Kalkbrenner s'envolait à tire d'ailes vers la France où il restait six mois dans le beau château de Praslin, dont le nom rappelle un si triste souvenir et dont il avait fait l'acquisition comme le lieutenant Georges Brown *sur ses économies*.

Vous comprenez qu'avec des *économies* pareilles

on fait promptement fortune; Kalkbrenner était fort jeune encore quand il abandonna ses leçons à ses *associés* et vint se fixer en France où il épousa mademoiselle d'Estaing, fille du général de ce nom et d'une égyptienne que, durant l'expédition française, ce dernier avait épousée au Caire. Madame Kalkbrenner était belle et bonne, et tous ceux qui l'ont connue conservent toujours d'elle un tendre souvenir.

Alors, grâce à son incontestable talent et à l'aide du grand nom que portait sa femme, Kalkbrenner se plaça dans le meilleur monde : ainsi on le rencontrait dans l'intimité de la princesse de Vaudemont, chez le prince de Talleyrand qui l'admettait même à Valençay, parmi ses élus, chez la duchesse de Dino, la comtesse d'Appoing, le comte de Molé, le marquis de Radepont, etc., etc. Par malheur il se montrait un peu trop orgueilleux de cet entourage, ce qui lui fit beaucoup d'ennemis parmi les artistes qui l'enviaient peut-être; mais heureusement que l'extrême bonté et la grâce aimable de sa femme pansaient aussitôt la blessure qui venait d'être faite par son mari, aussi son salon était-il des plus intéressants et des plus suivis, car, au milieu de tous

ces grands seigneurs brillaient également de grands artistes et des savants de tous pays.

Kalkbrenner était surtout intimement lié avec le baron de Trémont amateur passionné de musique et protecteur des arts : du moins ce seigneur le fut-il après sa mort, car s'il n'a rien fait pour eux durant sa vie, il a laissé une rente à la société des musiciens par un testament en règle. Ce testament fut chanté à grand orchestre par ces cœurs reconnaissants, mais il était néanmoins la chose du monde la plus bizarre, je n'ose pas dire la plus folle, dans la crainte d'être lapidée. Cependant je ne puis résister au désir d'en citer quelques passages.

M. le baron de Trémont avait pour ami intime, Aubert, le grand maëstro, une des gloires de la France ; ils avaient été camarades de classe et durant toute leur vie il avait existé une grande intimité entre eux. Il était donc juste qu'en mourant, le baron laissa un souvenir d'amitié à Aubert; il le fit en effet ; mais jamais vous ne devineriez quel était ce souvenir... M. Aubert avait alors soixante-douze ans, M. de Trémont lui légua un fouet de chasse !... Il est vrai que ce fouet était anglais et très-beau; mais comme il possédait aussi

de fort beaux bronzes antiques et des objets d'art de toutes sortes il pouvait mieux choisir son souvenir il me semble.

Il chargeait l'académie de plusieurs rentes, l'une qui fut rejetée pour une raison que je ne vous dirai pas, l'autre parce qu'elle n'était ni française, ni possible, et je dis française, suivant les règles de la grammaire, bien entendu. Le baron disait :

« Je laisse à l'académie une somme de 20,000 fr.
« pour être placée en rentes à 5 pour 0/0, formant
« 1,000 fr. de rente qui seront donnés tous les ans
« à la personne riche qui aura fait le meilleur usage
« de *son opulence.* »

Or, comme on fait usage de son argent, de sa fortune et non de son opulence et que l'académie pensa avec juste raison que les gens riches ne viendraient pas perdre leur temps pour solliciter ces *misérables petits mille francs* qui eussent fait tant de bien à quelque personne pauvre, elle refusa ce legs à l'unanimité.

Le baron de Trémont, possédait aussi une des plus belles collections d'autographes qu'il y eut en France : il avait des lettres plus ou moins bien écrites de tous nos rois, des billets d'Henri IV,

dont chaque mot avait bien un pouce de long et de large, un charmant poulet de la belle Gabrielle à ce roi, billet par lequel elle lui recommandait un bon curé, en disant :

« Mon amour, accordez à ce respectable vieillard
« ce que je vous demande pour lui, vous m'oblige-
« rez deux fois : j'ai tant besoin de me bien
« mettre avec l'Eglise !...

« Gabrielle. »

Voici encore un billet d'une autre quasi reine, de madame de Maintenon. Je puis en garantir toute l'authenticité, car ayant été moi-même fort liée avec M. de Trémont, il m'a souvent permis de feuilleter et même de copier quelques-unes de ces intéressantes lettres.

Madame de Maintenon écrivait à l'un de ses vieux amis avec lequel elle se permettait de penser tout haut, c'est-à-dire de soulever un peu la grandeur qui l'étouffait.

« Je ne suis heureuse qu'ici, dans mon petit ca-
« baret que j'ai transformé en maison de ville. J'y
« ai une vache, une truie, six petits cochons, un
« agneau, trois poulets, quatre canetons dans un

« baquet, voilà mes plus véritables plaisirs main-
« tenant... »

Pauvre femme!...

J'ai lu aussi une lettre que Marie Stuart adressait à Catherine de Médicis, et j'avoue que tout le bavardage qu'elle renferme a prodigieusement diminué de l'enthousiasme que je professais pour la victime d'Elisabeth. Ce sont des petits caquets indignes d'une reine et des tripotages sur tout ce qui l'entourait, comme en ferait une portière; décidément, pas plus que les héros les héroïnes ne doivent être vues de trop près si l'on veut garder intacte l'admiration qu'on leur porte.

M. de Trémont conservait aussi avec grand soin des autographes de tous les scélérats connus : cela tenait sans doute à une petite aventure qui lui était arrivée jadis.

Il avait été sous l'Empire préfet de Toulon; un jour qu'il visitait le bagne, un forçat sut l'attirer par sa figure intéressante et son air malheureux ; il l'appelle, l'interroge, le console, bref, au bout de quelque temps, obtient sa grâce.

— Monsieur le Préfet, lui dit cet homme le jour même de son départ, vous avez eu pitié de moi et

vous avez eu raison, car cette bonne action vous a sauvé la vie. J'étais la tête ou plutôt l'âme d'un complot formé contre vous. Adieu. Mais comme je ne veux pas que nous soyons quittes, je vous donne un conseil important comme souvenir. La seule manière infaillible de se préserver toute sa vie des voleurs c'est d'avoir toujours la nuit dans sa chambre à coucher, soit une veilleuse, soit un petit chien ; car la lumière de la veilleuse fait craindre qu'on ne soit éveillé et le tapage du roquet qui aboie au moindre bruit met en fuite les plus intrépides.

— Et je me suis fort bien trouvé des avis de mon *ami le galérien*, disait le baron. J'ai toujours eu un petit chien avec moi, et même dans les pays les plus mal habités je n'ai jamais été volé.

Parmi les autographes de tous ces guillotinés, pendus ou roués, ce que j'ai trouvé de plus curieux est une lettre remplie de piété, de la marquise de Brinvilliers, de tragique mémoire; une autre très-sentimentale de madame Lafarge ; puis une élégie charmante de Lacenaire qui était sentimental à ses heures. Nous nous arrêterons à ce dernier sur le compte duquel je peux vous donner les détails les

plus curieux et surtout les plus inconnus, car Lacenaire fréquentait beaucoup la maison d'une femme de mes amies les plus intimes, faisant comme moi partie du salon de Kalkbrenner.

Non-seulement Lacenaire était poète, mais encore il était bon musicien. Cette passion, du reste, s'est souvent alliée avec la férocité. Pour n'en citer que quelques exemples, Néron, Louis XI, Henri VIII, Charles IX, partageaient ce goût de Lacenaire, et Tacite raconte que Néron éloigna Vespasien de Rome, ne voulant pas avoir à sa cour un homme qui n'aimait pas la musique.

Quant à Henri VIII il jouait de la viole d'amour et Lacenaire jouait de la flûte, l'un et l'autre avec beaucoup de sentiment : ce fut justement grâce à son talent comme flûtiste que la dame dont je parle fit sa connaissance. Mais pour que j'en arrive à ce fait il me faut remonter à une époque antérieure.

Madame de B..., chez qui se sont passées les choses étranges que je vais raconter, était propriétaire d'un charmant petit hôtel situé sur les bords du canal Saint-Martin, — ce qui était à l'époque dont je vous parle un pays bien plus perdu

que la Chine. — et madame de B... habitait cet hôtel avec sa mère, sa grand-mère, deux petits enfants et cinq domestiques femmes, son mari qui était absent ayant amené avec lui le valet de chambre et le cocher.

Ces cinq femmes de service étaient : une cuisinière, deux femmes de chambre, une ouvrière et une bonne d'enfants, ou plutôt une gouvernante d'enfants, car elle était vieille et paraissait fort respectable; — elle s'appelait la mère Batton.

Or, cette mère Batton était d'une humeur triste, pleurait souvent et prenait pour prétexte de sa mélancolie habituelle, l'absence de son fils parti, disait-elle, pour chercher fortune aux colonies.

Madame de B... qui était fort bonne, s'apitoyait sur ses peines, sans se douter que les *Colonies* dont parlait cette femme n'étaient pas autre chose que la maison de détention de Poissy, où ce fils qu'elle pleurait était enfermé pour vol.

Mais un jour, la mère Batton devint toute souriante ; elle annonça que son fils était de retour de la Guadeloupe et demanda la permission de le présenter à Madame. Celle-ci y consentit tout naturellement, et le soir même, un jeune homme fort bien

vêtu, à l'air souriant et dégagé, saluait madame de B... et lui demandait la permission de venir de temps en temps pour voir sa mère.

On ne refuse pas une semblable permission !... Aussi bientôt le bel Alphonse devint un des familiers de la cuisine à l'hôtel du canal.

Rien de nouveau ne signala d'abord cette entrée du prisonnier libéré chez madame de B... Mais un jour que celle-ci se rendait à la cuisine pour y donner un ordre, elle fut toute surprise d'en entendre sortir les sons d'une musique délicieuse. Elle s'arrête d'abord un moment pour écouter, puis, le morceau achevé elle entre et reste stupéfaite en voyant toutes les servantes, la bouche béante devant un grand et beau jeune homme à l'aspect intelligent et distingué, lequel, ainsi qu'Orphée, venait de les enchanter par sa musique.

— Pardonnez-moi, Madame, dit Alphonse Batton, en s'approchant aussitôt de madame B... et la saluant respectueusement, si j'ai pris la liberté d'amener pour voir ma mère, un de mes bons amis, camarade d'infortune, car les colonies ne sont douces qu'aux riches; et ce pauvre Lacenaire a été pour moi aussi dévoué qu'un frère.

Que pouvait répondre madame de B...? rien, c'est ce qu'elle fit et elle rentra dans son appartement toute songeuse d'avoir rencontré un semblable garçon : son physique, son talent et ses manières semblaient l'avoir marqué pour le salon. — Chacun sait qu'en effet Lacenaire était le fils d'un bon avocat de Lyon, qu'il reçut une excellente éducation, et fut reçu dans le monde.

Mais comme madame de B... ignorait tout cela elle cessa bientôt de songer à celui qui devint chez elle, ainsi que Batton, le commensal de la cuisine et de l'antichambre ; d'ailleurs tous les deux payaient cette bonne réception par une foule de petits services rendus soit aux maîtresses du logis, soit aux domestiques elles-mêmes.

Ainsi, quand madame de B... allait à un grand bal, par exemple, et qu'elle mettait ses diamants — elle en avait de fort beaux — Madame sa mère l'envoyait toujours chercher, soit par Batton, soit par Lacenaire, dans la crainte que le cocher du fiacre qui devait la ramener ne la dépouillât en la ramenant dans le quartier désert où elle logeait. Il n'y avait point alors ces élégants coupés d'aujourd'hui et les femmes les plus élégantes allaient

en fiacre quand elles n'avaient pas de voiture à elles.

— Comment trouvez-vous cette garde?... eh bien, elle était bonne puisqu'il n'arriva jamais rien à madame de B...

Une autre fois, une dame de ses amies, donnant un grand dîner de gala, pria madame de B... qui possédait une argenterie superbe portant les mêmes initiales que la sienne de la lui prêter; ce fut Lacenaire qui la porta, ce fut lui encore qui retourna la chercher et il ne manqua pas même une petite cuillère au paquet.

Mais il y eut mieux encore. Madame de B... ayant acheté une maison, fit prendre de l'argent qu'elle avait à la Banque pour payer cette acquisiton; mais ayant peur qu'on ne sût qu'elle avait une somme importante chez elle, et qu'on ne voulût la dévaliser la sachant seule avec des femmes et des petits enfants, elle fit coucher Lacenaire et Batton dans la maison pour la garder jusqu'à ce que l'argent fût remis au notaire.

Et ils assasinèrent leur ami Chadron et sa mère pour lui voler une modique somme de 300 francs!... Est-ce donc que les deux petits enfants de madame

de B..., comme de beaux anges gardiens avaient protégé leur mère? Batton et Lacenaire les aimaient tendrement, ils les promenaient, les berçaient, les veillaient absolument comme des nourrices. Si les pauvres petits étaient malades, l'un ou l'autre de ces deux bandits passait la nuit près du lit de douleur, dans la crainte qu'on pût avoir besoin de chercher, soit le médecin, soit des remèdes dans ce quartier désert, et quand madame de B... eut l'affreuse douleur de perdre le dernier de ses fils, Lacenaire surtout, montra un désespoir sans bornes; nuit et jour il voulut rester près du lit de souffrance du pauvre ange condamné. Quand il mourut, il le pleura avec des larmes déchirantes, et adressa à sa mère, pauvre mère! sur l'affreux malheur qui venait de la frapper, des vers si remplis de cœur, de religion, de résignation et d'espérance dans la vie future, que jamais on ne pourrait croire que la plume qui les a tracés, fût celle d'un assassin.

Et quel assassin, grand Dieu! un homme, s'il faut en croire sa biographie, pour lequel la vue du sang était pleine de charme, et celle d'une agonie un bonheur sans égal. Ses biographes ont-ils rai-

son ? je l'ignore, mais ce que je peux vous certifier par exemple c'est que tous les détails que je viens de vous donner sur Lacenaire, sont de la plus complète exactitude.

Mais quittons bien vite ces tristes et sombres souvenirs pour rentrer dans le salon de Kalkbrenner. Nous y trouverons Meyerbeer qui y venait souvent; et si le grand maestro pose en public, personne n'est plus gai, plus aimable, en un mot *meilleur enfant* que lui dans l'intimité : il prétend qu'il est timide et que ce que l'on prend pour de la fierté n'est que de l'embarras, ce qui est possible; mais, par exemple, je le crois très-vaniteux aussi, petitesse impardonnable quand on a droit à tant d'orgueil. La critique le blesse au vif, et une plaisanterie qui le tourne en ridicule le met au désespoir. Je me rappelle que ce pauvre Henri Heine, qui l'aimait peu, je ne sais pourquoi, ayant publié sur lui une complainte burlesque dans un des petits journaux caricaturistes de Vienne, l'illustre Meyerbeer, non-seulement en éprouva une douleur profonde, mais encore dépensa des sommes folles pour faire acheter tous les exemplaires de cette feuille, afin que la malheureuse complainte ne put pas être

répandue dans le public et surtout pour qu'elle ne fut pas traduite en français : il y arriva et ce ne fut pas à ses yeux le moindre de ses succès, je vous le jure!

Meyerbeer a un esprit charmant et sa conversation est aussi intéressante que variée. Il aime à raconter des anecdotes, mais parle rarement de lui, jamais de ses triomphes ; voici cependant une petite historiette qu'il disait jadis volontiers ; mais la date en est si vieille aujourd'hui qu'elle tourne à l'histoire ancienne.

C'était peu de temps après la révolution de 1830, alors que tous les esprits surexcités rêvaient l'impossible. Un matin donc d'une de ces années agitées, le portier d'une maison fort isolée dans les Champs-Élyseés, allée des Veuves, je crois, vit se présenter devant lui un monsieur pâle, maigre, long, tout vêtu de noir et d'un aspect étrange.

— Vous avez un pavillon à louer au milieu de votre jardin? lui demanda ce personnage d'une voix brêve.

— Oui monsieur, répond le portier en s'inclinant respectueusement, car alors messieurs les concierges n'étaient pas devenus des autocrates et un

locataire leur semblait toujours un être fort respectable.

— Est-il loin de tout voisinage? demanda encore le monsieur à figure lugubre.

— Très-loin, Monsieur, répond encore le portier tenant toujours sa casquette à la main.

— Alors personne ne peut y entendre ce qui s'y passe... et l'on est seul... bien seul?

En entendant ces mots prononcés d'une façon très-lugubre par l'étranger, le pauvre portier commença à avoir peur; mais la mauvaise saison s'avançait à grands pas, un pavillon situé dans un jardin, ne se loue pas l'hiver, assez ordinairement; il n'osa donc pas reculer, et répondit affirmativement sur les questions qui lui étaient posées.

— Eh bien! je loue votre pavillon pour trois mois, et voici d'avance le paiement de ma location, dit le monsieur en sortant de sa poche des pièces d'or qu'il donna au portier, en y joignant un louis tout neuf destiné au denier d'adieu.

— On ne peut-être un malhonnête homme quand on paie comptant, se dit *in petto* le brave concierge tout à fait rassuré en palpant les espèces; là-dessus

il donna de la façon du monde la plus courtoise la clef du logis à son nouveau locataire.

— Gardez-la, fit le monsieur, en repoussant cette clef et se disposant à s'éloigner; dès ce soir je viendrai ici, mais s'il se présente avant moi quelques amis, vous les conduirez à ce pavillon, dit-il, et vous les prierez de m'attendre.

Monsieur a oublié de me dire son nom, murmura le portier; il faut pourtant bien que je le sache pour pouvoir répondre à ceux qui me demanderont Monsieur.

L'inconnu se prit à réfléchir un moment et parut légèrement embarrassé, en entendant cette question pourtant si simple; puis tout à coup semblant prendre un parti.

— Mon nom est le diable, dit-il en s'éloignant rapidement.

— Ah mon Dieu! nous sommes perdus, exclama le pauvre concierge en se laissant tomber tout haletant dans son immense fauteuil et en rejetant loin de lui les pièces d'or qu'il croyait voir se transformer en charbons ardents.

Sa femme entrait en ce moment; il lui raconta la chose; et comme elle était moins crédule que

lui, elle ne pensa pas que leur nouveau locataire fut Satan, mais elle imagina que c'était tout simplement un conspirateur.

— Nous le verrons bien, dit-elle, et alors comme alors ; car il faut avant tout ne pas nous brouiller avec la police.

A sept heures du soir, comme il faisait nuit profonde, un coup de marteau violent retentit sur la porte, et le cordon tiré, un Monsieur, enveloppé d'un grand manteau noir, le chapeau sur les yeux et semblant cacher un corps long et inerte sous son manteau, se présente :

— Le diable !... demanda-t-il d'une voix brève ; et sur l'indication qui lui est donné du pavillon, il y marche à grands pas.

Deux, trois, quatre, cinq coups se succèdent rapidement, et toujours la même allure chez les frappeurs ; le grand manteau, les yeux couverts et l'objet mystérieusement enveloppé et porté avec soin.

— C'est une société d'assassins, ma femme, murmura le malheureux portier plus mort que vif, ils apportent ici les cadavres de leurs victimes pour les enterrer dans le jardin, c'est sûr...

Et la pauvre femme qui en ce moment se trouvait prise de la même terreur que son époux, ne savait que répondre, quand un coup de marteau plus violent encore que les autres ayant retenti tout à coup, ils faillirent tous les deux, de terreur, tomber à plat ventre sur la terre ; mais l'instinct de l'habitude ne perdant pas ses droits à travers leur frayeur, ils tirèrent d'abord machinalement le cordon.

Cette fois c'était le locataire lui-même, escorté de deux autres hommes, toujours vêtus de noir et enveloppés de grands manteaux, qui passa comme une ombre devant eux.

La portière fut la première à reprendre ses esprits.

— Il faut les suivre, dit-elle à son mari, il faut les écouter, puis tu iras avertir le commissaire de police de ce qui se passe.

— Fais ce que tu voudras, murmura le mari en hochant tristement la tête ; pour moi je n'ai plus de jambes ; je reste ici... mais surtout prends bien garde...

— A quoi?.... fit l'héroïne d'un air méprisant...

— Eh bien ! au diable donc... murmura le poltron.

— As-tu peur qu'il ne m'emporte !... exclama-t-elle en riant d'une façon saccadée, absolument comme lorsqu'on chante pour cacher qu'on tremble; et elle s'éloigna.

Quelque temps après elle revint en courant, toute essouflée, les traits bouleversés, les cheveux en désordre, et s'écria en tombant à moitié pamée sur une chaise.

— Va chercher le commissaire... va... va... vite...

— Qu'y a-t-il donc? mon bon Dieu !... exclama le pauvre portier tout tremblant.

— Il y a qu'on assassine quelqu'un dans le pavillon... dit-elle en frisonnant de tous ses membres; j'ai entendu des cris, des chaînes, des gémissements... va... mais va donc vite, si tu veux sauver la victime de ces scélérats.

Le malheureux portier eut préféré rester et se cacher dans quelque armoire, car la nuit était noire, et courir les rues dans ce quartier désert, n'était point une action prudente; mais comme entre toutes les frayeurs, la plus grande pour lui était celle que lui causait sa femme, il n'osa pas désobéir, prit sa casquette, ses jambes à son cou,

comme on dit vulgairement, et s'en alla quérir l'autorité chargée de veiller sur les malfaiteurs.

Peu de temps après monsieur le commissaire, accompagné de deux soldats, se présentait devant le pavillon.

Comme il mettait la main sur la clef pour ouvrir,— car les imprudents criminels n'avaient pas songé à s'enfermer chez eux , — il fut tout à coup arrêté par un bruit étrange.

— Qu'est-ce cela ?... s'écria-t-il, sont-ce donc des gémissements....

A ces mots la porte s'ouvrit, et le locataire lui-même se présenta sur le seuil en demandant d'une voix haute et sévère au commissaire qu'il distinguait à peine.

— Que faites-vous ici ?... et que me voulez-vous ?

— Que faites-vous ici, vous-même? s'écria l'autorité blessée de ce qu'elle croyait un manque de respect pour elle; je suis le commissaire de police du quartier, et au nom du roi je vous arrête comme criminel.

— Vous m'arrêtez comme criminel ? et de quoi ? exclama le locataire avec surprise, tandis qu'un

éclat de rire homérique, retentissait dans le pavillon.

Cet éclat de rire qui lui parut de bon aloi, prouva au commissaire qu'il pouvait faire fausse route; aussi en homme d'esprit, prit-il son parti aussitôt.

— Voyons, Monsieur, expliquons-nous un peu, dit-il, car je vois qu'il y a erreur dans tout ceci — Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Meyerbeer, monsieur ; vous voyez que mon nom ne vous dit pas grand'chose.

Le commissaire secoua la tête d'une façon négative.

— Mais quel est votre pays ?.. votre profession ? fit-il.

— Mon pays ? je suis allemand ; ma profession, compositeur de musique. Je ne vois pas de grands crimes dans tout cela !

— Ni moi non plus, fit en riant le commissaire ; mais alors pourquoi avez-vous dit que vous vous appeliez le diable, et que faites-vous ici en compagnie de vos complices ? ajouta-t-il cette fois avec curiosité, car il voyait bien que s'il n'était pas sur la piste d'un crime, il était au moins sur celle d'un secret.

— Entrez, Monsieur et nous allons vous raconter la chose, fit Meyerbeer en ouvrant la porte toute grande et en introduisant le commissaire dans un salon où sept musiciens se tenaient avec des basses et autres instruments devant des pupitres chargés de musique.

On se salua en souriant de part et d'autre, puis Meyerbeer donna au commissaire l'explication suivante :

Il devait paraître de lui prochainement, au grand Opéra, une œuvre sur laquelle se fondaient toutes ses espérances d'avenir ; cette œuvre s'appelait *Robert le Diable*; or, elle contenait un morceau dont il s'inquiétait fort et dont le succès ou la chute devait avoir une grande influence sur le reste de l'ouvrage. Ce morceau était un chœur infernal. Quelques-uns de ses amis lui conseillaient d'y joindre des cris et des gémissements afin de le rendre plus émotionnant encore, d'autres préféraient des bruits de chaînes ; et c'était pour essayer l'effet de ces deux modes d'accompagnements mêlés à la musique, qu'on faisait ces petites répétitions mystérieuses; car d'une part, si le succès couronnait sa tentative, le secret en augmentait encore l'effet ; d'autre part, s'il

échouait, le silence mettait à l'abri son amour propre qu'une plaisanterie pouvait blesser.

Il n'y avait rien à répondre à cela, aussi monsieur le commissaire s'en alla-t-il comme il était venu.

Et voulez-vous la preuve de la peine que Meyerbeer eut à parvenir : écoutez la véridique histoire que voici :

En 1830, M. Véron, qui dirigeait la *Chronique de Paris,* où il se gardait bien d'écrire, — je ne l'en blâme pas, au contraire,— apprit, un des premiers, que la direction de l'Opéra allait être vacante.

Avec toute l'ambitieuse ardeur d'un joueur qui a tout à gagner, rien à perdre, notre docteur se met sur les rangs pour obtenir cette direction qui lui semble devoir être pour lui le temple de la fortune.

Il intrigue, il remue ciel et terre, il fait agir mille influences, entre autres la plus importante de toutes, celle de M. Armand Bertin du *Journal des Débats* qui alors était une véritable puissance.

M. Véron avait été jadis assez heureux pour rendre un léger service à M. Bertin, aussi celui-c ne lui refusa-t-il pas son appui.

— J'y mets seulement une condition, dit-il, c'est que dans le cas où vos démarches réussiront, vous

monterez, aussitôt votre avènement au pouvoir dictatorial, un opéra qui depuis trois grandes années moisit au fond des cartons ; son auteur musical est un allemand, qu'on m'a assuré posséder un certain talent et les paroles sont de mon ami Scribe.

M. Véron promet formellement. Il est nommé et Armand Bertin lui rappelant sa promesse il fait exhumer, avec humeur, la partition de la poussière séculaire qui la couvrait, s'en fait jouer la musique sur le piano, pousse un soupir, hoche la tête, hausse les épaules et écrit à son protecteur ce billet laconique :

« Mon cher Bertin, je vous dois la direction de » l'opéra ; mais je monte *Robert le Diable* ; nous » sommes quittes. »

Oh ! monsieur Véron ! Monsieur Véron ! montrez-nous vos oreilles...

Il est vrai de dire que Meyerbeer joignit 60,000 fr. à la protection de M. Armand Bertin pour que le nouveau directeur put faire convenablement les frais de la mise en scène de cet opéra qu'il croyait appelé à mourir sans avoir vécu.

Mais nous voici de nouveau dans le salon de Kalkbrenner où nous eûmes un soir, le rare plaisir

d'entendre un célèbre chanteur italien oublié depuis longtemps quoiqu'il ne vienne de mourir que tout récemment : il est vrai qu'il avait quatre-vingts ans et qu'il n'était connu qu'à l'étranger où il jouissait d'une grande célébrité. Ainsi que Jenny Lind il n'a jamais voulu monter sur aucun de nos théâtres de France — comme elle était-ce parce qu'il nous redoutait ou pour toute autre cause ; je l'ignore et constate le fait sans l'expliquer.

— Ce chanteur était Velluti le dernier des sopranistes remarquables qu'on ait entendus au théâtre.

Rossini dans sa jeunesse avait composé un ouvrage pour lui, Meyerbeer aussi ; pourtant il faisait peu de cas du mérite incontestable de ces deux grands génies et gardait toute son admiration pour Paër et Nicolini dont il avait pris le goût et le style. C'était un excellent professeur de chant, seulement il fatiguait ses élèves par des répétitions éternelles : il racontait pour exemple que Porpora qui avait été le maître du célèbre Farinelli, lui fit étudier pendant des années la même page de vocalise, sans qu'il lui fût permis de chanter autre chose; l'élève s'impatienta enfin et demanda combien de temps ce supplice devait durer encore ?

— Encore deux ans, répondit Porpora, et alors tu seras le premier chanteur du monde.

Ce qui eut lieu comme le maître l'avait dit.

Velluti était grand, d'une taille mince et élancée; comme tous les Italiens, il aimait les bijoux, les dorures et le clinquant; il mettait du rouge, parlait la bouche en cœur et grimaçait de petites mines à vous faire mourir de rire; mais quand il chantait on oubliait tous ses ridicules pour tomber sous le charme. Rubini lui-même, qui entraînait des transports d'enthousiasme dans la simple mélodie de Bellini: *una furtiva lagrima*, ne la disait pas encore comme Velluti qui vous laissait, en l'écoutant, la bouche béante et les yeux inondés des plus douces larmes, sans force pour applaudir, tant on était enlevé de la vie réelle pour se croire dans le ciel. Malgré ses succès constants, Velluti eut une vie triste, décolorée, isolée et depuis longtemps il appelait la mort qui semblait le fuir.

Un artiste modeste qui par contre était aimé de tous, fut le pauvre Chaudesaigues; madame Kalkbrenner avait pour lui une vraie affection, elle l'attirait chez elle surtout en petit comité, quand nous n'étions que les intimes; alors il nous amu-

sait par ses chansonnettes qu'il disait avec tant d'esprit et de finesse.

Il avait été enfant de chœur à Saint-Merry et alors, — il avait déjà douze ans pourtant ; — il était si petit, si petit, qu'on l'avait surnommé le *petit poucet*. Pour faire sa partie avec ses autres collègues il grimpait sur son banc afin d'être à leur hauteur ; ce qui amusait fort le bon curé de la paroisse qui l'avait pris en vive amitié, d'autant que la voix du petit drôle était charmante. L'enfant de chœur devint promptement à la mode dans le quartier Saint-Martin, et non-seulement on vint l'entendre à l'église mais encore il n'y avait point de repas complet s'il n'en était. — A cette époque on chantait encore au dessert.

Tout cela était bien flatteur pour le petit Charles; mais comme les succès de diners ne sont point un état, que sa mère était pauvre et qu'on ne vit pas d'encens, il fut obligé de se placer apprenti chez un horloger, dans l'intention de suivre cette carrière ; mais le ciel en avait ordonné autrement.

A cette époque, la chansonnette, succédant à la chanson gauloise qu'aimaient tant nos aïeux, vit le jour et fut acclamée aussitôt par tout le monde.

Chaudesaigues s'en empara, et sut la dire avec une finesse, une verve, un entrain sans pareils. Dès lors tous les salons lui furent ouverts, d'abord comme invité, puis bientôt comme nécessité ; aussi quitta-t-il l'horlogerie pour se placer franchement parmi les artistes à la mode.

On lui offrit plusieurs engagements à divers théâtres, mais toujours il les rejeta, préférant une position plus modeste et plus sûre. C'était un excellent homme, dans toute l'acception du mot, et jamais il n'a refusé de faire servir son talent pour les pauvres. Voici une petite anecdote connue de peu de gens et qui va prouver mon dire.

Il devait un soir chanter chez un de ses amis ; mais il se sentait souffrant, fatigué ; la bise qui soufflait en gémissant comme accompagnement de la neige qui tourbillonnait dans l'air, augmentait encore la douce paresse dont il se sentait déjà envahi par son malaise, il se décida donc à rester au coin du feu.

— Serre mes effets, dit-il à sa femme, en jetant un regard dédaigneux sur l'habit noir et la cravate blanche qui se prélassaient sur son lit en l'attendant; et il ajouta en se pelotonnant avec une certaine

jouissance au fond de son immense fauteuil, nous ne sortirons pas ce soir, c'est si bon de rester un soir chez soi!... D'ailleurs le temps et ma santé sont d'excellentes excuses pour mon manque de parole, D... n'a donc pas le droit de se fâcher contre nous...

Il parlait encore quand un de ses amis arrive.

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu as?... lui demande Chaudesaigues en le regardant avec inquiétude, tout en lui tendant la main; tu as la figure toute pâle et toute bouleversée?...

— Pardieu! on l'aurait à moins, réplique aussitôt celui-ci; je viens d'assister au plus triste de tous les spectacles; un pauvre diable d'ouvrier qui demeure dans ma maison, a perdu sa femme, il y a huit jours, de la fièvre thyphoïde; il est pris de la même maladie depuis hier et tout à l'heure on vient de le porter à l'hôpital malgré ses cris et ses prières; il laisse trois petits enfants, seuls presque nus et sans pain. Une voisine, que je crois aussi pauvre qu'eux, consentirait bien à s'en charger en attendant le retour du pauvre père, mais il lui faudrait pour cela quelque argent et elle n'en a pas... ni moi non plus... et dire qu'il y a tant de gens riches!...

— Ma femme !... ma femme !... s'écrie Chaudesaigues en bondissant hors de son fauteuil, vite mon habit, ma cravate et fais ta toilette aussi, nous sortons.

— Mais où vas-tu?... lui demandent ensemble et sa femme et son ami stupéfaits.

—Eh bien ! je vais chercher de l'argent pour que ces pauvres petits enfants ne meurent pas de faim, répondit le généreux artiste en commençant aussitôt à s'habiller.

Et quelques instants après, aux acclamations de tous il entre dans le salon où il était impatiemment attendu.

— Ah ! voilà Chaudesaigues , nous allons rire... s'écria-t-on en souriant d'avance.

— Oui vous allez rire... mais vous paierez aussi... murmure l'artiste en s'avançant vers le piano qui semblait le convier par son silence.

Il chante une de ses plus attrayantes chansonnettes qu'on applaudit avec enthousiasme. Mais on en demande une autre, il y consent; puis une autre encore, il la dit aussitôt ; enfin une quatrième ; alors il s'avance vers son public exigeant, et, racontant d'une voix émue la triste histoire des

pauvres enfants abandonnés, il termine d'un air suppliant, en demandant si toutes les chansonnettes qu'il venait de dire ne leur méritaient pas une aumône?

— Je vous taxe chacun à vingt sous, est-ce trop cher?... fit-il en tendant son chapeau en guise de bourse.

— Non, non, ce n'est pas assez! s'écrie-t-on de toutes parts les yeux humides de larmes en jetant non-seulement des pièces d'argent mais aussi beaucoup de piècettes d'or dans le chapeau. Chaudesaigues fit une énorme recette, mais aussitôt que la pluie dorée cessa il se sauva pour aller porter cette manne céleste aux malheureux qui souffraient, sachant que l'empressement avec lequel on fait le bien en double la valeur; et, le cœur joyeux, l'âme heureuse, malgré son habit noir, sa cravate blanche, ses bottes vernies et le mauvais temps, il grimpa quatre à quatre le sale escalier qui conduisait à la triste mansarde des petits orphelins auxquels il apportait la vie.

Mais puisque je vous ai parlé chansonnettes tout à l'heure, je veux vous dire aussi un mot sur un des derniers grands prêtres de la chanson gauloise,

homme d'esprit s'il en fut que Kalkbrenner recevait souvent et qu'il aimait, je crois, mais malgré lui!. . Qui pouvait ne pas aimer le bon Désaugiers, l'homme sans fiel, quoiqu'il eut tant de malice, le sourire incarné, l'esprit fait homme, mais l'esprit bon, franc, joyeux, jamais méchant, enfin l'esprit gaulois, c'est tout dire.

Il avait été directeur de théâtre, auteur d'un grand nombre de pièces très en vogue jadis. Ainsi, c'est lui qui fit entr'autres les *petites Danaïdes* et *M. Vautour*, œuvres complètement inconnues aujourd'hui, mais qui à l'époque où elles parurent eurent un succès immense; il fut l'Homère des vieux ménages, le chantre de *M. et Madame Denis;* enfin il faisait parler de lui dans les mansardes comme dans les salons et appartenait à la société du Caveau, qui florissait alors dans toute sa gloire.

Je me rappelle une petite plaisanterie de sa façon qui va vous dépeindre l'homme.

Quand fut achevé, le passage Vero-Dodat, qu'avaient fait bâtir et baptisé de leur nom deux riches charcutiers, MM. Vero et Dodat, ces luxueux propriétaires donnèrent un grand dîner à tous leurs confrères de Paris pour en inaugurer l'ouverture :

Désaugiers fut prié, non-seulement de composer une chanson à cette occasion, mais encore de la chanter au dessert.

On mangea beaucoup, on but mieux peut-être ; enfin quand le moment propice fut arrivé, le chansonnier se lève, promène un regard souriant autour de lui, puis commence d'une voix un peu chevrotante, car il n'était plus jeune.

« Décochons... et il s'arrête comme si la mémoire lui manquait.

— Comment des cochons... murmurent d'un air mécontent les auditeurs, se croyant blessés dans leur personnalité.

Mais Désaugiers, dont, je le répète, la piqûre était toujours légère, reprend aussitôt :

Décochons les traits de la satyre, etc.

Et chanta une chanson charmante qu'il avait composée, non comme insulte, mais à la louange de ses riches amphytrions.

Il avait été fort lié avec Grétry et en parlait sans cesse.

« — Voilà un homme de tact ! disait-il, c'est le seul artiste qui ait su s'arrêter à temps et quitter le

public avant que le public ne le quittât ; ainsi je dînais un jour chez lui avec Rouget de Lisle, qui a fait les paroles et la musique de la *Marseillaise,* quoiqu'il ne fut pas du tout républicain, je vous l'assure, mais patriote seulement, ce qui n'est pas du tout la même chose, au contraire ; donc, nous dînions ensemble chez Grétry pour fêter le triomphe d'un de ses opéras qui eut un succès immense. — C'était *Anacréon.*

» — A votre gloire !... s'écria Rouget de Lisle.

« — Soit !... fit modestement Grétry en levant son verre plein d'eau, car il était d'une sobriété exemplaire; au succès de mes dernières notes. Les mélodies s'épuisent comme toute autre chose; je ne veux pas attendre qu'il n'y ait plus rien dans mon sac. »

Et, comme Rossini, il tint malheureusement parole. Malgré toutes les prières et les instances qui lui furent faites par les directeurs des théâtres dont il faisait le succès, et quoiqu'il ne soit mort que beaucoup d'années après le jour dont je parle, jamais on n'a pu le décider à écrire une seule note de musique.

Grâce à son esprit toujours prêt à la riposte,

Désaugiers savait se tirer de tout, même du danger.

Un jour, sous la première république, notre joyeux chansonnier qui n'était pas républicain du tout, et qui avait oublié d'arborer la cocarde tricolore, se présente à la grille des Tuileries pour entrer dans le jardin.

Le factionnaire l'arrête au passage en lui disant d'une voix brusque.

— Citoyen, tu n'as pas de cocarde... au large..

En entendant ces mots, Désaugiers ne se sent point à son aise, d'autant qu'il se voit tout-à-coup entouré de gens à figures patibulaires. Mais loin de montrer sa terreur, il ôte tranquillement son chapeau, le regarde, d'un air étonné, et dit, comme se parlant à lui-même:

— C'est vrai!... je n'ai pas ma cocarde; je l'aurai sans doute oubliée à mon bonnet de nuit.

Les uns le crurent et admirèrent cet amour pour la cocarde tricolore, qui allait jusqu'à ne pas s'en séparer, même la nuit; les autres qui ne le crurent pas, trouvèrent le mot si plaisant, qu'ils laissèrent la vie à l'homme assez spirituel pour l'avoir trouvé.

La présence d'esprit a toujours du succès en France.

Ainsi je me rappelle, qu'en février 1848, un officier d'ordonnance du roi fut arrêté dans la bagarre par une bande d'insurgés qui le menaçaient en criant aux oreilles, comme des énergumènes :

— La tête de Guizot !... la tête de Guizot !... la tête de Guizot !...

Mais loin de s'intimider de leurs vociférations et de leurs menaces, l'officier leur répondit brusquement avec toutes les fioritures militaires :

— Allez vous faire f..... Est-ce que je l'ai dans ma poche, la tête de Guizot !

Tous ces hommes se mirent à rire et le lâchèrent sans autre procès.

Désaugiers était très-superstitieux : il venait de recevoir le privilége du théâtre de la rue de Chartres — c'était le Vaudeville — et il s'occupait de la réorganisation de la troupe avec ardeur quand un ses amis lui dit :

— C'est bizarre ! on vous charge de ressusciter un théâtre, – le Vaudeville venait de faire faillite, — et ce mandat est signé du jour des morts.

Cette observation frappa Désaugiers qui abandonna tout travail jusqu'à ce que le ministre eut consenti à dater d'un autre jour son privilége.

Rossini, qui a tous les genres de superstitions, eut le même que celui-ci en semblable occurence.

Du temps que M. Lubbert, le prédécesseur du docteur Véron, dirigeait l'opéra, un traité fut signé entre lui et Rossini. Les conditions étaient très-avantageuses pour l'illustre compositeur, qui les avait dictées lui-même et qui manifesta hautement combien il était enchanté de l'affaire et avec quelle ardeur il allait se mettre à l'ouvrage.

Mais le lendemain, quand il reçut l'acte et qu'il vit qu'il était daté du 13, il n'eut pas de repos qu'il n'eut fait annuler ce traité.

Vainement M. Lubbert lui objecta que s'il y avait malheur, ce malheur ne devait être que pour lui directeur, qui avait fait les concessions trop belles... Rossini tint bon en assurant que ce serait l'engager, dans une série de malheurs et de chûtes et que pour rien au monde il ne voulait braver cette chance redoutable.

L'acte donc fut cassé, et malgré la mauvaise part qui lui avait été faite, le directeur, M. Lubbert, y perdit beaucoup.

C'est peut-être à cette aventure qu'il doit d'avoir été réduit à s'expatrier et d'être aujourd'hui Bos-

tangi-bachi — chef des jardiniers du sérail à Constantinople.

Les hôtes du salon de Kalbrenner avaient le plaisir d'entendre souvent Adolphe Nourrit, et quelquefois aussi, Nourrit le père, qui, on le sait peut-être encore, était un des plus grands chanteurs de l'Opéra.

Né en 1780, il fut un des élèves du Conservatoire de Paris à sa première époque. Sa voix était étendue, flexible et mélodieuse, et, comme il était devenu un des sujets les plus distingués de l'école, on lui accorda des débuts à l'opéra, où il obtint, tout d'abord, de brillants succès.

La méthode de Nourrit père charma les connaisseurs. Jamais, jusqu'alors, on n'avait entendu chanter avec plus de goût, de simplicité ; aucun acteur n'avait montré de si bonnes manières, sans même en excepter Lays... Certes le souvenir de Lavigne était encore gravé dans la mémoire de tous, et on citait constamment avec de grands éloges la méthode parfaite et la voix tout-à-fait extraordinaire de ce ténor, qui avait créé ou joué les plus beaux rôles du répertoire, eh bien ! quand Lavigne se retira, Nourrit père, devenu chef d'emploi à sa

place, parvint, sinon à faire oublier son prédécesseur, au moins à désarmer ses admirateurs exclusifs et enthousiastes; et son fils, Adolphe Nourrit, continua sa gloire en attachant quelques joyaux de plus à sa couronne dramatique.

Pauvre Adolphe Nourrit qui périt si misérablement et que nous avons tous pleuré! combien il charma nos jeunes années! Il était si excellent acteur, si parfait chanteur; voix, méthode, goût, rien ne lui manquait que le courage. Pourquoi s'est-il méfié de lui-même? Il se plaisait à chanter avec Madame Damoreau, qui, disait-il, avait une voix insolemment juste, et quand on avait le bonheur de le recevoir dans un salon, la charmante prima-dona y était toujours appelée aussi.

Marie Cinti, — mademoiselle Montalent depuis Madame Damoreau, — comme les rossignols, avait été créée par Dieu pour chanter. Elle était née tout bonnement, rue du petit pont Notre-Dame, dans la Cité; mais le hasard voulut que de bonnes fées vinssent assister à son baptême sans y être conviées.

Par une matinée assez nébuleuse du mois de février 1801, comme son parrain et sa marraine sortaient de Notre-Dame où ils venaient de la faire

recevoir chrétienne, et au moment où ils se pressaient de rentrer au logis, quelques promeneurs surpris par une averse qui survint tout-à-coup, furent chercher un refuge dans l'allée de cette même maison.

— Tiens, un baptême!... s'écria gaiement l'un d'eux en se rangeant pour laisser passer le petit cortége ; mes amis il faut souhaiter toutes sortes de prospérités à celui qui vient d'entrer dans ce monde; et nous lui porterons bonheur, les arts ne sont-ils pas les enchanteurs du dix-neuvième siècle !...

En entendant ces gracieuses paroles, le père de la petite Marie s'arrêta, et prenant son enfant dans ses bras :

— Au nom de ma fille, messieurs et mesdames, je vous remercie du fond de mon cœur, dit-il en saluant d'une façon attendrie et respectueuse.

Alors une charmante femme s'approcha, en souriant, de l'heureux père et, comme la fée *gracieuse*, détachant une rose qui ornait son corsage, elle la déposa sur le bel enfant qu'il portait, en disant d'une voix suave :

— Charmante mignonne qui entre dans la vie je te doue de beauté ; c'est le premier don qui doit

être fait aux femmes, et je prie Dieu de t'accorder de longs jours.

Cette enchanteresse était madame Catalini.

— Je veux que la *bambina* ait de la grâce et de l'esprit comme un lutin, dit un homme armé d'un très-long nez et qui n'était autre que Pellegrini.

— Et moi je lui donne une voix mélodieuse et pure comme celle de Madame, fit un gros personnage à mine joyeuse en s'inclinant courtoisement devant celle qui était alors la reine du chant.

— Retirez ce don funeste, je vous en conjure, s'écria vivement la prima-dona; nous payons si cher le succès, qu'il ne faut point approcher des lèvres de ce bel enfant la coupe brillante et empoisonnée où l'on ne se désaltère jamais et dont la liqueur souvent vous fait mourir...

Mais la petite Marie, pour qui, dès le plus bas-âge, chanter était nécessaire à sa vie, but à cette coupe empoisonnée : aussi ses parents ayant cru reconnaître une vocation tracée dans ce chant perpétuel, voulurent la faire admettre dans la classe de chant du Conservatoire ; mais le comité, dont Cherubini était le président, la renvoya à l'unanimité, sous prétexte qu'elle n'avait pas assez de

voix pour apprendre à chanter. Alors M. et madame Montalent découragés par cet insuccès, voulurent se tenir pour battus et donner un état à leur fille; mais celle-ci tint bon et obtint d'eux la permission de faire une nouvelle tentative auprès de Plantade, qui dirigeait alors une classe de chant. Le professeur fut plus clairvoyant que le Conservatoire, et en fit, ce que nous l'avons tous connue: une grande cantatrice. Elle n'en resta pas moins une excellente femme ! malheureusement, ce qui ne peut se dire de toutes celles qui, comme elle, arrivèrent à la gloire.

Pour n'en citer qu'un exemple, voici ce qui se passa entre Madame Damoreau et Rachel au sujet des pauvres.

La grande cantatrice, dans les premières années qui suivirent sa retraite du théâtre, s'était retirée à Versailles, où elle se plaisait en toute circonstance à prêter au malheur l'appui d'un talent qui défiait ses années.

Confiant en son inépuisable charité, le maire vint un jour la trouver pour la prier non-seulement de chanter, mais encore d'organiser une soirée au bénéfice des indigents, l'hiver promettant d'être rude et les ressources du conseil municipal étant bornées.

De grand cœur, répond madame Damoreau, avec un généreux élan, mais pour faire beaucoup d'argent il faudrait à cette solennité le prestige de quelque talent en crédit, car mon nom ne suffira pas pour faire recette, il est oublié aujourd'hui : on oublie si vite chez nous! il faudrait mademoiselle Rachel, par exemple: si vous lui lui écriviez, M. le maire.

— Mais je ne suis nullement connu d'elle, fit celui-ci avec embarras.

— Eh bien ! je me charge de la négociation, dit en souriant madame Damoreau.

L'excellente femme prend la plume, et invoque l'appui de Melpomène pour donner du pain à des malheureux qui sont sans ressources. Au bout de quelques jours d'attente ne recevant pas de réponse, elle part pour Paris, se présente à l'hôtel de Rachel, remet sa carte à un domestique et attend... le valet revient et dit à la visiteuse que sa maîtresse est beaucoup trop occupée pour lui donner audience en ce moment ; mais qu'elle la recevra le surlendemain à trois heures.

Madame Damoreau, bien que profondément blessée à très-juste titre par ce procédé plus que

cavalier et doublement discourtois de femme à femme et d'artiste à artiste, se retira sans faire la plus légère observation. S'il se fut agi de ses intérêts personnels elle serait sortie de ce séjour inhospitalier avec la ferme intention de n'y jamais revenir; mais elle était l'ambassadrice des indigents, elle méprisa l'offense et retourna au jour et à l'heure qui lui avaient été indiqués.

Elle sonne, entre, s'annonce, s'assied, on la laisse pendant trois quarts d'heure se morfondre dans l'antichambre... enfin la porte s'ouvre, un laquais se présente ayant l'air fort embarassé des paroles qu'il est chargé de dire, — c'est que *madame est dans l'impossibilité de recevoir madame Damoreau*. De motifs, pas un mot; d'excuses, de regrets, pas davantage ! madame Damoreau avait été la gloire du théâtre, elle était encore professeur au Conservatoire; enfin elle représentait une des plus hautes notabilités de l'art musical...

Mais la postérité qui a déjà commencé pour ces deux grandes artistes a vengé la charitable ambassadrice des pauvres que l'altière Hermione avait si insolemment offensée, car le souvenir de l'une qui pourtant a quitté le théatre depuis bien plus

longtemps que la seconde, èst encore — si je puis me servir de ce mot — *affectueusement* présent à tous, tandis qu'on ne parle de Rachel que comme d'une belle statue brisée, et pas une parole de sympathie ne se joint à sa mémoire.

Je me rappelle un fait qui circula dans Paris sous la dernière république et qui montre qu'elle manquait complétement de cœur.

Samson, l'acteur du théâtre Français, depuis longtemps, disait-on, ne bornait plus son ambition aux applaudissements et aux succès; tous ses désirs se portaient sur la croix de la Légion d'Honneur ; être décoré lui semblait le plus grand bonheur de la vie.

Or, en 1848 il fut porté sur la liste d'aspirants chevaliers, qui fut soumise à la signature du ministre — ce ministre était alors Ledru-Rollin — le petit fils de Comus prend cette liste, la lit avec attention puis il biffe le nom du comédien, en poussant un soupir.

— C'est malheureux dit-il, car Samson est un brave homme et un grand talent ; mais s'il était décoré *cela ferait trop de peine à Rachel.*

Et Rachel avait été l'élève favorite de Samson...

et ce fut Samson qui l'aida à entrer au théâtre Français.. ce seul trait peint la femme.

Un autre acteur, le vieux Ferville, était possédé comme Samson de la toquade de la décoration ; mais cette toquade était d'un autre genre, et M. Scribe ou ses successeurs s'étaient fait un devoir de la respecter : l'excellent comédien se fut cru déshonoré, si on lui eut offert de jouer le rôle d'un homme qui n'était point décoré.

Habitué à représenter toujours des généraux, il s'était si bien identifié avec les avantages de ce grade, que même hors du théatre, il en faisait la plus douce joie de son foyer. Habits, redingotes, pardessus, robes de chambre, chaque pièce de son vêtement portait coquettement la petite rosette à sa boutonnière ; il se regardait volontiers dans ses glaces pour sourire avec complaisance à ce signe de de l'honneur ; mais qu'un importun visiteur se fît annoncer chez lui — sa famille connaissait et respectait cette petite manie d'un vieillard — aussitôt le pauvre Ferville arrachait d'une main rapide la précieuse décoration et l'étranger indiscret n'avait plus devant les yeux qu'un bonhomme de fort maussade humeur.

M. Scribe disait quelquefois en riant :

— A mesure qu'il vieillit ce bon Ferville devient exigeant; la rosette d'officier ne lui suffit plus, il aspire au grade de commandeur, mais je n'ose pas commettre l'imprudence de lui accorder cet honneur, car il serait homme à en mourir de joie...

Allons ! me voilà partie... mon Dieu comme je cours à travers champs au lieu de rester tranquillement dans le salon de Kalkbrenner à y écouter de la musique ; mais n'est-ce point l'imagination qui est la mère des souvenirs, et comme l'imagination en sa qualité de folle, n'a point d'allure régulière il n'est pas étonnant que les souvenirs, en enfants soumis, se laissent emporter par elle sans marcher plus correctement.

Mais chut!... j'entends un pianiste dont l'exécution est parfaite, c'est Prudent, le pauvre grand artiste que la mort vient de frapper si cruellement avant l'âge. Hélas ! vieillir c'est voir mourir ; et ce livre, comme une nécropole, ne vous parle que de ceux qui ne sont plus.

Prudent était un artiste voyageur, il ne venait à Paris que pour se *délasser* de ses longues pérégrinations et de ses éclatants triomphes : c'était le fils de

ses œuvres. Sa vie fut un long tête-à-tête avec son piano, véritable tête-à-tête d'amoureux ou plutôt de lutteur : dans cette lutte de chaque jour le piano finissait toujours par être vaincu par les efforts persévérants de l'infatigable virtuose pour rendre droite sa main gauche qui ne voulait pas devenir souple et préférait marcher selon sa fantaisie. « Archimède eut soulevé le monde avec les efforts qu'a fait Prudent pour devenir un brillant exécutant, disait un critique célèbre, cet artiste appartient à l'école fondée par Thalberg; c'est une des planètes de ce soleil mais la plus grosse planète, un *Jupiter*, qui, lui aussi, a ses *Lunes* qui gravitent autour de son talent. »

Mais Prudent était moins élogieux pour les trois plus grands pianistes de l'école moderne qu'on ne le fut pour lui, il disait de Chopin, de Litz, et même de Thalberg son maitre.

» Chopin est un illuminé, un Swedenborg musical, une organisation élégiaque qui mène beaucoup trop souvent sa rêverie en partie de plaisir dans un cimetière.

» Litz c'est la lyre d'Offmann pincée par la main de Polichinelle. Pour lui son piano est tout, excepté

un piano; il y voit des cathédrales catholiques, des armées humanitaires; chaque touche à ses yeux, se transforme en bataillon avec armes et bagages; de leurs équipements, un beau jour, il lui est resté un sabre d'honneur.

« Thalberg est magistral, froid et même glacial, admirable de mise, en un mot, *l'imperator* des notes. Le premier, il a réalisé sur le clavier le miracle de la multiplication des mains. C'est un Autrichien né à Genève. Il a dans son jeu la sécheresse de M. Ingres et l'austérité de M. Guizot. »

Un artiste bien plus ancien que Prudent mais bien plus indulgent, et bien plus aimable, c'était le vieux Garat: lui et sa perruque blonde, se montraient souvent aux soirées de Kalkbrenner; il consentit même plusieurs fois à y chanter.

C'était l'homme le moins exact qu'il y eut en France; aussi, le jour de son enterrement, le maussade Chérubini qui y assistait grommelait-il tout haut pendant qu'on attendait le corps.

— Les invitations ils avaient pourtant été faites pour midi... et il est midi et demi... mais j'aurais dû m'en méfier, perché, ce diable de Garat, il est si peu exacte, que s'il dit qu'il se fera enterrer à

midi il ne viendra pas avant 4 heures, vous verrez.

Hérold aussi venait chez Kalkbrenner ; ce pauvre Hérold qui promettait tant et qui mourut si jeune ! Il arrivait d'Italie où il avait été remettre sa santé altérée et il souriait à l'avenir sans voir qu'il ne lui montrait qu'un tombeau, pauvre Hérold !

Il était originaire de la France allemande ; mais sa modeste famille s'était fixée à Paris pour y travailleret lui donner un état ; Hérold se refusait à tout, mais il passait ses jours et ses nuits à griffonner de la musique. Un beau jour le père se facha, mais la mère, en femme intelligente, l'arrêta par ces paroles pleines de sagesse.

— Ou notre fils ne fait que des bêtises, ou il suit la ligne que Dieu lui trace, il faut nous assurer qui a tort de lui ou de nous, ma cousine est servante chez M. Grétry qui est un grand musicien, laisse-moi le consulter, puis nous agirons selon ce qu'il aura dit.

Le père approuve l'idée de sa femme, et celle-ci, un beau matin part pour Eaubonne, oú s'était retiré Grétry, avec le naïf trousseau de clés d'*ut,* de *sol* et de *fa* griffonnées par son enfant.

Grétry regarde attentivement ce grimoire, puis, dit en hochant la tête :

— Ça n'a pas le sens commun, ce n'est pas de la musique, mais il y a dedans le *je ne sais quoi* qu'on a tant de peine à trouver, donnez-lui donc un maître et vous verrez qu'il volera au lieu de marcher.

Ce qui eut lieu en effet; Hérold entré au Conservatoire dans la classe d'Adam le père en 1806 et dirigé aussi par Méhul, se présenta peu d'années après au concours de l'Institut où il obtint le premier prix de composition musicale. Son voisin de loge était Cazat; Hérold feignit de ne point pouvoir trouver une idée et Cazat l'entend un matin ramasser ses cartons.

—Tu y renonces? lui dit-il d'une voix altérée par la joie de voir s'éloigner un concurrent redoutable.

— Non, j'ai fini... répond triomphalement Hérold en lui montrant sa cantate terminée. C'était *Mademoiselle de Lavallière* qui était le titre de cette thèse pour la licence musicale et qui en effet lui valut le grand prix de Rome.

Il ne resta, dans la ville éternelle, que le temps qui est fixé pour tout pensionnaire du gouvernement : aussitôt son noviciat terminé il partit pour cette Naples fameuse qui était alors le paradis de la

musique, il y rencontra Giuseppe Caraffa avec lequel il se lia intimement par un hasard étrange.

M. Langlé, ancien directeur du Conservatoire *della Pieta*, venait de mourir. Ce fut un deuil unanime; mais comme toujours, la douleur des musiciens se traduisit en croches et en doubles croches. On imagina de donner pour lui une messe solennelle en musique, composée entièrement des œuvres du défunt : le brave Caraffa fut chargé d'arranger ce tour de force.

Il se met à l'ouvrage, prend à droite, pille à gauche ; mais à sa gerbe manquait le plus bel épi, un délicieux air de l'opéra de *Corysandre* qui s'était évaporé à tout jamais ; car on gravait peu et mal alors; aussi devait-on chercher de tous côtés quand on voulait trouver quelque chose.

Le bon Caraffa s'adressait à tout le monde et avait même promis une récompense à celui de ses élèves qui trouverait le bijou perdu, quand un matin un inconnu se présente devant lui. C'était un jeune homme blond et pâle dont la vue seule attirait la sympathie.

— Je suis, dit-il, un grand prix de Rome, je voyage en Italie pour apprendre et pour entendre;

j'assistais hier à votre cours et je vous apporte l'air que vous avez demandé

— Vous êtes mon sauveur ! s'écria Caraffa en sautant au cou du jeune homme avec toute l'expansion italienne. Et il est gravé cet air ? demanda-t-il quand sa joie fut un peu calmée.

— Non, monsieur, je l'ai écrit de mémoire dans la nuit pour vous être agréable et si vous voulez que que je l'essaye devant vous pour voir s'il y a des fautes...

Caraffa consent, l'inconnu ouvre le piano et joue non-seulement le grand air de *Corysandre* mais encore tout l'opéra, sans manquer une seule note et sans que le maëstro surpris songe à l'interrompre.

— Par San-Gennaro ! vous êtes le diable en personne, à moins que vous ne soyez Appollon, ce qui serait encore possible... s'écrie Caraffa quand le piano se tut. Voyons, lequel des deux noms portez-vous ?

— Ni l'un ni l'autre, fit l'étranger en souriant, je m'appelle tout simplement Hérold, et...

— Et vous deviendrez un grand homme ! c'est moi qui vous le dis interrompit le bon Caraffa,

qui de ce jour devint l'ami du jeune étudiant musicien.

Zampa, le *Pré aux Clercs* et autres chefs-d'œuvres ont prouvé s'il avait raison.

Mais avant de venir se faire couronner en France Hérold alla achever ses études musicales en Allemagne.

Puisque nous sommes en ce pays arrêtons-nous-y quelques instants pour faire connaissance avec une belle jeune fille qui plus tard devint une des plus brillantes étoiles non-seulement de notre théâtre mais encore du salon de Kalkbrenner où l'élite des artistes se rencontrait.

Sur le bord d'une charmante rivière roulant ses eaux argentées tout autour de la petite capitale d'un des petits États de l'Allemagne, comme pour lui servir de ceinture, deux jeunes et jolies filles, semblables à deux nymphes, butinaient, avec de joyeux éclats de rire, des *vergiss-meinnicht*, qui, pareilles à de petites turquoises, formaient la parure élégante des bords moussus de la rivière.

L'une était grande, souple comme un roseau battu des vents ; l'autre était petite, blonde et rosée ; la première faisait rêver aux vaporeuses vierges

d'Ossian; tandis que l'autre, rappelait la modeste compagne d'un baron de l'antique Allemagne. Toutes deux étaient vêtues comme pour une fête; une robe de mousseline blanche, aux longs plis onduleux, laissait découverts leurs bras et leurs épaules, qu'une modeste écharpe garantissait à peine des derniers reflets du soleil.

La journée semblait avoir été chaude et belle, et nos deux jolis papillons s'étaient échappés sans doute de quelque fête où elles avaient été obligées d'assister, car elles ressemblaient à des prisonniers qui viennent de rompre leur chaîne.

— Eh bien ! Marie, fit tout à coup la belle vierge ossianique en se laissant glisser sur le gazon pour se reposer un instant, n'ai-je pas eu raison de ne pas vouloir rentrer avant d'être venue respirer pendant quelques minutes l'air pur et balsamique de cet endroit charmant? il y avait tant de monde à notre concert, que j'en suffoque encore de chaleur et d'effroi.

— Et d'un peu d'orgueil aussi, avoue-le, ma belle Sophie, répondit, en déposant un tendre baiser sur le front de sa sœur, la blonde et gracieuse Marie; car, ajouta-t-elle avec un modeste sourire,

tout le succès a été pour toi; et cela est si vrai, que, tandis que tu chantais, je me sentais moi-même impressionnée jusqu'au fond de l'âme.

— Flatteuse! fit Sophie en laissant échapper de ses lèvres une délicieuse roulade, qui s'éleva vers les cieux comme le chant perlé du rossignol

— Coquette! s'écria Marie dans un joyeux éclat de rire, qui veut m'écraser de sa supériorité, même devant les oiseaux, les échos et le rivage. Mais, ajouta-t-elle en se levant avec vivacité, préparons-nous à rentrer: voilà le frais du soir qui commence à se faire sentir, tu pourrais t'enrhumer, perdre ta voix, et adieu tous nos châteaux, nos diamants et nos voitures; car, tu le sais, ma pauvre Sophie, tout notre capital est dans ton gosier.

Marie et Sophie firent donc aussitôt leurs préparatifs de départ, s'enveloppèrent de grands châles, couvrirent leur tête d'un lourd chapeau, et, comme elles s'éloignaient, Marie s'arrêta tout à coup.

— Et ta bourse! l'as-tu, Sophie? exclama-t-elle avec inquiétude.

— La voici, dit Sophie en faisant sauter entre ses doigts une bourse à travers de laquelle scintillaient quelques pièces d'or. C'est une bien pauvre

fortune que la nôtre, Marie, ajouta-t-elle en laissant échapper un soupir du fond de son cœur, et il me semble que nos talents valent mieux qu'une aussi triste recette...

— C'est vrai !... mais aussi nous sommes bien jeunes, répondit Marie comme pour consoler sa sœur ; d'ailleurs, n'avons-nous pas rêvé que tu seras une grande artiste, et, tu le sais, Sophie, tout vient à point à qui sait attendre !...

— Tu crois donc aux rêves, Marie?

— Oui, quand ils sont faits les yeux ouverts et qu'on sent en soi assez de matériaux pour bâtir ses châteaux ailleurs qu'en Espagne.

Tout en devisant ainsi, nos deux jeunes filles arrivèrent à la porte de la ville ; là elles furent arrêtées par une foule compacte qui entourait une mendiante dont le costume trahissait quelques restes de richesse. La curiosité est un défaut naturel à la jeunesse ; aussi Sophie et Marie se trouvèrent-elles bientôt au premier rang des curieux, et la mendiante, qui n'était autre qu'une cantatrice des rues, reprit aussitôt le chant qu'elle avait un instant interrompu ; sa voix, brisée par la fatigue, par la misère, par les excès peut-être, montrait encore,

malgré tout cela, une méthode et un talent extraordinaires ; depuis quelques instants, la foule s'était écoulée, et les deux jeunes sœurs, livrées à une profonde méditation, sans s'apercevoir de cet isolement, restaient seules en présence de la mendiante.

Marie fut la première à revenir au monde réel et après avoir remercié la pauvre femme du plaisir qu'elle lui avait fait éprouver, elle l'interrogea avec sympathie sur les malheurs qui avaient pu la conduire à la situation affreuse dans laquelle elle se trouvait.

Celle-ci lui raconta alors une série de douleurs sans nom, c'est-à-dire la triste histoire, d'une cantatrice jadis l'idole du public, qui, déchue de sa gloire, tombe dans la misère.

En entendant cette narration cruelle, Sophie, devenue tout oreilles, sentait son cœur se resserrer douloureusement, ses tempes battre à déchirer sa tête, sa poitrine oppressée se refuser à prendre l'air vital ; car, pour elle, tout le rêve de la vie était le théâtre, ses joies, ses labeurs, ses déceptions et ses couronnes ; mais jamais, même dans ses tableaux les plus noirs, la misère avec sa lèpre honteuse, la

mendicité avec ses guenilles ne s'étaient jusqu'à ce jour, présentées à son imagination et la réalité était devant ses yeux.

Frissonnant de terreur, et sans calculer son action dans un noble élan de charité, elle jeta à la pauvre femme la bourse pleine d'or qu'elle avait entre les mains. Celle-ci tomba tout en larmes aux pieds de la généreuse jeune fille, et l'examinant d'un œil fatidique :

— La fortune et la gloire vous récompenseront, lui dit-elle, acceptez et gardez ce souvenir de moi : vous y trouverez gravée toute l'histoire de mes malheurs, qui deviendra celle de vos succès ; car c'est l'inconduite qui m'a perdue, et vous, vous resterez un ange.

Et la mendiante remit à la jeune fille son dernier bijou, un petit médaillon de vermeil sur lequel étaient gravés ces mots : *Allemagne*, *Italie*, *Angleterre, France*; *Elvira*, *Norma, Amina*, *Abigaïl*, *Léonora*, *Valentine*...

Mademoiselle Sophie Cruvelli (car c'était elle alors inconnue, qui, sous le nom de Sophie Cruwell, fille d'un modeste organiste allemand, venait d'essayer son jeune et frais talent dans quelque petite

ville de sa patrie), mademoiselle Sophie Cruvelli, dis-je, vit dans ce présent de la pauvre femme un talisman magique, et dans les paroles qui s'y trouvaient gravées une prophétie de sa destinée : en effet, elle a suivi de point en point, de ville en ville, de rôle en rôle, l'échelle indiquée par le médaillon qu'elle gardait et consultait fidèlement, et chaque degré a été marqué pour elle par un nouveau succès, par un nouveau triomphe.

Comme ce talisman l'indiquait, Sophie Cruwell débuta d'abord en Allemagne, et les dillettanti Viennois, en applaudissant la belle prima dona, lui ouvrirent brillamment les portes de l'avenir. De Vienne, la jeune artiste, voulant perfectionner son talent, passa en Italie ; là elle prit un professeur célèbre, *italianisa* son nom, c'est-à-dire que de Cruwell elle fit Cruvelli, pour céder au caprice de l'époque, qui, dans le talent, met la finale en *i* au premier rang, puis débuta de rechef sur toutes les premières scènes de cette célèbre patrie des arts.

Partout Sophie Cruvelli eut le même succès, aussi le directeur du théâtre de la Reine, à Londres, à l'affût de toutes les étoiles qui brillaient au ciel musical, fit les offres les plus sonnantes à la jeune

cantatrice pour lui faire abandonner l'Italie et l'attirer en Angleterre. Elle y consentit, moins pour l'argent que pour obéir à ce qu'elle croyait sa destinée ; l'enthousiasme de nos bons voisins d'Outre-Manche tenant le troisième rang dans la prédiction de la mendiante, prédiction, du reste, qui, comme toujours, eut le plus complet succès.

De l'Angleterre, Sophie Cruvelli jetait des regards de désir et d'amour sur la France, cette nation capricieuse qui tient dans ses mains la ruine de la gloire ou le comble de la renommée d'une artiste, car elle se sentait de force à affronter en face cette censure terrible. Ses vœux furent comblés, et, au printemps de l'année 1852, elle parut sur la scène du Théâtre-Italien....

Mais je m'arrête ici, car madame la baronne Vigier n'appartient pas encore à la postérité.

En même temps que les artistes, et plus qu'eux peut-être, les gens du monde, les gentils hommes et même les savants se donnaient volontiers rendez-vous dans les salons de Kalkbrenner. On voyait MM. Molé, de Salvandy et beaucoup d'autres personnages qui montèrent, ou qui étaient montés au pinacle des grandeurs.

Parmi eux M. Molé surtout était charmant à écouter car toujours ses anecdotes étaient fines et intéressantes.

— J'occupais le ministère, nous dit-il un jour, au moment où la recherche des choses antiques faisait fureur, le roi Louis-Philippe tenait l'archéologie en grand honneur ; c'en était assez pour que chacun de nous se mit en campagne pour trouver de vieux monuments et d'antiques férrailles. Or, on vint me prévenir un matin qu'il avait été déterré la veille à Montmartre, une pierre à forme bizarre, portant des caractères étranges et ne rappelant aucune époque, ce qui prouvait son antiquité.

Heureux de cette découverte, j'envoie aussitôt un de mes employés se disant fort capable sur ces sortes de choses, et sur lequel je fondais le plus grand espoir pour l'éclaircissement que je désirais; mais il revint vers moi la tête basse, m'avouant avec douleur qu'il ne pouvait rien dire sur cette pierre qui lui semblait plus qu'extraordinaire. Cet aveu me piqua au vif; j'envoyai d'autres personnes examiner la chose ; enfin tous mes savants y perdaient leur latin, quand un jour que je m'étais

rendu moi-même sur les lieux, ce qui attira naturellement tous les curieux du village, un vieillard presque centenaire qui se trouvait parmi eux, se prit à dire en souriant :

— Ce n'est pas vrai du tout ce qu'on raconte sur cette pierre; car je l'ai vue dans ma jeunesse toute droite et toute neuve, à l'entrée d'un petit sentier tout fleuri et tout joli qui était là et grimpait en serpentant sur la montagne ; les lettres qui se trouvent dessus, et qui vous semblent drôles parce-qu'elles sont effacées par le temps, formaient ces simples mots « *ici est le chemin des ânes* : » voilà quels sont les états de services de cette borne, qui n'est pas plus vieille que moi.

— Vous comprenez de quel côté furent les rieurs ? ajoutait en souriant M. Molé, et comme je me rangeai parmi eux, l'histoire n'eût pas de retentissement, Dieu merci ! Sans cela les chambres auraient pu se mêler de la chose; ce qui l'eut cruellement aggravée, comme vous pensez bien, car lorqu'on peut parler à son aise, on use et on abuse de la liberté : aussi depuis que le système parlementaire est établi chez nous, il *serait bien injuste d'accuser les femmes d'être bavardes.*

Kalkbrenner est mort laissant un grand nom dans l'histoire de l'art, et un souvenir honorable dans la société parmi laquelle il a vécu. Mais il n'a laissé ni un regret ni un ami, car s'il eut du talent et de la science, sa vanité sans bornes et son amour démesuré du *moi* effacèrent toutes ses qualités aux yeux de ceux qui l'entouraient, et je vais vous dire quelle fut l'oraison funèbre de celui qu'il regardait comme le plus intime de ses fidèles.

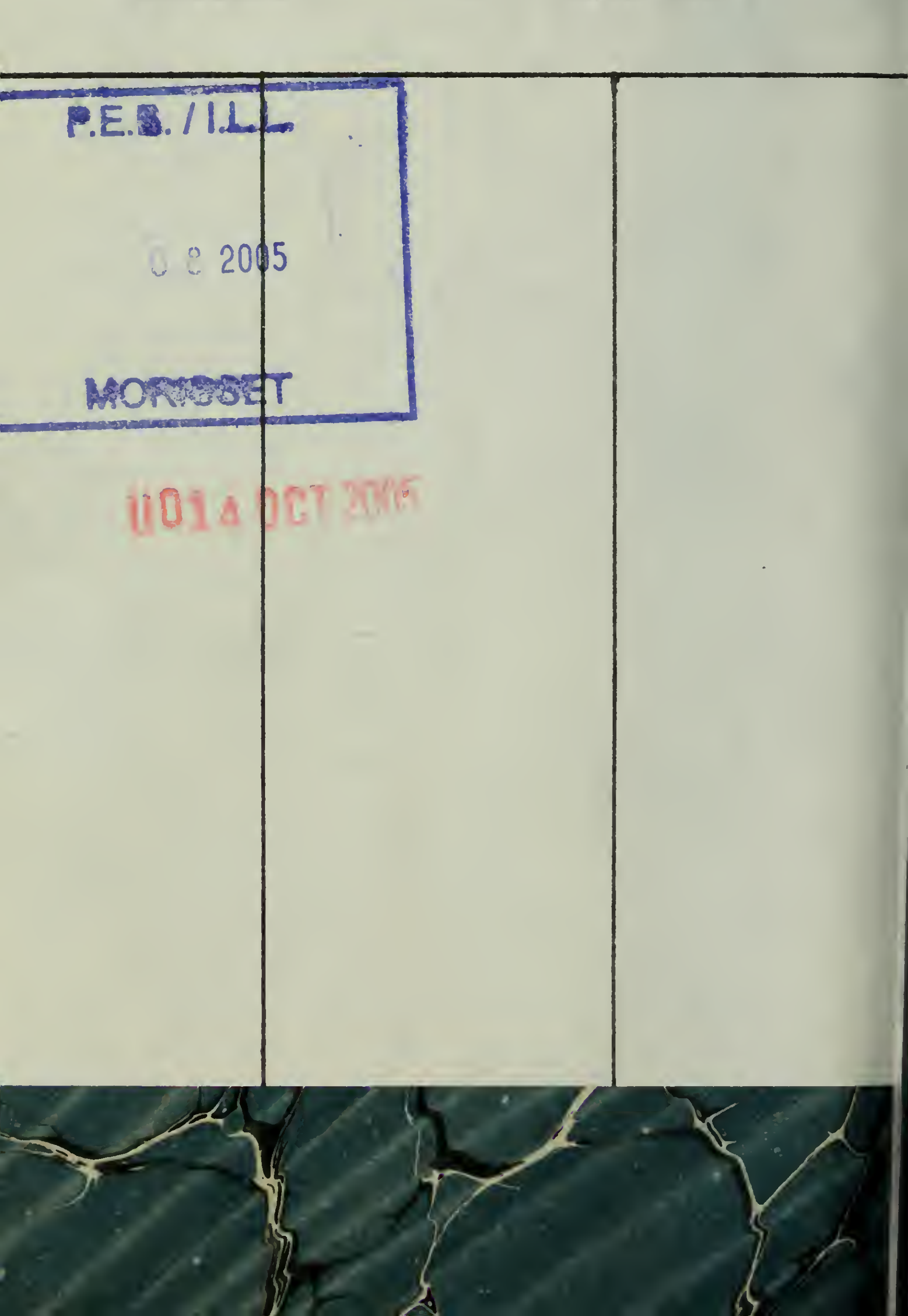
La mort de Kalkbrenner fut prompte ; un accès de choléra foudroyant l'enleva en quelques heures; on n'avait donc pas eu le temps de se préparer à cet accident et quand on vint l'apprendre à M. X... pour l'appeler en toute hâte auprès de la veuve.

— Fritz est mort!... s'écria-t-il avec stupeur; ah! mon Dieu, qu'il va donc ennuyer là-haut les chérubins, si on lui donne au ciel la direction de l'orchestre.

Nouvelle preuve à ajouter à tant d'autres, qu'il vaut mieux être bon que brillant si l'on veut être aimé en ce monde.

TABLE

Abbeville. — Imp. de P. Briez


P.E.B. / I.L.L.
2005
MORISSET
U014 OCT 2005



